

La Branche de Romarin

par Brada



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "Petit Echo de la Mode"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : 1 franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons.

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc. Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par **Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, fr. Eco 3.25.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : France et Colonies, 12 francs ; Etranger, 13 fr. 50

Aux deux Albums : France et Colonies, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, PARIS (XIV).

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée sans salir l'imagination. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
2. Pour Lui! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRETE.
4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIERY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIES.
8. Comme une Epave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KERANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GENIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Lovelaxid, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KERANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BEAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.
20. Mon Mariage, par Julie BORIS.
21. Rêve d'Amour, par T. TRILBY.
22. Aimé pour Lui-même, par Marc HELYS.
23. Bonsoir Madame la Lune, par Marie THIERY.
24. Veuvage Blanc, par Marie Anne de BOVET.
25. Illusion Masculine, par Jean de la BRETE.
26. L'Impossible Lion, par Jeanne de COULOMB.
27. Chemin Secret, par Lionel de MOVET.
28. Le Devoir du Fils, par Mathilde ALANIC.
29. Printemps Perdu, par T. TRILBY.
30. Le Rêve d'Antoinette, par Eveline le MAIRE.
31. Le Médecin de Lochrist, par SALVA du BEAL.
32. Lequel l'aimait? par Mary FLORAN.
33. Comme une Plume... par Antoine ALHIX.
34. Un Réveil, par Jean de la BRETE.
35. Trop Jolie, par Louis D'ARVERS.
36. La Petitiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HARCOET.
38. Au delà des Monts, par Marie THIERY.
39. L'Idole, par Andrée VERTIOL.
40. Chemin Montant, par Antoine ALHIX.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. La Roche-aux-Algues, par L. de KERANY.
44. La Tartane amarrée, par A. VERTIOL.
45. Intègre, par Pierre LE ROHU.
46. Victimes, par Jean THIERY.
47. Pardonner, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.
51. Mirage d'Or, par Antoine ALHIX.
52. Les deux Amours d'Agnès, par Claude NISSON.
53. La Filleule de la Mer, par H. de COPPEL.
54. Romanesque, par Mary FLORAN.
55. Le Roman de la vingtième année, par Jacques des GACHONS.
56. Monette, par Mathilde ALANIC.
57. Rêve et Réalité, par Marie THIERY.
58. Le Cœur n'oublie pas, par Jacques GRANDCHAMP.
59. Le Roman d'un Vieux Garçon, par Jean THIERY.
60. L'Aigue d'Or, par Jeanne de COULOMB.
61. L'Inutile Sacrifice, par T. TRILBY.
62. Le Chaperon, par Louis D'ARVERS.
63. Carmencita, par Mary FLORAN.
64. La Colline ensoleillée, par Maria ALBANESI.
65. Phyllis, par Alice PUJO.
66. Choc en Retour, par Jean THIERY.
67. Noëlle, par CHAMPOL.
68. Kitty Aubrey, par TYNAN.
69. Le Mari de Viviane, par Yvonne SCHULTZ.
70. Le Voile déchiré, par Edmond COZ.
71. Maria-Sylva, par LUGUET-FRICHET.
72. L'Etoile du Lac, par Andrée VERTIOL.
73. Les Sources claires, par Marguerite d'ESCOLA.
74. L'Abbaye, par SALVA du BEAL.
75. Le Tournant, par Pierre VILLETARD.
76. Tante Babiolo, par Mathilde ALANIC.
77. Mon Ami le Chauffeur, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. De l'Amour et de la Pitié, par Jacques GRANDCHAMP.
79. La Belle Histoire de Maguelonne, par Jeanne de COULOMB.
80. La Transfuge, par T. TRILBY.
81. Monsieur et Madame Fernel, par Lou's ULBACH.
82. Le Mariage de Gratienne, par M. des ARNEAUX.
83. Meurtrie par la Vie, par Mary FLORAN.
84. Un Serment, par la Baronne ORCZY.
85. L'Autre Route, par C. NISSON.
86. La Lettre rose, par H.-S. MERRIMAN.
87. L'Amour attend... par René STAR.
88. Sous leurs pas, par Jean THIERY.
89. Aimez Nicole, par Pierre GOURDON.
90. Le Secret de Maroussia, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco. 1 fr. 75

Cinq volumes au choix, franco. . . . 8 fr. »

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Adresser lettres, commandes et mandats-poste à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (XIV^e).

BRADA

La Branche de romarin

**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

Copyright by Brada 1923.
Tous droits de reproductions, de traductions et d'adaptations
quelconques réservés pour tous pays.

La Branche de romarin

I

C'était l'heure délicieuse : alors que la nuit vient mais qu'il fait encore jour, la lune toute ronde et d'une clarté ardente, montant dans le ciel limpide et semblant avancer vers la droite. Le mystère environnant est infiniment doux, même la fraîcheur qui tombe ajoute à la grâce de cette heure.

Quelques rares personnes se promènent lentement à proximité de la grande bâtisse de l'hôtel ; là-bas, dans un coin solitaire, des voix douces d'enfants s'élèvent, des silhouettes indistinctes tournent dans une ronde légère, et dans la paix du soir les mots s'envolent :

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir du romarin.
Gentil coquelicot, mesdames,
Gentil coquelicot nouveau.

Une voix de femme, très claire, les prononce distinctement, et des voix aigrettes les reprennent avec cette sorte d'emphase emportée qui témoigne chez la jeunesse la force du plaisir... La petite ronde s'enfonce toujours plus loin dans l'allée profonde, qui parait l'engloutir ; mais dans le silence, qui emprisonne le moindre son, le refrain se répète :

Gentil coquelicot nouveau.

De petites mains se frappent l'une contre l'autre en cadence... la ronde s'est disloquée, la jeune femme et les quatre fillettes qui la formaient reviennent du côté de l'hôtel, des rires légers s'égrenent, la troupe heureuse atteint le perron. Deux des fillettes se détachent, disent affectueusement bonsoir, et embrassent avec de larges mouvements de bras enveloppants, et une sorte de véhémence, leurs

petites compagnes. On entend : « Adieu, Marcelle ! Adieu, Geneviève... adieu... »

— Au revoir, il faut toujours dire au revoir, mes enfants, intervient la jeune maman; allons, Geneviève, ne pleure pas, nous montons vite nous coucher.

Et, très tendrement, le bras maternel enveloppe une petite tête à boucles blondes qui, avec une sorte de passion, se presse contre sa hanche; de l'autre côté la sœur aînée se tient toute proche, se penchant vers sa cadette, et tout bas lui murmure :

— Ne pleure pas, tu fais du chagrin à maman.

L'enfant aussitôt jette à la dérobée un regard vers le visage maternel, et sur l'exquise petite figure se dessine un sourire forcé, offert avec une sorte d'humilité tendre au regard de sa mère.

— C'est bien, trésor, dit celle-ci doucement, et l'enfant est attirée encore plus près de celle qui l'a portée.

Marcelle a couru un peu en avant, comme pour montrer le chemin, vers la chambre dont elle ouvre la porte, et tourne le commutateur. C'est une belle chambre d'hôtel, propre et nette comme il y en a tant en Suisse. Une malle très correcte et un sac sont placés devant une des fenêtres, et il règne dans la pièce, bien rangée cependant, cette sorte de désordre annonciateur de départ... La vue de la malle, subitement révélée, cause à la petite Geneviève un paroxysme de larmes; sa mère la prend, l'assied sur ses genoux, la berce...

— Mon trésor, pourquoi te fais-tu du chagrin ? Tu vas t'en aller pour un peu de temps avec ton papa que tu aimes tant ?... Car tu sais que tu l'aimes beaucoup, beaucoup... — La tête enfantine acquiesce.

— Un mois, c'est si vite passé... tu reviendras trouver maman, tu me raconteras beaucoup de choses.

— Je ne te verrai pas demain soir !..

Et l'évocation paraît si affreuse à ce pauvre petit cœur d'enfant, que les sanglots redoublent.

Le visage de la mère est tout pâle, par un effort énorme elle refrène ses propres larmes; la douce Marcelle s'est approchée, et, avec la gravité protectrice de ses douze ans, pose une main sur la tête frisée de la sœurlette, et l'autre autour du cou de leur mère.

— Marcelle est raisonnable, tu vois, mon étoile, elle a de la peine, elle aussi, de me quitter; mais elle sait qu'elle doit aller voir son papa qui l'aime... elle sait aussi qu'un mois est un temps très court...

— Combien de jours ? demande dans un hoquet la petite désolée.

— Trente jours, seulement quatre semaines... et puis je t'écirai, tu m'éciriras aussi, tu me parleras des bêtes, des bonnes bêtes qui vivent aux Etals; tu t'amuseras beaucoup, tu monteras ce bel âne dont ton papa t'a parlé dans sa lettre... Tu seras contente de te promener à âne ?

— J'aime mieux rester avec toi, murmure une voix étouffée.

La mère sent que contre ce chagrin les raisonnements sont pour l'heure inutiles.

— Allons, dit-elle, posant l'enfant à terre, déshabille-toi comme une grande fille; cette pauvre Betty est déjà si désolée d'être malade, Marcelle va t'aider.

La petite, lasse et ensommeillée, se laisse faire et murmure seulement :

— Tu m'as promis que je coucherai dans ton lit.

— C'est convenu, puisque tu veux laisser la pauvre Marcelle toute seule dans sa chambre.

— Nous avons la porte ouverte...

— Oui, bébé, dit tendrement la grande sœur, tu coucheras avec maman, puisque cela te fait tant de plaisir.

La longue chemise de nuit est enfilée, Geneviève s'agenouille sur le lit, Marcelle, tout contre, à terre : « Au nom du Père et du Fils »... commence-t-elle de sa voix claire; la mère s'est approchée et s'agenouille aussi, un de ses bras s'appuie sur les épaules de sa fille aînée, l'autre frôle les talons roses de la cadette. Marcelle prononce à voix distincte chaque parole de la prière du soir, pendant que Geneviève, les yeux clos, penche sa tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, rapprochant ses mains jointes de la poitrine, les éloignant, les élevant en l'air... évidemment dans le secret de son petit cœur aimant se formule une prière passionnée, que sa faiblesse présente au Tout-Puissant !... Quand la prière est terminée, l'enfant, d'un mouvement presque farouche, enfouit sa tête sur l'oreiller.

— Couche-toi, maman...

— Tout à l'heure, mon étoile, tout à l'heure.

— Tu ne t'en vas pas ?

— Non, je te le promets.

Les paupières de Geneviève s'abaissent, elle demeure immobile, mais elle ne dort pas et sa mère le sait.

Cependant, elle s'entretient tout bas avec Marcelle.

— Je compte sur toi, ma chérie, pour être l'ange gardien de Geneviève...

Et avec un peu de gêne, elle ajoute :

— Son chagrin ferait trop de chagrin à votre papa.

— Je tâcherai de la consoler, et puis tu sais, maman, quand elle verra papa, ça ne sera plus la même chose...

— Non, heureusement, ma chérie.

— Tu vas être triste, toi, maman ?

— Oui, mon ange ; mais il faut savoir accomplir son sacrifice, j'ai le bonheur de vous posséder onze mois de l'année, moi !

Le gracieux visage de la fillette est profondément grave, elle regarde sa m're avec une expression de sérieux si profond que celle-ci en est bouleversée...

— Tu sauras plus tard, balbutie-t-elle, tu sauras, il faut nous aimer tous les deux... malgré tout !

— Oui, maman.

Les mots sont brefs, mais on sent que l'engagement est solennel.

II

Elles dormaient enfin toutes les deux ; la mère à son tour s'est couchée afin de calmer l'agitation de sa petite Geneviève, qui, blottie maintenant dans les bras chauds et doux, repose tranquillement... Mais la mère, les yeux grands ouverts, ne songe pas au sommeil. Immobile, la tête un peu soulevée, les cheveux bruns nattés, retombant de chaque côté de son visage, tous ses traits réguliers figés dans une expression de profonde tristesse, elle écoute son cœur meurtri battre en silence ; de temps en temps un soupir, trop lourd pour être étouffé, s'échappe de ses lèvres. La veilleuse, tamisée d'un verre rose, répand une lumière voilée, mais qui laisse toute chose distincte ; la chambre banale, l'enfant couchée près du corps maternel, dans lequel sa forme légère semble s'incruster, et, par la porte ouverte, s'aperçoit l'autre lit où la fille aînée repose. Marcelle, déjà maîtresse d'elle-même, n'a pas donné de signes apparents de chagrin ; mais la mère sait, devine, que Marcelle aussi souffre, comme souffre la petite créature passionnée, pour qui la séparation momentanée représente une torture !

Ces pensées poignent la jeune femme... Comment n'avait-elle pas prévu ces minutes tragiques ? Elle avait cru, en acceptant de reprendre sa liberté, orienter d'une façon plus heureuse et meilleure sa

vie et celle de ses filles; et maintenant la conviction fatale de s'être grossièrement trompée entraînait dans son cœur. Geneviève n'avait que cinq ans de vie, à l'heure où son père et sa mère divorçaient, et, puisque tous deux chérissaient l'enfant, l'épouse délaissée et fille n'avait pas prévu de souffrances pour les petites: elles verraient leur père fréquemment, passeraient un mois entier avec lui chaque année, et de cette façon d'arranger l'existence, Valérie Monpascal avait auguré pour tous un minimum de froissements!

La désillusion fut prompte: la petite Geneviève, créature délicate, affinée, d'une sensibilité aiguë, avait paru frappée d'une sorte de stupeur par le fait de la disparition de son père du foyer domestique... Ce père si tendre, si charmant, si gai, à qui la petite enfant était rattachée par des liens mystérieux... Il avait fallu, pour calmer le tumulte du cœur enfantin, multiplier les visites convenues... Cependant, chaque départ des côtés de sa mère, chaque adieu (les heures de grâce écoulées) au père adoré, causaient à la fillette une émotion violente. La mère en avait été témoin avec une sorte d'épouvante! Dans sa résolution un peu farouche de disparaître de la vie du mari qui aimait une autre femme, elle avait cependant beaucoup pensé aux enfants, et s'était persuadée que cette rupture serait un bienfait pour elles; au moins, leurs filles ne seraient pas témoins des scènes inévitables, elles ne verraient pas leur mère anxieuse et désolée... tout retomberait dans l'ordre, dans la dignité extérieure... Irréprochable, et forte de cette supériorité, que nul ne pouvait contester, Valérie s'était dit que, libérée d'obligations devenues insupportables, elle pourrait mieux rendre justice au père de ses filles, les élever à l'aimer, et, à l'heure voulue, à lui pardonner. Elle savait aussi qu'elle pouvait se fier à celui dont elle se détachait totalement, pour conserver à son égard tous les ménagements, pour ne jamais la contrecarrer d'une façon occulte. « Nous serons tous plus heureux », s'était-elle répété maintes fois avec obstination, à l'heure de la crise, et voici que les événements démentaient cruellement ses prévisions.

Jamais deux êtres humains n'avaient été si peu faits pour se comprendre que Valérie Monpascal et Charles de Prémery; leur mariage avait été l'œuvre d'amis communs, qui mirent un jour en présence la ravissante orpheline qu'était Valérie, et l'homme, un peu léger peut-être, mais si aimable qu'était Charles de Prémery, généreux, chevaleresque, facilement amoureux; les femmes, et d'abord celles de sa

famille, l'avaient abominablement gâté, il en était résulté pour lui une mentalité spéciale, dont il demeurerait d'ailleurs inconscient; incapable de faire volontairement souffrir personne, mais étendant facheusement cette incapacité à lui-même, les sentiments les plus opposés s'imposaient à lui avec une égale sincérité; il était si prompt au pardon, qu'il n'imaginait pas qu'il en fût autrement pour les autres.

La beauté vraiment saisissante de Mlle Monpascal l'ensorcela de prime abord; il ne chercha pas à discerner si leurs caractères, leurs goûts s'accordaient; d'ailleurs, la jeune fille était plutôt taciturne, mais ses beaux yeux, brillants comme des diamants noirs, parlaient pour elle; l'homme de trente-deux ans, parfaitement aimable (elle en avait dix-neuf), lui agréa de suite; la tante, chez qui Valérie habitait depuis sa sortie du couvent, ne désirait rien tant que de la marier, craignant que son fils, un jeune homme de vingt ans, ne s'éprit de sa belle cousine.

Prémery était riche, bien placé; après un très court passage aux Affaires étrangères, et une brève absence professionnelle qui l'avait conduit à Washington, il était rentré dans la vie privée; Mme de Prémery, sa mère, ayant déclaré ne pouvoir supporter la séparation d'avec son fils, et les deux sœurs du jeune homme, bonnes épouses et bonnes mères cependant, avaient abondé dans ce sens. Charles adorait la chasse, il avait son cercle, sa famille, ses occupations, le goût des voyages, de la lecture, etc., et même de la politique, à laquelle il pourrait s'adonner plus tard; les attaches diplomatiques lui étaient complètement inutiles, on l'encouragea à les rompre.

La jeune épouse avait été admirablement accueillie par la famille féminine de son mari; mais assez rapidement elle leur inspira une sourde jalousie. On découvrit d'abord qu'elle était trop belle, l'épanouissement du mariage et de la maternité avait donné une forme plus éclatante à une beauté qui n'était encore qu'ébauchée; ensuite, il apparut clairement à Mmes Amery et Chassenay (Jeanne et Louise de Prémery) que Valérie n'avait pas le caractère commode, qu'elle prenait plutôt mal les avis et les conseils, et était même portée à la colère! Puis son admiration conjugale revêtit un caractère insuffisant; ses yeux, au regard si ferme, s'arrêtaient quelquefois avec désapprobation sur son mari, car le caprice et la légèreté paraissaient incompréhensibles à la jeune femme, et malheureusement formaient le fond peu solide du caractère de l'homme à qui elle était unie;

la sorte de rigidité que Valérie eût volontiers apportée dans l'organisation extérieure de leur vie ennuya vite un homme que toute contrainte lassait; l'antagonisme profond des deux natures s'affirma dès le premier jour, antagonisme qui ne revêtait jamais une forme hostile, car les époux réciproquement s'appréciaient, et même s'aimaient toujours, chacun à leur manière; néanmoins, si charmant que fût Prémery, il ne sut pas éveiller l'amour dans un cœur ombrageux, et qu'il aurait fallu cultiver avec soin; le malheur du caractère de la jeune femme était de tout prendre au sérieux, et elle se trouvait en face d'un être pour qui toutes les choses secondaires paraissaient insignifiantes.

Valérie n'eut pas à attendre longtemps l'occasion d'être jalouse, et ressentit comme un outrage l'attitude de son mari; elle lui parla durement, s'emporta, précisément dans une conjoncture où la douceur eût été nécessaire; la colère blessait physiquement Charles de Prémery, toute discussion lui était odieuse; il se reconnut des torts, légers à vrai dire, à condition qu'on n'en parlerait plus; l'éponge passée sur l'épisode fâcheux, la mémoire devait en être à tout jamais oblitérée. C'eût été préférable pour Valérie, mais elle manquait de cette habileté patiente, susceptible de merveilles; incapable de compromissions, elle ne les admettait pas chez les autres, et ignorait systématiquement le sage conseil de saint François de Sales que, pour juger un marchand, il convient de se faire marchand. Témérairement confiante en son jugement, la pauvre femme, de ses propres mains, détruisait son bonheur.

Il y eut cependant des heures de détente, où l'horizon parut s'éclaircir; la beauté de sa femme impressionnait soudain Charles de Prémery; il se confessait à elle comme un enfant qui se repent, et rentrait heureux et contrit au bercail; la naissance de la petite Geneviève, qui suivit de quatre ans celle de l'aînée, fut le point culminant d'une de ces périodes heureuses; ce fut aussi la dernière, la jeune mère voulut nourrir sa fille, et s'absorba dans les soins de sa couvée; elle y trouvait la pleine expansion de sa nature, et, un peu fierté, un peu indifférence, elle permit au mari de s'en aller à la dérive... Toutefois la pensée d'une séparation possible ne lui venait jamais à l'esprit! Elle fut frappée de stupeur lorsque, à la suite d'une altercation au sujet d'une bagatelle, Prémery annonça sa résolution d'en finir et de divorcer; il plaida même si éloquemment l'avantage qu'il en résulterait pour tous deux, que l'épouse, cependant

cruellement ulcérée et blessée, adopta le même point de vue.

Des mois, bien tristes, s'étaient écoulés ; la dislocation avait été définitive ; elle avait eu lieu, avec un minimum de heurts, et un beau jour, le logis où avaient vécu les époux, où étaient nées les enfants, fut vide. « Elle est morte, la maison, » avait dit tristement Marcelle ; ce fut le commentaire unique de l'enfant, effarée cependant par tous ces changements, mais s'attachant passionnément à sa mère, la suivant comme son ombre, dans une crainte superstitieuse de la voir disparaître !

Mme Monpascal, car elle reprit aussitôt son nom personnel, s'installa dans une jolie villa, rue Yvette, à Auteuil, trouvant une consolation dans la possession d'un jardin ; les petites en furent enchantées, ce jardinet était plus à leur taille que le parc des Etais, où elles se trouvaient perdues. Maman était là, Betty était là ; Tobie, le terrier favori, était là, on allait voir papa très souvent... Marcelle s'accoutuma assez promptement au changement, mais Valérie constata avec angoisse la violence des émotions contradictoires chez sa fille cadette. Betty, la nurse anglaise, conta à sa maîtresse, avec quelle frénésie de tendresse la petite fille se jetait dans les bras de son père, et sa pâleur et son trouble lorsque, l'entrevue terminée, il fallait s'éloigner... La mère inquiète espérait toujours que chez une enfant si jeune l'accoutumance émousserait ces sensations trop aiguës ; mais il ne parut pas en être ainsi, la petite fille demeura trépidante et nerveuse, souvent agitée dans ses rêves.

Peu de mois après le divorce de son fils, qu'elle avait honnêtement réprouvé, du moins platoniquement, car il lui était impossible de témoigner du mécontentement à son benjamin, Mme de Prémery, encore jeune et forte, succombait aux suites d'une opération. Cette mort affecta profondément ce fils qui l'aimait, il la pleura et ne devait pas l'oublier ; mais sa nature ne pouvait vivre dans le deuil et la tristesse ; il chercha des dérivatifs et en trouva ; moins de deux ans après la rupture de sa première union, il en contractait une nouvelle, ayant le caractère conquérant qui la rendait intéressante ; il avait persuadé une très honnête femme, point malheureuse, mais qui s'ennuyait, et s'amouracha follement de lui, de rompre avec une existence monotone, auprès d'un mari bon, mais sérieux, mais de vingt ans son aîné ; l'unique enfant née de ce mariage assurément mal assorti n'avait que six ans, et occupait

peu de place dans la vie de sa mère, aimable, égoïste, qui songeait d'abord à soi, et tenait l'enfant pour un frein et un obstacle souvent ennuyeux; et puis tout cédait à la passion qu'inspirait à la jeune Mme de Saint-Ciers le séduisant Prémery; appartenant elle-même à une vieille famille protestante du Midi, Mme de Saint-Ciers n'eut pas de scrupule religieux à vaincre; elle obtint de son indulgent mari que sa liberté lui fût rendue. Il préférait la voir honorablement fixée à un nouveau foyer que d'imaginer l'adultère dans sa propre maison. D'ailleurs, Mme de Saint-Ciers se tint parole, et sa liaison avec Prémery demeura inattaquable jusqu'à l'heure du mariage; elle maintint par cette réserve l'empire qu'elle avait acquis, et une finesse naturelle lui suggéra les moyens de l'affermir; toujours gaie, rieuse, consentante à tous les projets, jamais lasse, jamais ennuyeuse, elle enchantait un homme qui avait un besoin chronique d'être amusé. Les belles-sœurs se montrèrent d'abord peu disposées à l'intimité, mais Prémery présenta son mariage sous un si beau jour, sollicita si calmement, si humblement l'appui de ses sœurs, qu'en fin de compte il l'obtint. La nouvelle Mme de Prémery fut diversement jugée, diversement accueillie; mais la force du fait accompli milita sourdement en sa faveur, et dans l'ensemble elle n'eut pas trop à se plaindre. Elle avait renoncé à sa fille, se contentant de garder le droit de la voir une fois par mois, droit dont elle n'usait qu'avec restriction; par tendresse même pour la petite fille, assurait-elle. Clémence était très heureuse et prospère entre sa grand'mère et son père; pourquoi aller troubler cette quiétude? Et comme tout mauvais cas est défendable, la seconde Mme de Prémery était arrivée à persuader un certain nombre de personnes de sa sensibilité supérieure.

Le remariage du père de ses filles avait été pour Valérie Monpascal une épreuve beaucoup plus pénible qu'elle ne se l'était imaginé. Elle avait bien, du moins elle le croyait, renoncé à tous ses droits; mais elle eut le sentiment qu'on prenait quelque chose à ses filles, que leur père n'était plus autant à elles. Elle cacha d'abord soigneusement la situation aux fillettes. Maintenant elles allaient voir papa chez tante Louise, sans que jamais cette particularité leur causât de surprise. Personnellement, Prémery ne comprenait pas la nécessité de cette réserve; mais Valérie lui avait écrit afin de la solliciter jusqu'à nouvel ordre, plaidant le tempérament si délicat de Geneviève, on pouvait attendre... plus tard... et il

avait promis d'attendre un temps raisonnable. Ses filles devaient nécessairement un jour ou l'autre se trouver en présence de celle qui était devenue sa femme, qui d'ailleurs n'avait jamais été une rivale pour leur mère, et dont, de l'avis de Prémery, la position était toute naturelle et impeccable ; entre lui et Valérie toute attache était rompue aussi définitivement que si la mort avait passé... cette emprise occulte lui paraissait plutôt un peu ridicule ; néanmoins il n'était pas en lui de causer inutilement un chagrin ni à la mère ni aux enfants ; il prendrait donc patience.

Depuis ses secondes noccs, Prémery avait séjourné de longs mois chez lui, dans la Nièvre, venant toutes les six semaines ou deux mois à Paris embrasser ses filles ; Geneviève avait, l'hiver précédent, un peu languï de cette absence ; son papa lui écrivait de jolies et tendres lettres, toutes pleines d'allusions aux heureuses semaines qu'il avait, l'été précédent, vécu au Val-André avec ses filles, qu'escortait la fidèle Betty.

Valérie Monpascal, durant cette absence, avait été torturée par l'appréhension de la rencontre des enfants avec celle qui était devenue Mme de Prémery ; mais l'événement n'eut pas lieu. Il devenait inévitable, elle le savait : Prémery voulait Marcelle et Geneviève aux Etats, et avait chargé sa sœur Louise, qui se rendait assez souvent rue de l'Yvette, de prévenir son ex-femme, et de lui représenter en outre que la situation franche et nette était assurément préférable aux cachotteries.

Marcelle était si raisonnable, il suffisait de lui présenter l'état de famille sous un jour favorable, elle accepterait sûrement les faits avec soumission, et Geneviève aimait tant son papa, que celui-ci se persuadait qu'elle ne se révolterait pas contre une circonstance qu'elle ne pouvait assurément comprendre, mais qui dans ses effets immédiats n'aurait rien de pénible pour elle, au contraire. Jacqueline ne demandait qu'à chérir et gâter les filles de son mari, et était douée d'un caractère si heureux et si enjoué, que des enfants ne pouvaient manquer de subir son charme.

Bref, Prémery organisait tout dans sa tête d'une manière agréable et facile pour chacun, et si l'on contestait ce point avec lui, il répondait, non sans une certaine logique, que tous les états ont leurs désavantages, et que le moyen d'éviter ceux du divorce est d'agir de telle sorte que l'idée du divorce ne s'impose jamais à un mari : une femme qui ne peut

être indulgente aux peccadilles n'a qu'à s'en prendre à elle-même, si des conséquences fâcheuses sont la suite de cette rigueur.

Prémery, avec une entière bonne foi, assurait que tout s'organiserait et, dans son optimisme, en était intimement persuadé; il ne voyait pas du tout pourquoi les personnes intéressées, Valérie comprise, ne pouvaient s'arranger à tirer parti de la situation, sans chercher à la compliquer.

Aussi, quand arriva une dépêche lui annonçant que Betty, prise subitement d'une crise de douleurs qui faisait redouter l'appendicite, ne pourrait, selon les combinaisons établies, lui amener ses filles à Montreux, où il était venu les attendre, au lieu d'ajourner la réunion, comme Valérie le suggérait, il avait simplement décidé qu'il irait lui-même chercher les enfants à Bex, et s'était annoncé pour le lendemain matin dix heures; on remplacerait provisoirement Betty par l'ancienne femme de chambre de Mme Prémery la mère, la vieille Pauline, qui, au premier signe de « M. Charles », quitterait sans hésitation le petit pays de Savoie où elle s'était retirée. Ses dépêches lancées, Prémery, parfaitement tranquille, se demanda pourquoi cette pauvre Valérie s'acharnait à se créer des complications. Aller prendre lui-même ses filles parut au père l'action la plus naturelle, d'une simplicité élémentaire.

III

Valérie ne s'était endormie qu'au petit jour, et ce fut le heurt de la fille de chambre à la porte qui la réveilla. Elle sauta aussitôt du lit, fit une brève toilette, lissa ses beaux cheveux, enfila son kimono de serge blanche, et tout doucement alla se pencher sur Marcelle pour la réveiller.

— C'est l'heure de te lever, mon ange.

La fillette eut vite chassé le sommeil, et, d'un mouvement ardent, noua ses bras autour du cou de sa mère.

— Maman ! et un tendre baiser s'échangea.

— Oui, ma chérie, dépêchons-nous, dix heures arriveront sans qu'on s'en aperçoive, il vous faut déjeuner bien tranquillement ; lève-toi, Maria t'apporte ton eau chaude, je vais m'occuper de Geneviève...

Le mouvement, l'entrée de Maria qui ouvrait les

persiennes, firent ouvrir les yeux à Geneviève. Elle eut, avec le premier retour de la pensée lucide, un regard angoissé.

Même la mère, si passionnément aimante, qui courbait son visage vers celui de la petite créature, n'avait pas une perception réelle de la souffrance presque intolérable qui déchirait ce petit cœur d'enfant; une imagination trop puissante pour son âge, faisait concevoir à Geneviève la séparation sous l'aspect du déchirement de la mort; la pensée, « je ne verrai pas maman demain, ni après-demain », tombait sur le cœur enfantin comme un glas; les yeux bleus, si profonds, se tournaient vers la maman idolâtrée avec une détresse soumise; l'enfant comprenait que des circonstances plus fortes que toutes les volontés l'emportaient, la dominaient; elle savait qu'il y avait des petites filles dont le papa et la maman étaient toujours ensemble... partaient ensemble en voyage avec leurs petits enfants; ces petites filles-là faisaient à Geneviève l'effet de vivre dans le Paradis.

Quelquefois le soir, avant de s'endormir, après la lecture de quelque histoire bien anodine pour d'autres, mais troublante pour elle, l'enfant s'imaginait le bonheur qui remplirait son cœur, si papa et maman étaient tous deux dans la maison! Elle se plaisait à évoquer des arrangements qui en seraient la conséquence; par exemple, la chambre que papa pourrait prendre pour son cabinet de travail: dans les livres, le papa a toujours un cabinet de travail; elle se figurait, avec une sorte d'ivresse, papa et maman se promenant côte à côte dans le jardin, ou au bois, elle et Marcelle marchant devant...

De ces chimères délicieuses, l'enfant ne disait jamais rien à personne, et Prémery n'avait pas le moindre doute sur la tranquillité morale de ses filles; il croyait, en commun avec un grand nombre d'excellentes gens, que les enfants observent peu et s'accommodent facilement de l'ordre de choses existant; l'idée que toutes les fibres les plus délicates du cœur de ses filles étaient constamment meurtries, ne se présentait jamais à son esprit; la mère, moins aveugle, ne mesurait cependant pas la blessure secrète de ces deux petits cœurs. Marcelle, pieuse et ayant le sentiment de dissensions graves entre ses parents, priait avec une ferveur angélique pour que ces dissentiments s'apaisassent; tendrement attachée à son père, elle se rangeait pourtant instinctivement aux côtés de sa mère, secrètement avertie que celle-ci était douloureusement lésée.

Ce matin-là, l'annonce de la venue imminente de son père troublait extraordinairement la petite fille, elle voyait que sa mère en était vivement émue ; avec toute la grâce de cet âge charmant, déjà femme par certains côtés, Marcelle s'efforça de soutenir sa mère, d'égayer Geneviève qu'on avait eu grand-peine à faire manger, et qui, maintenant tout habillée, son petit sac à la main, écoutait nerveusement les moindres bruits.

Après avoir regardé la pendule, Mme Monpascal dit à Marcelle :

— Toi, ma fille chérie, descends maintenant, tu recevras ton papa, et tu viendras chercher Geneviève.

Obéissante, Marcelle, ayant embrassé Geneviève, sortit de la chambre. Valérie feignit d'examiner encore le petit sac, tous les autres colis avaient été emportés.

— Tu as des aiguilles, tu vois, et un dé, tu pourras te faire un point en cas d'accident ; c'est Betty qui sera étonnée !

— Je veux dire adieu à Betty.

— Mon étoile, tu l'as vue hier soir, il faut la laisser tranquille pour qu'elle soit vite guérie.

La porte s'ouvrait. Marcelle, un peu pâle, parut.

— Papa est monté ! il est entré chez Betty.

D'un bond, Geneviève s'accrocha au cou de sa mère, sanglotant.

— Ma chérie, tu n'es pas raisonnable, cours avec Marcelle recevoir ton papa.

Mais la petite se cramponnait.

Soudain, derrière la porte, une voix bien connue demanda :

— Puis-je entrer ?

Et avant que personne eût répondu, Prémery, l'air ému et courtois, parut sur le seuil.

La petite avait tourné la tête.

— Papa ! cria-t-elle, et sa mère l'ayant posée à terre, elle courut vers les bras qui se tendaient et l'enlevèrent.

— Emportez-la tout de suite, dit la voix blanche de la mère.

— Je vous remercie, vous m'excusez...

La petite avait enfoui sa tête sur l'épaule de son père, et de ses deux mains fines lui palpa la tête et le visage. Tout en marchant, il lui parlait gaiement et calmement dans l'oreille ; Marcelle marchait à côté, les ayant rejoints en courant, après un dernier baiser à maman.

Les bagages étaient chargés sur l'automobile.

Léstemment, Prémery monta, plaça Marcelle à son

côté, gardant Geneviève sur ses genoux : elle demeurait blottie contre lui, comme un oiseau effrayé ; au bout d'un moment, après l'avoir caressée en silence, il la força à montrer son visage :

— Eh bien, petite patronne, dit-il, reconnais-tu ton papa ?

— Oh ! oui.

— Nous allons faire un beau voyage. Et, souriant, il les regarda l'une après l'autre, elles sourirent à leur tour ; déjà les enfants subissaient la fascination de cette vitalité débordante, de cette tendresse paternelle si facilement extériorisée ; le pâle petit visage de Marcelle se colorait un peu, la voix chaude et prenante de son père remuait fortement le jeune cœur aimant ; les larmes de Geneviève avaient cessé de couler, et papa, avec une douceur féminine, en effaçait les traces, soufflait légèrement sur les yeux rougis. Cependant, même dans ce bonheur involontaire, et que les petites créatures ressentaient comme on ressent l'impression du soleil et de la chaleur, leurs cœurs fidèles ne voulaient pas se détacher de la pensée de la maman chérie qu'on venait de laisser solitaire ; un gros soupir souleva la poitrine de Marcelle... Le père en comprit la signification, il lui fallait à son côté, ses filles joyeuses, et, de plus, son naturel l'inclinait à la compassion ; aussi, avec une sorte de coquetterie, enlaçant la taille de sa fille aînée pour la rapprocher de lui, il dit :

— Aussitôt à Montreux, nous enverrons une belle caisse de roses à maman, cela te va-t-il, petite patronne ?

Le tressaillement du petit corps, l'illumination du visage de la fillette lui fit voir que le coup avait porté... Calinement, un peu timidement, Geneviève approcha sa tête et embrassa la joue de son père... Il en fut profondément heureux.

— Mes petites hirondelles, dit-il d'une intonation où vibrail l'affection paternelle, vous m'apportez la joie !

On ne sait pas assez la dilatation délicieuse que de semblables paroles causent aux cœurs d'enfants, cœurs si puissants pour aimer et pour souffrir, et si faibles pour agir. Une sorte d'exaltation remplit l'âme des fillettes ; leur père en eut l'intuition, il excellait à trouver les mots qui remuent l'âme ; servant ses filles d'une étreinte forte, sans opprimer leurs mouvements, il leur chanta à demi-voix :

Vous, passagères hirondelles
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-les-moi tous les ans.

Elles écoutaient, frémissantes, bercées par cette voix qui les caressait.

— Hélas! ajouta Prémery, votre pauvre papa ne vous possède qu'une fois par an... un temps bien court, hélas!...

Les doux yeux répondaient, mais le « pourquoi » qui leur brûlait les lèvres ne fut prononcé, ni par Marcelle ni par Geneviève; toutes deux plaignirent leur pauvre papa, et s'efforcèrent d'éclaircir leur visage pour lui complaire.

— C'est cela, mes chéries, souriez, il ne faut pas gâter le bonheur de papa, il ne faut penser qu'à être contentes; nous pourrons envoyer un télégramme de Montreux à votre maman, pour lui dire que vous êtes contentes! le voulez-vous, le veux-tu, petite patronne?

— Oui... papa.

— Parfait!

Délicieusement, Geneviève se familiarisait à nouveau avec son papa, glissant sa menotte dans les poches de la jaquette, examinant le mouchoir, la bourse, le portefeuille de son père; ce portefeuille était un vieil ami pour lequel l'enfant éprouvait une prédilection particulière; il s'y trouvait une petite trousse qu'elle examina avec l'attention qu'elle y apportait invariablement; Marcelle, pendant cette exploration, commençait à bavarder, la gêne inséparable du premier instant de réunion s'effaçait; voulant montrer à sa fille qu'il était à l'unisson de ses pensées, Prémery lui demanda affectueusement :

— Votre maman se porte bien, elle était pâle ce matin; sans doute elle s'est fatiguée pour Betty?

— Oh! oui, papa, beaucoup.

Geneviève se taisait, mais écoutait, et son père en avait conscience.

— Il faudra envoyer tous les jours une belle petite lettre à maman, pour qu'elle ne s'ennuie pas, et puis, nous lui préparerons une surprise.

A l'instant, les deux petites furent frémissantes: Prémery, à qui l'idée qu'il se préparait à énoncer venait de se présenter à la seconde, se sentit presque effrayé devant cette muette expectative.

— Voilà, dit-il gaiement, nous allons nous arrêter un jour à Genève, et je vais vous faire photographier toutes les deux, en groupe, après quoi on peindra la photographie, ce sont des portraits charmants, j'en ai vu.

— Avec toi, papa? interrogea Geneviève, les yeux agrandis

— Non, mon amour, non, je suis trop laid; vous

deux, les deux petits anges de votre maman... Hein, elle sera contente ?

— Oui, papa, tu es bien bon, murmura Marcelle.

Et le mystère de la séparation parut de plus en plus insondable au cœur de l'enfant.

IV

La journée, commencée dans les larmes, s'écoula très douce pour les deux petites filles ; elles jouissaient intensément de cette tendresse retrouvée, et d'être en possession de leur papa. Il y avait près de trois mois qu'elles ne l'avaient vu, un an que les rencontres n'avaient point de lendemain. Le sentiment de sécurité, dont personne plus que les êtres jeunes ont besoin, était délicieux. Papa leur appartenait à nouveau, comme maman.

Geneviève, dont la nature avait tant d'attaches avec celle de son père, s'épanouissait auprès de lui, plus même qu'aux côtés de sa mère ! Il y avait là un de ces mystères de l'âme qui ne se peuvent expliquer ; chérissant sa mère avec une sorte de passion exaltée, la petite fille, qui n'aimait qu'à se blottir dans cette tendresse maternelle, ressentait néanmoins occultement les différences profondes qui les séparaient. Valérie Monpascal, ardente à aimer, capable d'un dévouement illimité, avait cependant en elle une sorte de sévérité et d'intransigeance qui éveillaient dans le cœur de l'enfant qu'elle comblait et dont elle était idolâtrée, une sensation de crainte latente. Osant tout avec sa mère, elle en avait néanmoins un peu peur, et si elle l'entendait se fâcher, en demeurait troublée. Avec son père, au contraire, l'enfant se laissait aller tout entière. Prémery, sans aucune préméditation, mais d'abondance de cœur, parlait à la petite fille d'une façon plus intime, éveillait davantage ses idées, les accueillait, les encourageait ; la mère, au contraire, par sollicitude, refrénait plutôt l'essor de la petite imagination vagabonde qui chaque jour prenait des ailes, voulait voler.

Une aisance parfaite régnait entre le papa indulgent et les petites filles ; on n'était pas à Montreux, que toutes deux bavardaient, riaient, racontaient à papa... Elles étaient si mignonnes à contempler que Prémery, pour qui l'heure présente était tout, se grisait de leur vue. Geneviève, avec son auréole lumineuse de cheveux blonds ondulés et frisés, ses

traits si fins, ses yeux d'une profondeur si extraordinaire, toute svelte et délicate, semblait un ange de la compagnie du Beato; Marcelle, brune comme sa mère, un peu grave déjà, avec d'épais cheveux que nouait un large ruban rose, des yeux comme une châtaigne luisante, un teint coloré et clair, une bouche en fleur, modeste dans tous ses gestes, faisait déjà pressentir la femme, et le père se dit que celui qui un jour posséderait ce trésor, serait un favori des dieux; les petites avaient secrètement conscience que leur père les admirait, et leurs regards purs en devenaient plus beaux.

La légère griserie du mouvement accéléré les portait. Le déjeuner à Montreux fut très gai; on alla ensuite commander les roses pour maman, le télégramme fut rédigé, et l'embarquement sur le beau bateau blanc qui allait les emporter à Genève s'effectua joyeusement. Par ce limpide jour d'été, naviguant sur ce lac bleu, sous ce ciel transparent, dans cet air pur, tenant chacune papa par la main: le moyen de n'être pas heureuses? Prémery se mit en frais et fit aux enfants les honneurs du lac, leur parlant comme il l'aurait fait à des compagnes intelligentes, très sûr d'être compris, comme en effet il l'était.

— Eh bien, petite patronne, dit-il: — Prémery avait baptisé sa cadette ainsi, l'assimilant à la grande bergère dont elle portait le nom et sous l'égide de laquelle est Paris, — j'espère bien que tu vas nous écrire des vers sur ce beau lac?

— Oh! papa, si tu savais comme elle a écrit de jolis vers sur « les Saisons ».

— Me les as-tu apportés au moins, petite masque?

Un sourire délicieux éclaira le charmant visage, la petite tête s'inclina à deux reprises.

— Elle les a dans son sac, se hâta de dire Marcelle. Maman lui a mis un petit portefeuille dans son sac; fais voir à papa, Geneviève.

L'enfant, timidement, mais avec une joie visible, obéit; bien abritées, blotties tout près de leur père, les petites éprouvaient un bien-être exquis.

Prémery avait déplié la belle feuille de papier bleu, et lisait avec avidité et tendresse, tout bas, mais assez haut pour être très bien entendu des enfants :

L'été commence
Les belles vacances,
Le soleil darde.

(Refrain.)

Salut aux jours d'été.

Gravement, les fillettes reprirent :

Salut aux jours d'été.

Il continua :

L'automne est arrivé
Les feuilles vont tomber,
Les fleurs vont se faner,
L'été et le printemps
Depuis longtemps s'est écoulé.

(Refrain.)

Adieu, beaux jours d'été,
Vous êtes écoulés.

— Non, non, dit le père, ils ne sont pas écoulés !

Les beaux oiseaux qui chantent
Sur leurs nids assemblés,
Ils se sont en allés.
Le froid les a frappés.
Ils n'ont plus de manger.

(Refrain.)

Adieu, beaux jours d'été,
Vous êtes regrettés !

— Ne lis plus, dit Geneviève, la fin est mal...

— C'est très bien, ma fille, dit gravement Prémery... très bien... « L'été commence... Les belles vacances... » c'est pour nous, ça... Je crois qu'elles vont être bien belles, nos vacances... il ne faut pas songer à l'hiver, l'hiver est très loin...

Les trois visages se firent graves devant cette vision de l'hiver.

— ... C'est-à-dire de nouvelles séparations !

Mais le père eut bientôt donné à l'entretien un tour plus gai, et, lorsque Genève parut enfin à l'horizon, les petites naïvement s'étonnèrent d'être déjà arrivées.

V

— On demande madame Monpascal au téléphone. Valérie avait été un peu saisie de cet appel, et entra, légèrement tremblante dans la cabine.

Elle éleva les récepteurs et, le cœur battant, attendit.

La voix de Prémery lui parvint

— C'est moi, c'est pour vous dire que vos filles vont très bien, que Geneviève a passé une excellente nuit, que Pauline est arrivée, et que tout marche à merveille.

— Merci d'avoir pensé à me rassurer.

— Vous n'avez pas de recommandation spéciale à faire ?

— Non, aucune.

— Comment va Betty ?

— Pas très bien.

— Ah ! j'en suis désolé. Marcelle est à mon côté, voulez-vous qu'elle vous parle ?

— Oui, oui, qu'elle me parle.

— Bonjour, maman.

— Bonjour, ma fille.

La voix changea.

— J'interromps un instant la communication, parce qu'on pleure un peu de ce côté, mais fiez-vous à moi pour les consoler.

— Au revoir.

— Au revoir.

Valérie Monpascal sortit de la cabine les joues en feu, le cerveau en ébullition, frémissante d'une impatience qu'elle avait peine à maîtriser, tenaillée par un désir fou de courir, d'aller prendre ses filles, de les emporter.

Ce bref entretien au téléphone lui avait donné, plus encore que le départ de la veille, la sensation de la séparation. Pendant les longs mois écoulés, pendant lesquels elle n'avait plus vu son ex-mari, jamais entendu sa voix, il était devenu une réalité moins tangible.

Puis elle s'était trouvée en face de lui le jour de la première communion de Marcelle, il avait paru devant elle la veille, et voici que de loin, il est vrai, il venait d'avoir un entretien avec elle !

Puisqu'il avait refait sa vie, puisqu'il possédait une autre femme, un autre foyer où viendraient d'autres enfants, pourquoi ne lui laissait-il pas ses filles ?

En même temps l'inflexible droiture, qui était le fond même du caractère de Valérie Monpascal, lui disait que le père conservait des droits imprescriptibles, et une voix secrète, que la femme délaissée essayait d'étouffer, lui murmurait, que peut-être, il n'eût dépendu que d'elle de retenir au foyer conjugal ce mari volage, mais si tendre père... et maintenant les enfants souffraient... et elle, la mère, souffrait aussi ; lui seul, le coupable en somme, était indemne ? L'était-il ? ce renoncement presque total aux douceurs

de la paternité était, devait être un châtimement. L'élan avec lequel Geneviève s'était jetée dans les bras de son père, s'y était fondue, malgré le déchirement qui lui faisait verser tant de larmes, avait révélé à la mère, habituée à se considérer comme le centre même de la vie de ses enfants, qu'une autre influence aussi puissante que la sienne, peut-être même plus puissante, planait du dehors sur ses filles, et devait, sans qu'elles en eussent conscience, contribuer à la formation de leur âme et de leurs caractères.

Valérie avait été frappée d'un autre fait, mince en soi, mais qui témoignait de la force de cette influence occulte.

La nurse anglaise, Betty, inféodée certes à sa maîtresse, avait néanmoins été extravagamment touchée par la démarche de « Monsieur » venant en personne dans sa chambre prendre de ses nouvelles.

— Il est si "*cheerful*", avait-elle expliqué à Mme Monpascal, que, tout de suite, je me suis sentie mieux, plus courageuse.

Cette fugitive visite revêtait évidemment aux yeux de celle qui en avait été l'objet une importance de premier ordre, et la vigilance affectueuse de la maîtresse qui, avec une bonté assidue, veillait à ce que Betty ne manquât d'aucun soin, prévenait ses désirs, n'avait pas sur le moral de la malade l'effet reconfortant de quelques bonnes paroles, appuyées il est vrai d'un solide cadeau en espèces; mais Betty n'était nullement intéressée, ce dont elle demeurait reconnaissante et ravie était la présence de « Monsieur »; il avait toujours été au pouvoir de Prémery de plier Betty à ses volontés, ses exigences revêtaient l'air de faveurs!

Une sorte d'étonnement presque douloureux gonflait le cœur de la femme solitaire. Consacrant toute son ardeur d'aimer à ses filles, peut-être à l'heure de la moisson ce ne serait pas elle qui recueillerait la plus belle gerbe! Le charmeur qu'était Prémery devait nécessairement excercer son empire sur ses enfants, comme sur les indifférents... Certains êtres bénéficient, sans la chercher, d'une indulgence générale, qui ne s'explique qu'en disant qu'elle est inexplicable. Valérie comprit, non sans amertume, que tel était le cas de son mari. L'ouvrier de la onzième heure est éternel, celui de la première ne le comprendra jamais, et éternellement aussi en sera jaloux!

Ce fut une journée mortellement triste pour la mère, privée des deux êtres qui étaient l'âme de sa

vie; elle demeura enfermée dans sa chambre, n'en sortant que pour se rendre auprès de sa malade... elle se fit monter ses repas, ayant conscience que la venue de Prémery, le départ des fillettes devaient avoir excité les curiosités du monde oisif de l'hôtel... Dans le plan primitivement établi, Valérie avait eu l'intention de partir le jour même où ses filles la quitteraient; ce mois de solitude forcée devait s'écouler à Vichy, où, depuis une jaunisse que les émotions lui avaient causée deux ans auparavant, on l'envoyait en traitement, là; les soins exigés, l'absence de tout souvenir évocateur du passé faisaient en somme couler rapidement les jours, et l'auraient amenée sans trop de peine à celui où elle rentrerait à Paris préparer le retour des enfants, moment exquis comme la levée de l'aurore! Qu'elles avaient été heureuses, ses oiselles, l'année précédente, de se retrouver dans leur nid!... elles avaient, il est vrai, beaucoup, beaucoup parlé de papa; mais, sans que la mère se rendit bien compte de l'emprise morale qu'il gardait même éloigné sur les enfants, et puis, elles en avaient moins parlé, et Valérie, en y songeant, se demanda si Marcelle, qui devenait perspicace, n'avait pas averti Geneviève de nommer plus rarement papa!

En somme, lui, c'était leur père, mais si, comme Valérie le redoutait, les petites allaient se trouver en face de celle qui occupait la place de leur mère, qu'éprouveraient-elles? rien ne les avait préparées à cette rencontre, à cette révélation qui serait foudroyante! Malgré la connaissance certaine du fait, Valérie n'arrivait pas encore dans le tréfonds d'elle-même à être absolument convaincue de sa réalité. Il y avait là, pour son esprit, quelque chose de monstrueux, presque de ridicule, à l'idée que, elle vivante, une autre était la femme de son mari, et combien plus impossible une pareille chose devait apparaître aux enfants. Cette paix factice, dont, en acceptant le divorce, l'épouse délaissée s'était leurrée, combien elle était trompeuse, quels abîmes recouvrait-elle; combien les querelles des parents après tout eussent été insignifiantes en regard de cette flagrante rupture de ce qui constitue l'acte de foi fondamental de l'enfant: l'union de son père et de sa mère. Contrairement à ce que s'imaginent les grandes personnes, les disputes conjugales ont peu de portée aux yeux des enfants, les troublent comme un orage, mais en somme laissent les choses dans l'ordre. Ce sont variations de la température auxquelles on s'accoutume, et dont, en général, l'enfant ne mesure aucu-

nement la portée. Ces idées passèrent les unes après les autres dans l'esprit de Valérie Monpascal, et une véritable détresse la mordit au cœur. Le point d'appui dans l'existence semblait lui manquer et elle eut la claire intuition que, pour éviter le naufrage de ses affections, il lui faudrait accomplir des prodiges d'équilibre. Personne moins qu'elle, droite jusqu'à l'intransigeance, n'était capable de cette abnégation d'un genre spécial; toutes les qualités de son ex-mari allaient militer contre elle; une révolte douloureuse la fit trembler, et les larmes vinrent enfin soulager son angoisse. L'accès fut bref, car elle mettait, elle avait, malheureusement pour elle, toujours mis une pudeur farouche à cacher ses souffrances, et cette réserve l'avait desservie auprès de son mari, naturellement expansif et qui, ne voyant chez sa femme aucune marque de chagrin, n'en soupçonnait pas l'existence! Prémery jugeait Valérie plutôt dure et insensible, sauf pour ses enfants, et se persuadait qu'elle avait été peu affectée de leurs dissentiments conjugaux, car jamais la sereine dignité du beau visage féminin n'avait été altérée; jamais dans l'épreuve Valérie n'avait laissé voir un visage battu et meurtri; son orgueil était de savoir si bien dissimuler ses souffrances, et d'en dérober à tous l'humiliation secrète! Cependant, ce jour-là, elle éprouva le besoin d'une sympathie compatissante et entra dans la chambre de Betty. Une garde, qu'on avait fait venir de Montreux, se tenait près de la malade. Mme Monpascal l'engagea à aller se reposer.

— Je vais rester là jusqu'au déjeuner.

Quelques phrases s'échangèrent au sujet de l'état de Betty, du traitement, de la maladie et de la santé en général; puis la garde, bien aise d'être relevée de faction, s'éloigna après avoir, avec importance, donné quelques conseils.

Mme Monpascal approcha alors une chaise du lit de Betty, posa une main légère sur la couverture, et dit :

— Cela va mieux, Betty? Le repos suffira, j'espère.

— Je l'espère, répondit une voix affaiblie; mais vous-même, "dear Madam", comment êtes-vous?

— Un peu solitaire, Betty, et deux grosses larmes emplirent les yeux bruns; « Monsieur » m'a téléphoné ce matin de Genève.

— Oh! comme c'est attentif de sa part! Comment sont miss Marcelle et miss Geneviève?

— Très bien, il paraît; Marcelle aussi m'a parlé au téléphone... mais elle pleurait un peu, aussi son papa a interrompu la communication.

— Pauvre darling!... Oh! c'est triste, c'est terriblement triste!

— Oui, Betty, bien triste... si vous étiez avec elles, je serais moins inquiète.

— Oh! mais elles aiment tant leur papa; miss Geneviève qui est si timide, ne l'est pas du tout avec son papa... il ne faut pas vous tourmenter, "dear Madam"... Ah! quel malheur que je sois venue vous apporter l'ennui d'une maladie; je vous en demande bien pardon!

— Ma bonne Betty, ce n'est pas votre faute, j'imagine... restez tranquille, ne parlez pas, je vais lire.

La malade obéit, mais ses yeux gris se tournaient avec obstination vers sa maîtresse. Valérie portait un costume de toile blanche, parfaitement simple, mais qui s'harmonisait avec la noble gravité de son visage, plus pâle que d'habitude; Betty admirait la beauté de "Madam" et son âme simple, mais profondément humaine, eut la perception de la solitude de cette belle créature de Dieu. Tout d'un coup, dans le silence, la voix faible de Betty, habituellement si respectueuse, s'éleva et dit:

— Oh! "dear Madam", je suis si fâchée pour vous!

VI

Prémery, sans aucune bonne raison, prolongea trois jours la halte à Genève... les petites étaient si heureuses; du matin au soir, il les menait visiter quelque chose, les amusait et les intéressait sans une minute de répit. Un malaise inattendu s'élevait dans l'esprit du père à l'idée de l'arrivée aux Etats... En théorie, c'était la chose la plus simple, il n'y avait vu aucune difficulté, ou de si légères; et maintenant, en présence de ses filles, sous leurs regards confiants, il ne savait comment leur faire pressentir la proche réalité. Geneviève s'épanouissait dès que le nom chéri de « maman » passait ses lèvres; elle lui avait déjà écrit une lettre toute frémissante, et dont les expressions de tendresse avaient vivement troublé le père.

D'autre part, on les attendait aux Etats. Jacqueline, se disait Prémery, y allait de tout son cœur et avait le droit de n'être pas désappointée... Vaguement avait flotté dans l'esprit de l'homme embarrassé l'idée de passer le mois de vacances sur quelque

sommet dont l'air serait salubre à Geneviève... Mais cette modification était également d'exécution difficile. Prémery, toute sa vie, s'était volontiers confié au hasard, dont il espérait toutes les connivences. L'importance était de conserver son sang-froid. Les enfants avaient recouvré vis-à-vis de lui toute leur liberté d'allure, s'abandonnaient à sa tendresse paternelle, il en userait pour les rendre raisonnables.

Perplexe néanmoins, il prit la vieille Pauline dans sa confidence et lui exposa la situation.

— Monsieur, il faut les prévenir, dit avec décision celle dont on demandait l'avis.

— Voulez-vous vous en charger, Pauline ?

— Ce n'est pas agréable, bien sûr... enfin, pour Monsieur... et tout bas elle ronchonna : « tout ça c'est des gâchis. »

Prémery feignit de n'avoir pas entendu.

— Ma bonne Pauline, je vous serai si reconnaissant... On nous attend là-bas, je ne puis prolonger éternellement le séjour ici.

— Que Monsieur mène tantôt Mlle Geneviève en promenade, je causerai avec Mlle Marcelle, qui est bien raisonnable.

Si raisonnable en effet que fût la petite fille, Pauline se trouva singulièrement embarrassée pour entrer en matière; d'abord, ce qui était conforme à son habitude, elle mit sur le tapis sa défunte maîtresse, et questionnant la fillette :

— Vous vous rappelez bien, ma chérie, de votre bonne mémé ?

— Oui, Pauline, je me souviens parfaitement de ma mémé, je l'aimais beaucoup.

— Et elle, donc ! pauvre chère dame, il n'y avait rien au monde au-dessus de ses petites-filles; vos cousins ne l'intéressaient pas moitié autant, ah ! elle serait contente de vous voir grande et belle comme vous voilà, et si raisonnable; et les Etais, ma mignonne, où nous allons, vous ne les avez pas oubliés non plus ?

— Oh ! ce n'est pas comme ma mémé; il y a des choses qui sont brouillées, mais je suis bien heureuse d'aller revoir notre maison.

— On vous y attend avec impatience ! lança Pauline sans oser regarder la fillette et toussant mystérieusement.

— Qui donc nous attend ? demanda Marcelle en souriant. Est-ce Bastien, le vieux garde ? Oh ! je me souviens de Bastien et de son chien Jupiter... Je vais tout reconnaître, j'en suis sûre, et le teint

mat de l'enfant se couvrit d'une légère rougeur...

— Non, ce n'est pas Bastien, c'est une personne que vous ne connaissez pas encore, ma petite chérie Mademoiselle, et pour qui il faudra être bien gentille.

L'enfant instinctivement recula, son visage devint grave.

— Qui donc, Pauline ?

La voix avait déjà de l'autorité, elle répéta, parlant plus rapidement :

— Qui donc, dites ?

La bonne créature aurait bien voulu se retrancher dans le silence, mais le jeune regard, soudain un peu impérieux, la riva à sa place ; presque automatiquement, elle répondit :

— C'est la nouvelle épouse de votre papa !

Marcelle ne bougea pas ; médusée, regardant la vieille femme avec des yeux qu'une sorte de terreur dilatait :

— La nouvelle épouse de... de... mon papa ?

— Oui, pauvre trésor ; malheureusement votre papa et votre maman sont divorcés... et alors votre cher papa s'est remarié... c'est son droit...

— Comme si ma maman était morte !

— C'est la loi, je ne l'aime pas, mais c'est la loi. Vous feriez du chagrin à votre papa en n'étant pas gentille pour sa femme.

La fillette, d'un geste accablé et touchant, porta sa petite main tremblante à son front et cacha ses yeux.

— Qu'est-ce que va dire Geneviève ? balbutia-t-elle. Oh ! Geneviève ne voudra jamais la regarder...

— Il faut, mon ange, lui donner le bon exemple... C'est ennuyeux, bien sûr, mais au jour d'aujourd'hui c'est comme ça, dans bien des familles.

Marcelle demeura un long moment silencieuse, dans l'effort de se pénétrer de la situation... A la fin, elle demanda très bas :

— Alors, ma maman pourrait se remarier ?

Le ton exprimait une angoisse presque éperdue.

— C'est ce qu'elle ne fera jamais, la chère dame, pas besoin de vous tourmenter là-dessus ; votre maman ne sera jamais qu'à ses petites filles... Mais un papa, même le meilleur, ce n'est pas une maman. Il ne faut pas en vouloir à votre papa, il se trouvait tout seul, pauvre cher homme... Il serait désespéré s'il vous voyait l'air chagrin ; allons, ma mignonne, offrez ce petit sacrifice au bon Dieu... Votre cher papa vous aime tant qu'il n'a pas eu le courage de vous apprendre la chose lui-même... Promettez-

moi d'être raisonnable, votre papa compte sur vous pour raisonner Geneviève.

— Si on lui dit à l'avance que cette dame est aux Etals, elle ne voudra jamais y aller.

— Eh bien, on lui racontera qui elle est, seulement après qu'elle l'aura vue, suggéra Pauline, bien aise au fond d'un ajournement.

D'un mouvement accablé, Marcelle acquiesça. La vieille femme la caressa, la loua, l'encouragea, lui démontra combien il était beau et honorable d'être la confidente de son papa.

— Maman sait ?

— Oui, mon cher trésor, bien entendu ; elle a craint de vous faire de la peine, c'est pourquoi elle ne vous a rien dit... Mais elle n'est pas fâchée, puisqu'elle vous a laissées venir.

Quand Geneviève rentra, les mains chargées de petits paquets : un chalet avec ses balcons, sa large toiture, ses contrevents verts, une belle Suisse portant une merveilleuse coiffe ouverte en auréole, sa sœur aînée l'accueillit avec une sorte de passion, admirant presque avec exagération les beaux objets que la petite rapportait.

— Voilà que votre papa vous a gâtée, dit Pauline apportant son contingent d'exclamations approbatives. En voilà un papa !

Le petit cœur affectueux était gonflé de plaisir.

— Maman sera contente de voir tout cela, dit la petite, je vais lui écrire que j'appellerai ma Suisse Myrtille.

— Quel joli nom ! répliqua Pauline, qui vous en a donné l'idée ?

— C'est papa ! répondit avec un tendre orgueil l'enfant, papa m'a donné au moins dix noms pour choisir, j'ai aimé Myrtille plus que tout, — et se tournant vers Marcelle : — Tu seras la marraine de ma fille suisse, nous la baptiserons aux Etals, papa m'a promis des dragées.

Le dîner fut très gai pour Geneviève ; elle ne prit pas garde au silence de Marcelle, que son père traita avec une tendresse discrète... Les beaux yeux bruns de l'enfant interrogeaient avec une anxiété presque douloureuse, quand on se leva de table, et que Geneviève courut en avant, pour prendre leurs places sur la terrasse d'où on avait une si belle vue. Prémery s'approcha de Marcelle, la serra tendrement contre lui, et tout bas lui murmura :

— Je te remercie, mon enfant chérie, je compte sur toi.

La petite fille, tremblotante, jeta ses bras

autour du cou de son père, s'y cramponnant avec une sorte d'angoisse. Prémery, vivement ému, détacha doucement les petites mains :

— Ne crains rien, mon ange, te voir heureuse est mon premier souci.

Il le disait, et le croyait sincèrement ! Comme on devait se mettre en route le lendemain de bon matin, la soirée fut courte, et, à huit heures et demie, Pauline vint chercher les petites filles ; Geneviève, déjà à moitié endormie, ne se fit pas prier ; le père et les enfants échangèrent un tendre bonsoir.

Prémery eut besoin, ce soir-là, de fumer de très bons cigares, car, contrairement à son ordinaire optimisme, il était inquiet. Pauline lui avait rapporté l'exclamation de Marcelle : que ferait-il si Geneviève se refusait à l'affection qui voulait l'accueillir ?

Ces trois journées avaient fait sentir au père la force du lien qui l'unissait à ses filles... Elles étaient encore davantage pour lui que l'année dernière... Ces onze mois avaient singulièrement mûri Marcelle, dont la raison, éclairée par une profonde piété, fit presque peur au père ; et Geneviève, si primesautière, de sentiments si intenses, et chez qui on devinait des forces latentes... L'idée de contrister les deux enfants fut dure à Prémery... Un doute effleura sa pensée... S'était-il trompé en divorçant ? L'impression que Valérie avait produite sur lui, dépassait tout à fait ce qu'il avait prévu d'une rencontre, il avait eu la sensation d'une emprise, que rien ne pouvait complètement dissiper... La voix, au téléphone, de son ex-femme avait eu quelque chose de si naturel ! et l'attachement de la mère et des enfants rentrait évidemment dans l'ordre des choses absolues... Il n'était pas jaloux ; mais il se demanda si les enfants auraient pour lui leur père, qui leur était si dévoué, une tendresse égale ? Jacqueline lui avait dit un jour : « Je leur apprendrai à t'aimer, à t'apprécier, » et ce propos, qui avait touché Prémery, lui parut soudain ridicule... Quels liens pouvaient s'établir entre cette étrangère, car il était indéniable qu'elle leur était une étrangère, et ses filles ? La personnalité des enfants se présenta au cœur du père comme un redoutable problème, dont la solution se trouvait en dehors de lui ; il avait eu, quoique s'en défendant, l'intuition de l'émotion profonde de Marcelle, et, pensant au petit visage convulsé de Geneviève à l'instant où il l'enlevait aux bras maternels, il redouta l'instant où elle franchirait le seuil de la maison paternelle !

VII

Quand l'omnibus automobile, qui était venu les chercher à la gare, située à huit kilomètres des Etais, dépassa la grille du parc, Geneviève, qui tout le long du voyage avait été fort excitée, frappa des mains, et dit avec une agitation un peu fébrile :

— Bonjour les Etais, bonjour la maison de mon papa.

Un calme extraordinaire régnait tout à l'entour, on ne voyait que des bois et, au loin, des collines bleues; le sentiment de solitude était intense; soudain, la maison se découvrit; c'était une grande bâtisse genre cottage anglais, que le père de Charles de Prémery avait fait construire à quelque distance de l'ancien château, transformé en communs. L'habitation moderne se trouvait placée sur une légère éminence, et apparut rosée dans le couchant et ses vitres brillant; le perron faisait une tache blanche, la porte d'entrée était largement ouverte... Prémery mit lui-même ses filles à terre, puis leur prit à chacune une main, et monta les quelques marches. On apercevait dans le hall une silhouette de femme, et les petites n'y avaient pas pénétré, qu'une belle et grande personne, vêtue d'une légère robe grise flottante, une quantité de cheveux blonds encadrant un visage souriant, s'avança, s'inclina gracieusement et, passant un bras autour de la taille de chacune des enfants, les regarda longuement, et les embrassant l'une après l'autre dit :

— Que je suis contente de vous voir, mes chéries! et, se relevant, elle embrassa à son tour Prémery.

Les fillettes s'étaient arrêtées et ne bougeaient plus; médusées, Marcelle, toute pâle, les yeux baissés; Geneviève, la bouche serrée, l'air inquiet et farouche.

— Elles vont monter, dit nerveusement Prémery qui les observait, il faut d'abord les laisser monter. Pauline, accompagnez ces demoiselles, vous connaissez le chemin.

— Mais vas-y toi-même, Charles, plaïda affectueusement la jeune femme.

Les deux enfants lançaient à celle qui venait de parler un coup d'œil alarmé, et, semblables à deux biches effarouchées, parurent prêtes à s'enfuir; leur père, comme s'en rendant compte, leur avait fermement saisi les mains, et parlant, riant, donnant

à droite et à gauche des ordres divers, les dirigea vers le salon, vaste pièce occupant toute la largeur de la maison, et au centre de laquelle, en face des grandes baies, dans un renfoncement profond qu'égayaient de sportives peintures murales, se découvrait l'escalier aux belles rampes de bois, et que flanquaient de chaque côté, aux premières marches, deux cerfs magnifiques, qui paraissaient vivants et portaient entre leurs défenses une croix de Saint-Hubert qui s'éclairait le soir ! Les nobles bêtes servirent de diversion immédiate ; Prémery s'arrêta devant elles et, les désignant de la main à Geneviève, lui demanda :

— Reconnais-tu tes vieux amis, petite patronne, ils sont, j'en suis sûr, contents de te revoir ?

La fillette sourit un peu faiblement ; néanmoins, une petite flamme passa dans ses yeux, et d'un geste câlin elle entoura du bras le cou d'un des fiers habitants des bois. Les souvenirs affluaient évidemment dans le jeune cerveau et le détournèrent de l'impression présente. Cependant Prémery ne s'arrêta pas ; à peine, au premier palier, prit-il le temps de faire observer à Marcelle la meute qui du mur du fond semblait s'y précipiter ; là, l'escalier bifurquait à droite et à gauche pour aboutir à la vaste antichambre du premier étage, sur laquelle débouchait également un autre escalier, dont on usait pour le service ; une femme de chambre chargée de paquets le gravissait et précéda le groupe dans la belle chambre qui attendait les fillettes, leur ancienne nursery, claire, gaie, hospitalière. La fenêtre unique formait une énorme baie, par laquelle on apercevait l'horizon paisible ; au premier plan, une vaste pelouse dévalait jusqu'à une pièce d'eau qui brillait à la lueur du couchant ; au delà, s'étendaient les bois profonds, et, à droite, les collines bleues semblaient une muraille défensive. Par cette fin de journée d'été, tout au dehors et au dedans était d'une douceur exquise. La tenture rose, les deux petits lits blancs rapprochés l'un de l'autre, la belle vierge de Lourdes, qui planait sur son socle, soutenue par les anges, au-dessus de ces lits ; l'ordre charmant, les fleurs sur une table ronde, tout flattait les sens, et même la jeunesse des deux petites créatures fut sensible à cette ambiance délicate.

— Vous êtes bien, mes chéries ! dit triomphalement leur père, et, sans plus discourir, après un regard de connivence du côté de Pauline, il ajouta : « Soyez prêtes à sept heures un quart, je viendrai vous chercher. » et sortit.

Dès qu'il eut disparu, l'espèce d'étourdissement que toute cette nouveauté avait causé à Geneviève cessa; farouchement, elle se jeta dans les bras de Marcelle et, cachant son visage, commença à sangloter silencieusement.

Marcelle, très bouleversée elle-même, la berçait sans parler, sans trouver une parole pour l'apaiser. Pauline vint à la rescousse.

— Allons, allons, mesdemoiselles chéries, soyez raisonnables, vous allez faire beaucoup de chagrin à votre papa, qui est si bon. Regardez, il a mis près de votre lit le beau bénitier de votre mémé; mais regardez-le donc! — Geneviève souleva un peu la tête et jeta un regard détourné vers le précieux objet qui lui était signalé — et, là, sur la cheminée, ce joli portrait de votre maman...

L'effet fut électrique; se détachant de sa sœur, la petite cria: « Maman » et se jeta sur le portrait que Pauline avait pris entre ses mains pour le lui présenter.

— Là, là, embrassez-la tout votre content, et pour lui plaire, ne pleurez plus.

L'enfant poussa deux ou trois lourds soupirs, puis très bas demanda:

— Qui est cette dame?

— Qui est cette dame? répéta Pauline s'exhortant intérieurement à la vaillance... Mlle Marcelle vous le dira bien, n'est-ce pas, Mademoiselle chérie?

Marcelle s'avança vers sa sœur de la mine recueillie et grave qu'elle avait lorsqu'elle marchait vers l'autel! et, ses mains jointes, soutenant sa prière intérieure, elle dit:

— C'est Mme de Prémery, — et, répétant la phrase de Pauline, — la nouvelle épouse de papa!

Les yeux dilatés, sa petite bouche tremblante, Geneviève écoutait sans paraître comprendre, et Marcelle, les paupières baissées, n'avait évidemment plus rien à ajouter. Pauline, une fois encore, leur fut secourable.

— Oui, c'est ça, et elle veut être bien gentille pour vous deux, d'ailleurs, comme le savait bien votre maman, puisqu'elle vous a permis de venir. Allons, dépêchons vite de nous habiller. Je ferme un moment la fenêtre, enlevez votre robe, ma chérie, et nous passerons dans le beau cabinet de toilette. Ah! on est bien aux Etats.

— Chez nous aussi, — répliqua fièrement la petite voix tremblante, puis subitement. — Je veux m'en aller, je ne veux pas voir cette dame.

— Ah! Mademoiselle Geneviève, je n'aurais pas

cru ça de vous, voyez Mlle Marcelle, qui a fait sa première communion, et qui est si pieuse, elle est décidée à ne chagriner ni son cher papa ni sa chère maman... Les enfants doivent obéir à leurs parents, pas vrai, Mademoiselle Marcelle... Vous faites aussi beaucoup de peine à votre sœur, n'est-ce pas, mademoiselle Marcelle, que Mademoiselle chérie vous fait de la peine en ce moment.

— Beaucoup, balbutia Marcelle, ses yeux courageux arrêtés sur ceux de Pauline, comme cherchant un soutien.

Geneviève leva brusquement la tête, contempla un moment sa sœur, puis, sans résister davantage, laissa Pauline s'emparer d'elle, et insensiblement le bavardage de la vieille femme de chambre apaisa la fillette; Marcelle, de son côté, s'habillait, puis voulut attacher elle-même les rubans de cheveux de Geneviève; elle noua avec art les belles mèches blondes qui rayonnaient comme une lumineuse auréole autour du charmant visage, et où le rose très doux de la soie faisait une tache harmonieuse; les deux petites, dans leurs robes de soie Liberty blanche, formaient le plus gracieux des tableaux, que la diversité même de leur type rehaussait; les yeux de Geneviève étaient pour l'heure presque noirs, tant l'émotion dilatait sa pupille; de temps en temps, elle se mordait la lèvre inférieure et crispait un peu sa main; mais avec une abondance extraordinaire, Pauline continuait à dérouler le chapelet interminable de ses paroles, parlant de sa maîtresse défunte, de ceci, de cela, étourdissant presque la petite fille, qui semblait désireuse de dire quelque chose à Marcelle, ce qu'il fallait, au jugement de la vieille femme, éviter à tout prix.

Geneviève, d'un air méfiant et étrangement résolu, regardait la porte, et dans son for intérieur évoluait une âpre volonté de résistance? Mais la porte s'ouvrit et Prémery entra; il était habillé en tenue du soir, portait un smoking, et son air d'élégance et de raffinement ajoutait à l'agrément naturel de sa personne. Geneviève fut comme saisie: « Oh! comme papa était beau! » Il souriait d'un sourire tendre, et ses yeux, un peu anxieux et très doux, interrogeait le visage de ses filles... L'expression de celui de Geneviève subit une transformation... Elle fit, tout en tremblant un peu, la seule chose possible, mettant dans la main ouverte que son père lui tendait sa petite main, aussi fine qu'une patte d'oiseau! Un sourire radieux la remercia; Prémery, comme soulagé d'une anxieuse appréhension, exa-

mina alors à loisir les deux enfants, et dit à Pauline d'une voix orgueilleuse :

— Croyez-vous qu'on puisse trouver mieux, Pauline ?

— Non, Monsieur... pas possible!

Prémery eut un rire heureux.

— C'est bien mon avis, allons, les gosses, marchons... — et, avec un effort pour parler naturellement, ajouta : — Jacqueline nous attend.

VIII

Avec ses filles, d'une façon occulte, Valérie était entrée dans la maison de son mari, ou du moins de celui qui l'avait été. Prémery en eut subitement la sensation intense et pénible : l'image qu'il eût volontiers chassée, se précisait impitoyablement à ses yeux, elle marchait devant lui; il éprouvait la sensation physique d'être frôlé par la femme jadis aimée, et qui depuis plusieurs années avait, du moins il le croyait, cessé d'exister pour lui; elle était là; son parfum préféré émanait des effets des petites filles, qui, en plus, reproduisaient inconsciemment les gestes, les intonations, les expressions même de leur mère. Prémery en fut profondément troublé. Quelques mois, une année même ne sont rien pour les êtres ayant atteint leur apogée; mais ces douze mois écoulés depuis les dernières vacances, pendant lesquelles le père avait vécu en compagnie de ses filles, constituaient pour celles-ci presque un changement de personnalité; par moment le père avait comme une brûlure soudaine, le sentiment de ne pas les connaître !... Il sentait chez l'une comme chez l'autre, des réserves de pensées qui lui restaient entièrement cachées. Les voir aux Etats lui paraissait étrange et doux; mais surtout étrange; évidemment elles n'y étaient pas à leur place... Il avait semblé à l'homme optimiste que les enfants, l'aimant, s'entendraient heureusement avec Jacqueline, que la connaissance et la familiarité seraient rapidement établies, et voici que dès cette première heure, les conduisant lui-même à ce que sa pensée se plaisait à appeler la table familiale, le père éprouvait secrètement une sorte de répugnance. L'autre, la mère absente, le hantait comme un fantôme; fantôme extraordinairement vivant, obsédant. Pourquoi avait-il eu la fatale idée d'amener ses filles

aux Etats ? Un épisode récent s'imposa à la pensée de Prémery ; dans le vieux bâtiment où on effectuait des réparations, un coup de pioche avait libéré, dans un mur, un nid de fourmis ailées qui y étaient cachées ; elles s'étaient soudain répandues partout et, avant ce coup de pioche, on ignorait leur existence ; un peu de plâtre s'effritait parfois, mais le dommage extérieur était insignifiant, le nid aurait pu être ignoré vingt ans encore... La venue de Geneviève et de Marcelle agissait d'une façon identique sur les souvenirs assoupis dans le cœur de Prémery ; ils revenaient comme un essaim bourdonnant, l'assaillant. Arrivé au premier palier de l'escalier et apercevant les silhouettes de ses filles et la sienne dans le haut miroir au-dessus de la cheminée qui y faisait face, il revit dans un éclair la silhouette grave et tendre de Valérie, descendant vers lui, l'époux de la veille, un certain matin de printemps, treize ans auparavant. Il se secoua, parla tout haut afin de reprendre le sens de la réalité. Jacqueline, étendue dans un fauteuil profond, à côté du foyer rempli de fleurs, leva sa jolie tête rutilante, tendant ses beaux bras blancs vers ceux qui approchaient, et d'une voix caressante cria gaiement :

— Dieu ! que vous êtes gentils tous les trois !

Le père sourit, les fillettes demeurèrent impénétrables ; Mme de Prémery possédait la plus indomptable confiance en son pouvoir de séduction et était bien décidée à conquérir deux petites bonnes femmes, qui ne pouvaient être de taille à résister à ses avances ; leur froideur l'avait un peu surprise, mais elle jugea sage de ne pas avoir l'air de s'en être aperçu, même vis-à-vis de son mari... Bientôt elle allait à son tour le rendre père, et se sentait assurée que le fils, car ce devait être un fils qu'elle donnerait à Prémery, remplirait tous les vides que pouvaient lui faire éprouver l'absence de ses filles. Car Jacqueline s'avouait à elle-même qu'elles étaient charmantes ; Geneviève ressemblait à Prémery, et, pour cette raison, elle l'eût facilement aimée ; son indifférence à l'égard de l'enfant né de ses entrailles était en partie causée par la frappante ressemblance de la petite fille à son père ; Jacqueline avait décidé que la similitude de moral devait probablement s'affirmer égale, et que l'enfant serait en conséquence parfaitement ennuyeuse ; c'était une vraie Saint-Ciers, et toute cette famille était assommante ; tandis qu'une Prémery portait en soi toutes les raisons du monde pour être délicieuse.

— Conduis Geneviève, moi je conduis Marcelle,

avait déclaré Mme de Prémery, dès que le dîner fut annoncé, et, joignant l'action à la parole, elle passa gentiment le bras de Marcelle sous le sien, et ainsi unies d'apparence elles se dirigèrent vers la salle à manger.

Geneviève, silencieuse, se cramponnait à son père ; celui-ci, sans explication orale, mais ayant jeté un coup d'œil amical et interrogateur à sa femme, rapprocha de son assiette le couvert de l'enfant, dont la chaise, sur un signe, fut également avancée ; la petite fille s'assit tout contre son père, qui à deux ou trois reprises lui posa la main sur la tête comme pour l'encourager...

Marcelle, docile et courtoise, répondait d'une voix assourdie aux questions affectueuses de Mme de Prémery, qui était décidée à ne pas laisser s'établir un silence gênant ; tantôt s'adressant à la fillette, tantôt à son mari, elle forçait l'entretien à rebondir, racontant tout ce qu'elle avait fait depuis huit jours, et fréquemment soulignant ses anodines anecdotes de rires prolongés.

Jacqueline de Prémery se piquait d'être rieuse, comme elle l'exprimait en grasseyant ; elle connaissait parfaitement l'emprise de la gaité sur les hommes, combien ils en sont avides, et, voulant plaire, elle avait pris l'habitude de s'égayer de beaucoup de choses assez indifférentes ; en général, Prémery la suivait toujours, renforçant les plaisanteries d'un rire magnifique. Ce soir de retour, elle ne put provoquer un seul éclat joyeux ; la petite figure si grave, aux yeux insondables, assise à côté de Prémery, semblait défendre le rire. Deux ou trois fois les grands cils courbes s'étaient relevés, et un bref éclair de regard était tombé sur Jacqueline... D'ailleurs, la petite fille ne mangeait pas ; mais habilement Mme de Prémery ne parut pas s'en apercevoir ; tout bas, Prémery soufflait des encouragements à Geneviève, qui se contentait de secouer la tête. Marcelle, trop bien élevée pour résister, avalait avec un peu de peine, mais enfin y parvenait ; au bout d'un petit quart d'heure, la pièce où elle se trouvait lui était redevenue quasi familière ; elle regardait avec une curiosité émue, tantôt un meuble, tantôt un autre dont elle se souvenait ; un grand tableau de chasse rivait ses yeux, il représentait un « rendez-vous » aux Etats, chaque personnage était un portrait, et, emmitouflée dans une fourrure, l'enfant devina la représentation de sa mère... Elle souhaita beaucoup que Geneviève ne s'en aperçût pas ; du reste Geneviève tournait le dos au tableau, et

de plus ne regardait que le fond de son assiette.

On dinait rapidement aux Etats par principe; malgré la brièveté du repas, il parut long aux quatre personnes qui y prenaient part.

Mais enfin on se leva!

Le mouvement subit frappa Geneviève comme un choc, et à l'instant où son père reculait sa chaise, elle se jeta sur lui et éclata en sanglots; tout pâle, il la souleva dans ses bras.

— Elle est surmenée, dit-il d'une voix qui se dominait, et s'adressant à sa femme : tu nous excuseras, chère amie, je vais la porter jusqu'à sa chambre.

— Mais comment donc, pauvre chatte, elle a eu une longue journée.

Le son de cette voix féminine qui se faisait compatissante parut exaspérer Geneviève, qui, un peu apaisée, pleura plus fort; Marcelle, toute tendre et alarmée, s'était approchée et caressait la main de sa sœur.

Mme de Prémery s'approcha aussi, la petite en eut l'instinct et, frénétiquement, elle s'attacha à son père.

— Bonsoir tout de même, petite chérie, — dit Jacqueline, et se penchant vers Marcelle, et l'embrassant : — Bonsoir, mignonne, à demain, dors bien.

— Bonsoir, madame, murmura la voix timide.

IX

— Mademoiselle Geneviève est malade.

Ce fut la voix de Pauline, qui dès sept heures, le lendemain, vint avec ce message réveiller Prémery. Il avait entendu le heurt discret à la porte, s'était levé instantanément, et maintenant, sans ouvrir, demandait la raison de l'appel.

— Malade ! Geneviève !

— Oui, monsieur, elle a mal au cœur.

— Je viens immédiatement; retournez près de ma fille, Pauline.

Jacqueline, dans le grand lit, s'étirait et s'informa.

— Veux-tu de moi, mon Charles ? demanda-t-elle.

— Non, chérie, non ; la petite est un peu capricieuse.

— Elle est surtout un peu jalouse, je crois.

— C'est possible.

Un sourire de téméraire confiance se dessinait sur les lèvres de la jeune femme, elle regarda amoureux-

sement son mari, mais il avait détourné la tête, et se dirigeait vers la porte.

— Si je puis être utile, fais-moi appeler, chéri; demande des citrons, du jus de citron lui sera salutaire.

— Merci de l'idée, j'en profiterai.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées entre l'instant où Pauline avait frappé à la porte, et celui où Prémery fit son entrée dans la chambre des enfants; on avait entr'ouvert la fenêtre et le jour d'été tombait largement sur le petit lit blanc; Geneviève, plus blanche que ses draps, appuyait sa tête sur l'épaule de Marcelle et pleurait de grosses larmes; Pauline frottait alternativement le petit front moite, et les mains molles, avec de l'eau de Cologne.

— Qu'as-tu, mon ange, demanda le père en s'emparant presque violemment de la petite; qu'a donc ta sœur, Marcelle?

— Mal au cœur, papa; elle a déjà vomé deux fois.

Une véritable terreur poigna Prémery. Geneviève malade sans sa mère; qu'allait-on devenir? L'enfant avait toujours été singulièrement fragile, nerveuse, et plus d'une fois, leur avait causé de chaudes alarmes. De cœur ardent et dévoué, courageux en face du péril, Prémery était lâche devant la maladie qui atteignait ceux qu'il aimait.

— Dis-moi que tu te sens mieux, supplia-t-il, s'adressant à Geneviève, et du geste le plus tendre, lui essuyant les yeux.

— Tu es contente, maintenant que papa est là? demanda Marcelle.

— Oui... oui...

— Est-ce qu'elle me désirait?

— Depuis six heures, papa, elle veut que Pauline aille t'appeler.

— Mon Dieu, Pauline, pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt?

— J'ai craint de déranger Monsieur.

— Jamais! là, je ne te quitte pas, mon trésor! et Prémery s'assit près du petit lit, il était vêtu d'un pyjama mauve dont Geneviève, déjà presque joyeuse, caressait le tissu soyeux. Maintenant que son père était à son côté, l'enfant reprenait un peu de calme; Prémery se fit donner les détails du malaise de sa fille, elle avait mal dormi, rêvant tout haut, et un peu après cinq heures, appelé Marcelle, et presque aussitôt avait vomé.

— C'est le chemin de fer sans doute qui lui a fait mal, dit Prémery, pour se rassurer.

— Peut-être bien, acquiesça vaguement Pauline.

Betty, à tort ou à raison, avait des idées précises sur la cause, et des notions sur le traitement de n'importe quel malaise des enfants : son assurance rendait sa présence un appui. Pauline, au contraire, en bonnet de nuit et robe de chambre de cotonnade foncée, paraissait confuse et déprimée, la maladie l'épouvantait toujours.

— Toutes les maladies étaient possibles avec des enfants de cet âge ! Monsieur fera bien, dit-elle d'une voix plaintive, de faire avertir le docteur Labat, il connaît ces demoiselles depuis leur naissance.

— C'est juste, je vais aller donner des ordres.

— Papa, papa, ne t'en va pas, implora Geneviève.

— Cinq minutes seulement.

— Laissez votre papa, mademoiselle mignonne, aller donner des ordres.

— Papa te dit qu'il revient de suite, plaida tendrement Marcelle.

La frêle main crispée sur la main paternelle se détendit, puis s'agrippa à celle de Marcelle ; un soupir douloureux souleva la petite poitrine oppressée, et les lèvres tremblantes murmurèrent : « Maman ! »

La pauvre Marcelle, à bout de courage, se mit à pleurer.

Pauline eut une difficulté extraordinaire à ne pas en faire autant.

L'absence de Prémery dura un bon quart d'heure qui parut interminable ; il avait fallu, en dehors des instructions qui devaient rapidement amener le docteur aux Etais, aller rassurer Jacqueline ; appuyée sur ses beaux oreillers, elle trouvait tout cela déjà un peu ennuyeux ; cependant, fidèle à son système de se rendre toujours agréable, elle témoigna la plus vive sympathie, et, câlinement, rassura son mari. Prémery avait absolument besoin qu'on lui affirme que ce ne serait rien.

— Une fausse digestion, rien de plus ; tu me dis que vous avez mangé dans le train ; ce n'est pas hygiénique du tout !... Si je pouvais gouverner cette jolie bichette, elle serait guérie ce soir ; mais je l'effarouche encore un peu, c'est naturel... Va, retourne auprès de ta fille... je ne suis pas égoïste, moi.

— Tu es adorable...

— Tu m'adores ?

— Tu le sais.

— C'est bon ; embrasse ta femme !

Les époux échangèrent un long et ardent baiser. Ainsi réconforté, Prémery alla reprendre son poste de garde-malade.

Comme le soleil matinal dardait en plein dans la

chambre, les stores verts avaient été baissés. Prémery se flatta que Geneviève paraissait déjà mieux.

— Ce ne sera rien, ma chérie, lui dit-il d'une façon affirmative, une fausse digestion.

Deux heures passèrent lourdement, la petite avait vomi encore une fois.

L'arrivée du docteur fut un soulagement immense pour Prémery. Le docteur Labat, jeune encore, gros et jovial, se porta rapidement vers le petit lit.

— Content de revoir ma petite amie, dit-il cordialement, je parie qu'elle m'a oublié.

— Oui.

— Nous allons refaire connaissance. D'abord, racontez-moi ce qui s'est passé.

Pauline prit la parole et fit un récit précis et confus à la fois; Prémery expliqua les accidents du matin. Le docteur, attentif, devisageait Geneviève, lui tournant le visage en pleine lumière; enfin il demanda :

— Est-ce que cette petite personne a eu une frayeur quelconque, ces jours-ci ?

— Oh ! non, répondit vivement Prémery, aucune.

— Une émotion un peu forte peut-être ?

Le père, sans parler, répondit d'un mouvement de tête affirmatif.

— Eh bien, comme nous avons affaire à une vraie sensitive, la petite demoiselle que voilà s'est donné une légère jaunisse... Affaire de quelques jours, nous allons la mettre au régime des carottes, et supprimer toutes les émotions, moyennant quoi nous la guérirons rapidement, et, tapotant affectueusement la main de Geneviève, le vieil ami Labat reviendra demain, conclut-il.

Ce diagnostic, très rassurant en somme, fit sur Prémery l'effet d'un coup de foudre... Que faire, grand Dieu ? comment agir ?... cacher la vérité à Valérie, quelle responsabilité ! la lui dire, quel embarras ! Un bref entretien confidentiel avec le docteur Labat, tout en le reconduisant, convainquit pleinement Prémery de l'urgence d'épargner tout bouleversement, même le plus léger, à l'enfant malade.

Certes Jacqueline était la bonté, l'indulgence même; mais l'exclure de la chambre de Geneviève semblait un affront presque impossible. Dans son extrême embarras, Prémery demanda au docteur Labat de présenter lui-même, avec son autorité professionnelle, le cas singulier à Mme de Prémery; au point de vue ordonnance, l'abstention prendrait un autre aspect. Et lui qui s'était promis tant de joie

de cette première journée aux Etais avec ses filles ! Tous ses plans se voyaient bouleversés irrémédiablement, car, convalescente, Geneviève continuerait à avoir besoin des plus grands ménagements. Comment Jacqueline, si aimable, si accueillante, n'avait-elle pas eu raison de l'éloignement instinctif, qui évidemment séparait Geneviève de la femme de son père ! On aurait pu, avec un peu de bonne volonté, passer des journées si heureuses, maintenant tout était gâté... La maladie de Betty prenait dans les circonstances nouvelles la forme d'une catastrophe. Pauline, excellente et dévouée, était manifestement au-dessous de sa tâche. En vérité, c'est Valérie qui était nécessaire au chevet de Geneviève ! Valérie si extraordinairement maîtresse d'elle-même ; qui ne perdait jamais la tête, et qui se dressait comme un rempart entre ses enfants et la maladie...

Prémery était désolé, naïvement désolé de ne pouvoir l'appeler... Mais il s'avouait que le monde était d'esprit si étroit... et sans doute Valérie refuserait de venir.

Il fallait donc aviser autrement, si difficile que ce fût ; Prémery pensa alors à sa sœur Louise ; elle aimait les enfants, était très attachée à Valérie, et de plus la valait presque auprès des malades ! Il pouvait l'appeler, lui téléphoner... mais viendrait-elle ?... Elle avait déjà deux fois, sous des prétextes assez futiles, décliné l'invitation de passer quelques jours aux Etais. Son frère savait parfaitement pourquoi... Peut-être, cependant, dans un cas aussi exceptionnel, consentirait-elle à faire taire ses extravagants scrupules. Il essaierait. Car, enfin, il ne pouvait décemment demander à Jacqueline de s'éloigner. Elle qui avait tout prévu pour fêter joyeusement la venue des filles de son mari dans la maison de leur père !

— Cette dame ne viendra pas ? avait demandé Geneviève d'un air apeuré à Pauline pendant une courte absence de Prémery, et en ayant reçu l'assurance, se tut, se laissa aller à sa fatigue et s'assoupit.

Quelques moments après, Prémery entra, marchant légèrement ; il fit signe à Marcelle, qu'il venait appeler pour le déjeuner ; quand ils se trouvèrent hors de la chambre, il lui dit, prenant soin néanmoins de parler fort bas :

— Descends déjeuner, ma chérie, je reste ici dans le cas où Geneviève se réveillerait... Jacqueline t'attend en bas ; — et, avec une émotion sincère, il ajouta : — Tu seras gentille, ma fille chérie, ton pauvre papa est déjà assez malheureux ce matin !

La petite leva vers lui des yeux humides de larmes, mais dont la douceur pénétrante était un acquiescement et une promesse.

— Tu es raisonnable, ma Marcelle chérie, tu es raisonnable, je te remercie; plus tard, je causerai avec toi, je te traiterai comme ma petite amie, — et, presque involontairement, — il ajouta : Il me semble que je parle à ta mère!

Tendrement, il accompagna sa fille jusqu'à la porte tambour derrière laquelle elle disparut; l'écho d'un éclat de rire troubla un instant le silence. Prémery, le front soucieux, retourna dans la chambre de sa petite malade...

Ah! ce n'étaient pas les belles vacances, qu'ils avaient tous trois chantées si gaiement sur le bateau du lac... Geneviève, endormie, respirant faiblement, avait un air si fragile qu'il parut au père qui la contemplait qu'un souffle pouvait la faire disparaître; il frémit, ni le docteur Labat, ni sa sœur Louise, ne pouvaient vraiment disputer l'enfant à la maladie. Il se dit avec angoisse que jamais il n'aurait dû l'éloigner de sa mère, jamais surtout l'amener dans une maison où sa mère ne pouvait venir! Pénétré de compassion pour lui-même, Prémery eut la sensation accablante d'avoir compliqué sa vie d'une façon irrémédiable!

La présence des deux enfants, comme un vent violent soufflant sur un foyer mal éteint, avait donné une vitalité nouvelle à la flamme de tendresse paternelle qui brûlait pour elles dans son cœur; il sentait avec passion qu'elles lui étaient nécessaires! Marcelle, dans sa sagesse innocente, lui paraissait un appui, et il avait délicieusement conscience de la tendresse admirative qu'il leur inspirait... Il s'imagina un instant le passé aboli, Valérie entrant là, par cette porte qu'elle avait franchie si souvent jadis, et le regardant de ses beaux yeux d'onyx, il désira véhémentement sa présence... Il ferma un instant les yeux pour l'évoquer: il crut l'entendre lui faisant des reproches de ne pas l'avoir appelée auprès de sa fille... Que lui répondait-il? il comprit avec amertume que la chimère de voir Marcelle et Geneviève heureuses sous un toit où régnait celle qui en somme avait pris la part de leur mère était irréalisable; et chose certes qu'il n'avait aucunement prévue, il comprit que lui-même ne pouvait être heureux de les y voir!

A l'instant où elles avaient franchi le seuil, où Jacqueline leur avait ouvert les bras, une révolution soudaine s'était faite dans l'âme de Prémery; il au-

rait voulu avoir le courage de dire : « Je me suis trompé, nous repartons ! »

Et pourtant, sa belle Jacqueline, si amoureuse et tendre, lui était précieuse ; mais, pour jouir de cet amour, de cette tendresse, il ne fallait pas que ses filles en fussent témoins. Que tout cela était embrouillé, douloureux, qu'advierait-il ? Jacqueline, qui, elle, lui avait sacrifié sa fille, ne pourrait le comprendre... alors ?

X

Valérie, en tremblant de joie et de peine, lit les premières lettres de ses filles ; ces lettres, petites messagères toutes palpitantes de vie, lui font l'effet d'une caresse ; elle lit, c'est Geneviève, de son écriture encore inégale, qui a tracé ces mots dont chacun pénètre dans le cœur de la mère !

« Mère chérie, mère adorée, merci, merci de ta lettre si tendre, si bonne ; oh ! je t'assure bien, maman, que ta figure, ton regard, ton sourire, tes baisers manquent à mon bonheur. Ah ! je voudrais bien être ce petit oiseau pour venir t'embrasser autant que j'en ai envie ; moi aussi, je ne te quitte pas de la pensée ; en ce moment, ton portrait me sourit, je voudrais bien que ça soit toi, mais j'espère que bientôt nous pourrions nous embrasser, pas sur le papier, mais nos lèvres collées l'une contre l'autre.

« Je m'amuse bien, mais je m'amuserais mieux si tu étais là ! »

Et Marcelle, si tendrement rassurante, si exacte à narrer tous les détails du voyage, la belle traversée sur le lac, la venue de Pauline, toutes les merveilles intéressantes de Genève, et les gâteries de papa ; le « papa » fantôme inquiétant pour la mère, réalité bienfaisante pour les enfants ! Les petites sont heureuses, quelque chose de mystérieux, d'insaisissable le révèle clairement à la mère, elle le veut, elle le désire et cependant elle pleure !

La solitude l'enveloppe ; depuis le départ des fillettes, la susceptibilité un peu morbide et toujours en éveil de Valérie sent flotter autour d'elle une curiosité, non pas hostile, mais presque compatissante ; les quelques personnes avec qui, à la sortie du repas, elle échange des saluts, font leur inclination de tête plus gracieuse ; les femmes ralentissent

le pas, comme s'attendant à être arrêtées... sourient... et Valérie passe... elle souffre de la solitude, et elle en est jalouse; elle ne veut pas qu'on lui parle de ses filles... leur départ l'humilie, la blesse dans l'intime fierté de son être, elle sent, comme une blessure ouverte, le fait d'être une « femme divorcée »; celle qui, si irréprochable qu'elle puisse être, inspire une pitié un peu méprisante; celle qui, ayant possédé légalement un homme à elle, son protecteur, son défenseur, demeure, quand elle en est privée, plus ou moins faible, plus ou moins désarmée devant les hasards de la vie; celle en présence de qui la femme en pleine jouissance de la protection maritale, éprouvera toujours une impression de supériorité, si inférieure que soit la qualité de l'époux qui la lui confère. L'ordre n'a pas été rompu.

Dans le clos abri de son chez elle, à Paris, entourée d'un petit cercle intime, à qui tous les détails de sa vie sont connus, Valérie est souvent triste, mais rarement agitée; ses filles sont tellement siennes; du moins elle le croit, car depuis trois jours cette conviction qui a été sa force et son rempart semble crouler dans son cœur! Marcelle et Geneviève sont à elle, assurément! mais, non moins assurément, elles sont à leur père, il a le pouvoir, il a le droit de les mener où il veut, de les conduire à son foyer, là où une autre femme porte le nom qui a été celui de leur mère; possède tous les attributs auxquels elle a renoncé!

Qu'allaient éprouver les petites, mises en présence de la femme de leur père? car un mot respectueux de Pauline ne laissait subsister aucun doute quant à la destination immédiate; on partait pour les Etats, « où ces demoiselles, sont, paraît-il, attendues », et en matière de consolation la vieille femme de chambre assurait Madame qu'elle « ferait son possible pour que ces pauvres chéries ne soient pas trop contrariées, » et sur la même ligne ajoutait combien elles étaient ravies de revoir leur cher papa qui les aime tant. Dans l'oppression de son cœur, Valérie ne résiste pas, si peu portée qu'elle soit aux confidences, à dire quelque chose de cette lettre à Betty; celle-ci est convaincue que, privées de ses soins, les enfants seront très mal dirigées. Leur papa ne peut pas savoir, et Pauline est une personne qui n'entend rien au bon gouvernement d'une nursery. Betty, en conséquence, pousse des soupirs désolés, et semble prévoir toutes sortes de catastrophes. A la fin, émue du visage si triste de sa maltresse, elle ose murmurer :

— Oh ! dear Madam, quel malheur, quelle pitié que les choses soient comme cela !

— Oui, dit gravement « Madam », oui, Betty, vous avez raison, c'est une terrible pitié...

— Prenez courage, dear Madam ; ce n'est que quatre semaines à passer.

— Non, Betty, non, c'est toute la vie !

Oui, la mère le comprend, c'est toute la vie, désormais hérissée de complications, d'appréhensions ; qu'étaient les cahots d'antan ? rien !

Cependant, il faut vivre, il faut faire bonne contenance ; Valérie a toujours éprouvé une extraordinaire répugnance à laisser deviner sa souffrance ; Betty, qui la connaît, lui donne l'humble conseil de sortir, de marcher, l'assurant que le mouvement lui sera salutaire, et le bon sens de Valérie acquiesce à ce conseil.

— Oui, je vais aller prendre un peu d'air.

— Et sans doute, « Madam, » vous rencontrerez la petite miss Jane qui vous aime tant.

Valérie sourit et passa dans sa chambre, elle est habillée d'une robe de percale à fond d'un bleu vif, dont la nuance sied à son teint d'albâtre, elle coiffe ses cheveux sombres d'une grande capeline blanche ; elle se regarde, et éprouve une secrète joie à être belle, elle y puise une sorte de force, son visage est un peu froid comme toujours, mais rien n'y décèle la douleur secrète. Dans son long réticule de soie, elle glisse les lettres de ses filles, un livre ; et, tout à l'heure, là-haut, dans quelque coin abrité, elle pourra s'asseoir, rêver et se reprendre.

Il est trois heures, le babillage post-déjeuner est terminé, les uns sont dans leur chambre, les autres à la promenade, tout est tranquille.

La jeune femme s'engage dans l'allée profonde où la ronde s'est débandée le dernier soir ; elle va entre les talus de gazon, toujours montant à l'ombre des noyers épandus ; le parfait équilibre de son être la fait jouir de la sensation délicieuse de la saison, du lieu, de l'heure ; d'anciens souvenirs l'assaillent... Elle se rappelle des promenades, des heures où l'espérance et la paix accompagnaient ses pas, et maintenant à jamais sa jeunesse est vouée à l'isolement ! Pourquoi a-t-elle revu l'homme qui l'a abandonnée ? pourquoi est-il venu troubler le repos dont elle se flattait de jouir ? L'allée touffue est calme, déserte, nul n'épie la promeneuse ; elle reprend ses lettres, se met à les lire pour chasser l'image défendue qui s'offre à elle ; et, tout au contraire, cette lecture la précise, lui donne une force, une attraction nou-

velle. Oul, toutes les lettres qui viendront désormais seront pleines de ce père retrouvé avec tant de joie par les petits cœurs fidèles.

Miséricordieusement, à cet instant de défaillance, une pensée, la brûlant au passage comme un fer rouge, traverse l'esprit de Valérie. « Il ne m'aimait pas, » et elle est mille fois trop fière, non seulement pour aimer, mais même pour regretter celui qui l'a dédaignée. Elle relève la tête, tend sa volonté et marche d'un pas égal, tout en tenant les yeux baissés.

Soudain, deux petits bras enserrant ses jambes la font sursauter et s'arrêter; une gentille fillette, le nez levé, l'enlace avec tendresse, et dit de sa voix claire :

— Bonjour, madame, et puis, annonçant : c'est papa !

Un homme s'approchait, que Valérie n'avait jamais vu; souriant dans un visage grave, il se découvre, s'incline et dit respectueusement :

— J'ai en vain défendu à Jeannette de vous importuner, madame, je n'ai pu la retenir; ma mère m'a raconté votre bonté pour notre fillette, permettez-moi de vous en remercier.

Valérie caressa la petite tête blonde qui se presse contre elle, et tend amicalement sa main au nouveau venu.

— Mme Faucheux ne vous attendait pas aussitôt, je crois, monsieur ?

— En effet, madame, je l'ai surprise ce matin.

— Elle doit être bien heureuse, votre venue occupait toute sa pensée.

— C'est que nos séparations sont longues, les marins ne sont pas des fils de tout repos.

Et, s'écartant respectueusement, le jeune homme prend la main de la fillette tout en disant :

— Jeannette, laisse madame continuer sa promenade.

— Au revoir, mignonne, nous nous reverrons plus tard; au revoir, monsieur.

— Oh ! madame, crie la petite en protestant, quand chanterons-nous la « Branche de romarin » ?

— Un de ces jours, chérie.

— Voyons, voyons, Jeannette, et d'un mouvement un peu brusque, le père fait virer l'enfant.

Valérie l'entend qui insistait, plaidait, expliquait; mais le pas rapide qu'avait pris le jeune homme les met bientôt hors de portée; de son côté, elle continue à monter avec une certaine hâte, sans bien savoir pourquoi elle se hâte.

Betty avait dit vrai, la petite Jeannette Faucheux éprouvait pour Mme Monpascal une véritable pas-

sion ; celle-ci, un jour que l'enfant avait roulé très maladroitement au bas d'un talus élevé, l'avait ramassée, consolée, lavé sa bosse ; la beauté de la dame secourable avait saisi et ravi l'enfant... Dans ses sanglots, car elle avait eu grand'peur, elle raconta, la lèvre tremblante, répondant à la question :

— Où est votre maman, chérie ?

— Je n'ai pas de maman... pas de maman... seulement une mémé.

La mémé fut découverte, assise aux abords de l'hôtel, croyant sa petite-fille en sûreté avec d'autres plus grandes, qui, dans leur ardeur à cueillir des fleurs sauvages, ne s'en étaient plus occupées. Elle prodigua les remerciements. C'était une femme apportant la soixantaine, au visage intelligent, à l'allure aimable et vive ; elle gronda un peu fort la petite vagabonde, puis, comme celle-ci pleurait à chaudes larmes, la consola... Marcelle et Geneviève vinrent opportunément à la rescousse, et sur l'heure une grande amitié se cimentait. Jeannette n'avait que huit ans, mais, quand elle ne faisait pas l'école buissonnière, était fort raisonnable. Mme Faucheux, très cordialement, se mit en frais pour Mme Monpascal, dont la personne lui plut tout d'abord. Quant à Mme Faucheux, on savait, au bout de cinq minutes d'entretien, qu'elle était veuve d'un magistrat qui avait servi aux colonies ; elle détenait un stock inépuisable d'histoires sur les colonies, et sur les faits et gestes un peu inquiétants de M. Faucheux. Son fils unique, resté veuf à la naissance de Jeannette, était officier de marine ; il possédait toutes les qualités qui peuvent satisfaire une mère. Elle voulait absolument que Denis se remariât, il avait trente-quatre ans, de l'avenir, c'était le moment. Elle parlait sans cesse de cet heureux événement !

Une espèce d'intimité superficielle s'établissait entre Valérie et Mme Faucheux, à qui il était assez difficile de se dérober ; sa petite-fille était une compagne tout adaptée pour Marcelle et Geneviève, et Mme Monpascal, peu bavarde, était de par ce fait précisément l'auditrice qui convenait à une personne aussi loquace que la veuve du magistrat colonial ; l'attitude réservée de Valérie charmait Mme Faucheux, qui précisément toute sa vie avait été exubérante ; plusieurs agréables promenades avaient été faites en commun, Valérie se rendant compte qu'il y aurait une sorte d'inutile injustice à condamner ses enfants, toutes deux extrêmement sociables comme leur père, à la vie retirée qui aurait eu sa préférence.

Il ne fut donc pas possible à la jeune femme

d'échapper, après dîner, à une présentation, plus en forme du nouvel arrivant. Mme Faucheux amena son fils comme une proie.

— Chère madame, voici mon marin. Il me dit vous avoir rencontrée, cet après-midi, vous promenant toute seule, et moi qui vous cherchais partout ! Mais je ne vous abandonne plus, allons, venez dehors vous asseoir avec nous. Denis sera ravi de causer avec vous, — et, dans l'oreille de Mme Monpascal, elle glissa : — Vous lui plaisez beaucoup !

C'était vrai ; mais Mme Faucheux voulait surtout que tout le monde trouve son fils charmant, et savait qu'en ces occurrences il n'y avait rien de tel que de prendre les devants.

Les deux femmes s'installèrent devant une petite table, dont Mme Faucheux s'était adjudé la propriété particulière ; le café fut apporté ; Mme Faucheux appela son fils, qui tout en fumant faisait sauter et marcher en mesure la petite Jeannette, dont on entendait la voix un peu essoufflée répéter : « Allons voir si... » et son père, la faisant pirouetter, terminait « l'omelette est cuite ». Le divertissement cessa, et Denis Faucheux prit la chaise que sa mère lui indiquait à côté de leur amie.

— Allons, Denis, distrais Mme Monpascal avec de belles histoires de voyage, — et, plus nantie de bonnes intentions que de tact, Mme Faucheux ajouta d'un ton sincèrement affectueux : — elle a besoin d'être distraite en ce moment.

L'officier, qui d'ailleurs avait été déjà mis au courant de la situation, ne poursuivit pas le sujet.

— Les histoires d'un sauvage comme moi, répliqua-t-il, ne peuvent amuser personne.

Sa voix était chaude et ses yeux gris s'arrêtèrent avec une sorte de lourdeur sur le visage de Valérie : presque involontairement celle-ci détourna un peu la tête. Mme Faucheux insista.

— Mme Monpascal est d'une famille de marins, elle a un oncle amiral.

— Son nom ?

Valérie le nomma, et ajouta :

— Mon cousin germain Jehan de Bégard est enseigne sur la *Vaillante*.

Cette révélation les mit en pays de connaissance, l'enseigne Bégard était fort connu de Denis Faucheux.

— Ah ! madame, il a dû certainement me montrer votre portrait, car, dès que je vous ai vue, votre visage m'a paru familier ; je ne comprenais pas, je me rends compte maintenant. Je me souviens, là-

bas en Chine, Jehan nous parlait de sa belle cousine.

— C'est possible, Jehan et moi avons été élevés comme frère et sœur, je suis orpheline.

Denis Faucheux écoutait, recueilli, tout ramassé en lui-même, ses sens n'existant que pour lui donner contact par la vue, par l'ouïe, avec la créature qui lui parlait... La nuit était venue, cependant, même dans l'ombre, Valérie eut conscience de l'extraordinaire intensité du regard posé sur elle; Mme Faucheux était occupée de Jeannette; pendant un bref instant fugitif, la solitude parut absolue, aux deux âmes qui mystérieusement s'appelaient et se répondaient... Cela dura quelques secondes, mais qui suffirent pour imprimer dans le cœur des deux créatures vivantes la certitude que le destin de l'un allait rejaillir sur le destin de l'autre! Chez l'homme, la lucidité fut parfaite, Denis Faucheux ne discuta pas une seconde avec lui-même. « C'est le coup de foudre, » se dit-il avec ivresse, et il s'y abandonna avec une sorte de joie farouche.

Chez la femme, au contraire, tout fut trouble et obscurité; Valérie éprouva comme une défaillance involontaire et subite de ses forces; ses bras, ses jambes lui parurent changés en une substance molle dont elle n'avait plus le commandement; son sang circulait tout brûlant dans ses veines; elle avait baissé les yeux, une peur confuse l'empêchait de les relever; la voix de Mme Faucheux, lui demandant si elle éprouvait quelque malaise, la réveilla de son engourdissement.

— Oui, dit-elle faiblement, j'éprouve une désagréable somnolence, et vais aller me coucher.

— Non, non, protesta Mme Faucheux; il est très mauvais d'aller se mettre au lit après le dîner; marchez plutôt un peu avec Denis et Jeannette, mon fils adore déambuler, et ne reste assis là que par politesse, pas vrai, Denis?

— Si madame Monpascal désire marcher un peu, je suis à ses ordres; viens, Jeannette.

Valérie se leva, et automatiquement se rangea à côté du jeune homme, dont la main gauche, tenant serrées les deux mains de sa fille, enlevait et laissait retomber la petite; à un moment donné, l'enfant se dégagea de l'étreinte qui la maintenait et courut en avant. Alors, Denis Faucheux, sans changer d'attitude, dit d'une voix basse et rapide :

— Ma mère, je le sais, vous a appris qu'elle voulait me marier; mais elle ne me connaît pas, je n'épouserai jamais qu'une femme que je puisse aimer avec ma chair, avec mon cœur, avec mon âme... J'ai

été misérable dans ma courte union avec la meilleure, la plus inoffensive des créatures. Depuis des années, j'attends celle qui doit remplir mon cœur, à qui je me donnerai tout entier sans restriction... Je suis fou de vous dire ceci, madame, mais il a fallu que je vous le dise...

Il n'avait pas été interrompu, une voix angoissée murmura seulement :

— Voici Jeannette !

L'enfant revenait en courant, et se jeta dans les bras paternels qui l'élevèrent très haut.

— Tu es tout blanc, papa, dit naïvement la petite.

XI

Une semaine avait passé aux Etats, et Prémery n'exécuta aucune des résolutions diverses qui d'abord lui étaient apparues si faciles. A la première insinuation d'inviter sa sœur Louise, Jacqueline opposa affectueusement une négative décidée ; elle avait d'ailleurs son projet à elle, et comptait le mener à bonne fin. Du moment que les filles de son mari lui devenaient un embarras, elle fut tout de suite décidée à les éliminer avec douceur ; elle ne craignait nullement leur rivalité dans le cœur de Prémery, l'affection maternelle représentait une valeur si insignifiante dans son propre cœur, qu'elle jugeait l'affection paternelle de moindre importance encore ! Charles éprouvait un engouement momentané pour ses filles, elle le lui passerait, mais ne permettrait pas que ce caprice lui cause, à elle, personnellement, aucun désagrément.

Jacqueline de Prémery ne demandait pas mieux que d'être aimable ; elle s'était persuadée, avec une vanité naturelle, que les fillettes qu'on lui amenait seraient subjuguées par sa grâce et sa bonté ; elle était prête à se mettre en frais, à s'imposer même quelques sacrifices pour arriver à un résultat, mais nullement pour aboutir au néant ! Or, elle était clairvoyante, et sentit de suite que rien ne désarmait la défiance des deux enfants ; la douceur timide de Marcelle ne la trompa pas... jamais l'enfant ne s'approcherait d'elle avec affection, elle ne la repousserait pas comme faisait Geneviève, mais, néanmoins, sa sincérité résisterait aux avances ; elle en eut promptement la preuve, le premier jour, après le déjeuner, pendant lequel Marcelle avait été l'objet

de ses attentions affectueuses. Mme de Prémery dit gracieusement à la fillette, dont le petit visage grave lui plaisait :

— Allons faire un bouquet, veux-tu, Marcelle ?

— Oui, madame.

— Madame, seulement ?

La petite rougit.

— Enfin, pour le moment, contentons-nous ; allons.

Une jolie corbeille, ayant été choisie parmi celles éparpillées au salon, fut avec art remplie de roses, de jasmins et de fleurs délicates, par les mains adroites de la jeune femme. Les yeux de Marcelle l'admiraient. Quand la tâche fut accomplie, Jacqueline posa gracieusement la corbeille dans les mains de sa petite compagne et lui dit en souriant :

— Porte-la à Geneviève de ma part.

A la profonde surprise de la donatrice, l'enfant ne bougea pas, et ses yeux se levèrent avec une inquiétude timide vers la femme de son père.

Jacqueline répéta :

— De ma part, à Geneviève !

— Non, s'il vous plaît, madame, balbutia Marcelle, et la gentille corbeille fut tendue vers celle qui venait de l'offrir.

Il y eut un instant douloureux. Mme de Prémery, peu sujette aux émotions, en éprouva une très réelle : colère, humiliation, déception ; elle n'aurait pu dire ce qui dominait en elle ; elle vit que les mains de Marcelle tremblaient... La femme intelligente et habile retrouva alors son équilibre ; posant le panier sur une table, elle dit d'une voix calme :

— En effet, tu as raison, ces fleurs pourraient lui faire du mal... Monte, chère enfant, retrouver ta petite malade, et, tapotant la joue de Marcelle, elle la guida amicalement vers l'escalier, dont la fillette franchit les marches avec la légèreté d'un oiseau.

Un moment plus tard, Prémery descendait ; sa femme avait eu le temps de faire ses rapides réflexions ; les hommes, et son mari surtout, ont horreur des plaintes, elle n'en ferait donc pas, elle ne se poserait pas en victime, elle triompherait au contraire par la perfection de sa bonne humeur ; aussi, quand Prémery lui demanda, avec une certaine hésitation :

— Tout s'est bien passé avec Marcelle ?

— On ne peut mieux, répondit Jacqueline, elle est charmante, la pauvre chérie ; comment va ma petite ennemie ?

Le ton, le sourire, ôtaient toute portée tragique à

l'attitude de l'enfant, c'était un caprice de petite fille gâtée, et cette manière d'envisager la situation soulagea extrêmement Prémery; il en sut gré à sa femme, estima qu'elle avait raison, il l'embrassa, lui caressa les cheveux et la remercia.

— Tu ne penses pas, cher, dit-elle avec indulgence, que je puisse être jalouse ?

— Non, certes.

Il n'ajouta rien, il détestait les classifications, comme il détestait tout ce qui le contraignait.

L'état de santé de Geneviève s'était rapidement amélioré. Mme de Prémery avait mis son mari à l'aise pour promener la petite convalescente.

— Avertis-moi, je lui laisserai le champ libre.

La petite n'avait fait aucune question sur la « dame » ; elle voyait sans faire de commentaires descendre Marcelle à l'heure des repas. Les journées de cette semaine s'écoulèrent donc dans une sorte de paix précaire. Geneviève retenait son père auprès d'elle avec une passion jalouse; il la prenait sur ses genoux, il lui faisait la lecture; la petite s'abandonnait avec une joie grave, elle semblait réparer une privation vivement sentie; parfois, sa douce petite main caressait le cou de son père, il y avait dans ce geste quelque chose qui faisait frémir Prémery. Quinze jours presque que ses filles étaient avec lui, bientôt il faudrait les rendre... et comment se passeraient ces quinze jours ?

Ce fut Jacqueline qui, d'un air dégagé, offrit la solution. On était au samedi soir, le docteur Labat avait donné un exécat définitif à sa petite malade, la vie normale devait reprendre. Cette pensée préoccupait Prémery jusqu'à l'obsession; étendu dans un très profond fauteuil, il fumait tout en rêvant, et suivait d'un œil un peu voilé les méandres de la fumée. Sa femme l'observait. Le tête-à-tête des deux époux, dans ce bel et original salon, avait généralement beaucoup d'attrait et d'agrément, elle se parait toujours, et sa gaieté animait leur solitude. Le silence de son mari l'énervait, elle se leva et s'approcha lentement. Sa maternité à venir ne lui enlevait encore aucune grâce, et des draperies flottantes dissimulaient son épaissement. Elle s'assit sur le bras du fauteuil bas, et tourna son riant visage vers son mari; il avait jeté sa cigarette, et baisa le bras de sa femme.

— Mon cher mari, j'ai réfléchi à diverses choses.

— Dites-les, amie.

— L'air d'Étais n'est évidemment pas ce qu'il te faut en ce moment, si tu suis mon conseil, tu par-

tiras, armes et bagages, pour quelque joli sommet de montagne, où les petits oiseaux que tu tiens en cage retrouveront leur gaité.

Prémery s'était redressé et enlaçait sa femme; les étoffes souples dont elle était vêtue dégageaient un parfum très fin; elle rejeta un peu la tête en arrière, laissant voir ses jolies dents.

— Je te chasse, dit-elle, l'œil langoureux et conquérant.

— Comment ? tu veux que je te quitte ?

Elle le crut à point, maniable et soumis.

— Mon cher homme, il ne s'agit que de quinze jours... dans quinze jours tu me reviendras, j'ai des projets immenses pour ce moment-là; je te les dévoilerai au retour... non, non, pas avant, et comme tu m'as donné un bon exemple, je veux de mon côté jouer mon rôle de maman... Je pense que tu n'as pas d'objection à ce que Clémence vienne ici quinze jours avec sa gouvernante ? Comme j'en étais à peu près sûre, j'ai écrit à Paris, elle pourra arriver le lendemain de ton départ, deux ou trois jours suffiront amplement à Pauline pour les préparatifs, tu n'as qu'à téléphoner en Suisse, à Chexbres, par exemple, où tu as déjà été, et tout le monde sera content.

Deux lèvres fraîches et gourmandes s'offrirent à celles de Prémery et s'y appuyèrent un long moment.

— Et maintenant, conclut Jacqueline tout inconsciente d'avoir déplu, je suis lasse, allons nous coucher.

Son mari la suivit sans dire un mot.

XII

Prémery demeura longtemps dans son cabinet de toilette à réfléchir; la combinaison suggérée par Jacqueline l'avait frappé d'une sorte de stupeur ! L'idée de faire partir en hâte ses filles, pour céder la place à une étrangère, lui sembla monstrueuse ; cette maison où Geneviève était née, « ma maison de naissance », comme disait l'enfant avec sa grâce touchante, cette maison où elle semblait vivre avec une joie mystérieuse. Elle avait secrètement demandé à Pauline où se trouvait la chambre de sa maman, et, la porte lui en ayant été indiquée, elle en avait

baisé le bois. Sa petite âme paraissait unie par des liens invisibles à tout ce qui l'entourait. Elle disait, du petit air de sybille qui lui était naturel : « Bonjour, les bois, je vous aime, » ses yeux clairs fouillaient l'ombre des allées profondes avec une sorte de délice... Elle aurait voulu aller toujours plus avant dans les bois à la recherche de quelque chose que sa tendresse inquiète cherchait. Elle disait à son père :

— Ma maman aime les bois, papa ?

— Oui, mon ange.

— Je voudrais que nous soyons tous des oiseaux pour y vivre cachés.

— Il fait bon y vivre, même sans être oiseau.

Le petit visage pâli se ranimait à l'air si pur et calme, la senteur des allées remplissait d'une sorte d'ivresse la petite créature; elle, si réticente de tout ce qu'elle éprouvait, chez qui une vie intérieure prématurée, se développant comme une fleur venue avant l'heure, parlait tout haut devant son père, en confiance parfaite avec lui, donnant le vol à toutes ses pensées, et levant ses yeux bleus, qui paraissaient des fleurs humides de rosée, vers les yeux bleus un peu plus sombres qui la caressaient de leur regard. Deux fois déjà, le papa et la petite fille s'en étaient allés seul à seule dans les bois pleins d'ombre. Prémery avait pris un plaisir exquis à ces promenades, presque aussi jeune de cœur que sa fille. Il cueillait des fleurs sauvages pour en composer des guirlandes dont il entourait le cou de Geneviève, il en couronnait son chapeau à larges bords.

En ces deux occasions, Prémery demanda à Marcelle, comme une faveur, d'aller rejoindre Jacqueline.

— Je te jure, ma fille, lui avait-il dit, avec une solennité persuasive, que ma femme n'a fait aucun mal, d'aucun genre, à ta maman. Quand nous nous sommes séparés, nous t'expliquerons cela plus tard, je ne connaissais pas Jacqueline. Si tu es bonne pour elle, je puis être heureux encore; dans le cas contraire, je serai très malheureux! Geneviève est trop jeune pour comprendre, trop impressionnable; mais toi, ma grande, tu es sérieuse comme ta maman. Elle te demanderait, j'en suis sûr, de ne pas me causer inutilement de chagrin.

— Elle me l'a recommandé dans la lettre que j'ai reçue ce matin, répond Marcelle, très bas, mais non sans un secret orgueil, car elle comprend qu'il y a là la preuve de la noblesse d'âme de sa mère.

— Je n'en suis pas surpris; elle est foncièrement généreuse; va, ma fille, je lui rends justice!

Tous ces sentiments contradictoires surpassent l'entendement de Marcelle; mais les bonnes parolès de son père lui sont néanmoins consolantes, et, pour lui complaire, elle monta docilement dans l'auto en compagnie de Mme de Prémery, qui amène sa jolie petite chienne Friponne, dont la présence sert à animer un peu l'entretien. Marcelle contemple avec avidité le paysage, cherchant à se rappeler, et parfois y parvenant.

Ces promenades, qui parurent si touchantes à Prémery, et dont il augurait les plus heureuses conséquences, ennuyèrent fort la belle Jacqueline, contente cependant qu'on la vit au dehors avec les filles de son mari. Néanmoins, un état de choses aussi anormal ne pouvait durer, et elle se crut infiniment habile en suggérant le séjour en montagne.

La pensée d'enlever Geneviève brusquement à cette demeure qui était assurément également sienne, puisque c'était celle de son père, parut d'emblée irréalisable à Prémery; déjà la petite parlait avec abondance et enthousiasme de ce qu'elle ferait la « semaine prochaine », quand elle irait bien... Avec la confiance téméraire de l'enfance, elle édifiait ses projets : un jour on irait déjeuner dans les bois, on emmènerait Myrtille. Geneviève ne parlait jamais de la « dame », de sorte qu'on ne pouvait savoir si elle y pensait et personne n'osait le lui demander. Marcelle pratiquait sur ce point une discrétion absolue.

Les petites lisaient ensemble la lettre quotidienne de maman; cette lettre, invariablement vaillante de ton et même gaie, procurait un extraordinaire réconfort à Geneviève, dont, par instant, la petite conscience délicate semblait inquiète.

« C'était peut-être mal d'être gaie quand maman n'était pas là ? » Elle chuchota cette question à Marcelle qui lui fit tendrement observer que maman leur recommandait avant tout d'être heureuses... et de montrer à leur papa qu'elles étaient contentes.

Cette assurance calma entièrement la petite fille. Dans l'exubérance de son contentement, alors qu'un peu plus tard, Prémery la tenait sur ses genoux, bien serrée contre l'épaule paternelle, elle alla jusqu'à lui dire : « Je voudrais vivre toujours aux Etats, j'aime mieux que tout ma maison de naissance, et rêveusement : je suis une enfant des bois... »

Tout le jour, dans ce petit cerveau actif, les châteaux en Espagne se succédaient, divers, précis et ensorcelants. Par suite d'un événement que Geneviève ne définissait pas, mais qui arrivait, « maman » subitement se trouvait aux Etats...

Oui, maman et papa traversaient la pelouse, allaient au bateau, appelaient leur petite fille pour y monter avec eux. Quant à la « dame », elle fondait sans doute dans la brume, car Geneviève ne la rencontrait plus sur sa route... L'enfant pesait pourtant le pour et le contre des épisodes secondaires, par exemple; de quelle façon maman arrivait? quelle robe elle portait? et Betty qui était malade? mais, sans doute alors Betty serait guérie!

Prémery se rendait compte de l'emprise extraordinaire que les lieux exerçaient sur Geneviève, le plaisir de se trouver aux Etais avait été la réaction bienfaisante, qui contrecarra rapidement les émotions du départ de Bex, et celles du soir de l'arrivée. Marcelle, de son côté, se familiarisait à nouveau avec toutes choses, elle ne fuyait ni ne cherchait la présence de Mme de Prémery, et les attentions adroites de la jeune femme n'étaient pas sans exercer une action apaisante; après dîner, chaque soir, Jacqueline offrait à Marcelle de jouer aux dominos, elles disputaient leur partie en silence, ou du moins sans effort de conversation; mais les menus incidents amenaient une certaine familiarité; Marcelle, en plus, causait confidentiellement avec Pauline, qui, sagement, lui présentait la situation sous le meilleur jour, l'exhortait à l'accepter, et surtout ne se lassant pas de lui répéter: « Les enfants ne doivent pas juger leurs parents. »

Marcelle, docile aux enseignements moraux, essayait de toutes ses forces de se pénétrer de cette doctrine; elle hésitait à la communiquer à Geneviève, incertaine si la petite sœur comprendrait!

XIII

Le dimanche matin se leva radieux et paisible; la plus proche église se trouvait à cinq kilomètres des Etais; autrefois, une ancienne chapelle attenante au château abandonné avait été restaurée et ornée, et on y disait la messe presque chaque dimanche; depuis le divorce de M. de Prémery, l'évêque avait retiré l'autorisation, et, comme un enfant vexé, Prémery boudait l'église. Il regrettait obscurément les gestes et l'habitude héréditaires et s'était occupé d'assurer à ses filles toutes les facilités pour entendre la messe régulièrement; vu la maladie de

Geneviève, Pauline ne pouvant s'absenter, il fut entendu que Marcelle s'y rendrait cette fois avec le régisseur et sa femme, et à l'heure dite, elle monta dans leur cabriolet, et s'assit entre eux. Geneviève, de sa fenêtre, la regarda s'éloigner, elle aurait voulu, elle aussi, les accompagner à l'église.

— Ce sera pour dimanche prochain, Mademoiselle chérie, lui dit consolativement Pauline, qui, exacte elle-même aux offices, était troublée de son abstention forcée.

Geneviève médita un moment, puis demanda :

— Et la « dame », elle ne va donc pas à la messe ?

Une seconde, Pauline ne sut que répondre... puis, elle prit le parti de la vérité :

— Non, ma chérie, elle n'y va pas, elle est protestante ; elle va à son temple.

— Ah ! et papa, il ne va donc plus à la messe ? et avec une sorte de colère concentrée : Papa n'est pas protestant, lui ?

— Non, non, Dieu nous en garde, peut-être bien, aujourd'hui, que c'est pour rester avec sa petite chérie qu'il la manque.

— Papa a promis que nous baptiserons Myrtille, elle sera catholique, je ne veux pas d'une poupée protestante...

Il y eut un silence, suivi d'une nouvelle méditation de Geneviève ; elle continuait à creuser sa pensée, car elle dit :

— Maman m'a expliqué que les protestants sont des désobéissants, je n'aime pas les désobéissants !

Il y avait de la dureté dans la jeune voix.

— Il faut être charitable envers son prochain, répondit Pauline, venez, ma chérie, que je peigne vos beaux cheveux.

— Non ! j'attendrai Marcelle.

— Comme vous voudrez, mignonne, voulez-vous que je vous lise les prières de la messe ?

— Je veux bien.

Elles s'assirent, firent chacune un grand signe de croix, et Pauline, d'une voix monotone et rapide, commença : Geneviève suivait attentivement, grave et méditative. Pauline, qui, de temps en temps, la regardait par-dessus ses lunettes, s'étonnait de l'expression du visage enfantin... Comme elles en étaient au dernier évangile, Prémery entra, il avait entendu les paroles que prononçait Pauline, et lui fit signe de continuer ; Geneviève ne se départit pas de son attitude d'orante... puis, après le dernier signe de croix, se jeta avec impétuosité dans les bras de son père.

— Papa, tu iras à la messe avec nous dimanche, comme l'année dernière ?

— Mais certainement, ma chérie.

— La pauvre Marcelle est toute seule aujourd'hui.

— Oh ! non, M. et Mme Raymond la connaissent depuis qu'elle est au monde, ils ont été si contents de la conduire.

— Ils sont bons ?

— Excellents.

— Je les aime aussi.

— Nous irons les voir, Mme Raymond a un tas d'oiseaux, et même un perroquet... notre vieux perroquet Banzai... au fait, te rappelles-tu de Banzai ?

— Oui, je crois, il était méchant... il me faisait peur.

— Précisément, et c'est pour ces belles qualités que nous l'avons donné à Mme Raymond ; mais il est très aimable à son égard... Dis-moi, ma petite patronne, est-ce que tu n'aimerais pas déjeuner avec nous aujourd'hui ? Dimanche... ce serait gentil, parce que, précisément, l'amie Jacqueline va être forcée de s'absenter... elle pense aller à Paris mardi ; alors, si ma petite fille voulait être bonne, et ne pas faire de peine à son papa, ni mauvaise figure à quelqu'un qui ne lui veut que du bien, ce serait un beau dimanche !

Un combat intérieur se livra dans l'âme de Geneviève ; promptement alarmé par l'expression du petit visage encore si pâle, Prémery dit vivement :

— A condition que tu ne te fasses pas mal.

— Je ne me ferai pas mal.

Elle fut saisie dans les bras paternels, de tendres baisers coururent sur ses cheveux blonds, et Prémery, vraiment joyeux, la reposa à terre.

— Je te laisse, ma petite patronne, on m'attend. A tout à l'heure ; Marcelle va nous rapporter nos lettres, que Raymond aura été prendre à La Charité.

Pauline, enchantée, pour son cher maître, de la tournure que prenaient les événements, combla la petite fille d'éloges et d'encouragements ; Geneviève y était sensible, et quand Marcelle rentra à onze heures et demie, elle fut toute surprise de la mine éveillée de sa sœurlette.

— Tiens, chérie, dit-elle en l'embrassant, voilà une lettre de maman.

Geneviève se jeta dessus, la porta à ses lèvres avec passion, puis se retira dans un coin pour la lire.

Pauline et Marcelle eurent soin de ne pas la regarder.

Cette lettre répondait à celle qui avait annoncé à la mère absente la petite maladie de sa fille, mais rien, ni dans l'écriture ni dans les phrases, ne trahissait l'agitation angoissée de celle qui l'avait écrite. Chacune des paroles était un doux encouragement, une exhortation à être bien docile avec papa, une certitude que l'enfant chérie était parfaitement soignée.

« Je sais, mon étoile, que ton papa te gâtera comme je te gâte, aussi je ne me tourmente pas... ne te fais pas de chagrin pour moi, je suis tout à fait raisonnable, et je compte que, de ton côté, tu l'es aussi... »

Il y en avait encore long dans ce sens et Geneviève dévorait les lignes en silence; son imagination ardente changeait les mots en réalités; tout son petit cœur débordait, elle ne put retenir ses larmes, et cependant maman expressément les défendait.

« Ton papa m'a écrit que tu pleures en recevant mes lettres, tu mériterais que je ne t'écrive plus... *je défends les larmes !...* »

Aussi, la petite main tremblante les refoulait précipitamment; mais quel désir passionné tenaillait ce cœur d'enfant, tout déchiré entre deux tendresses également vives. Peut-être la mère aurait-elle trouvé injuste que le père fût aimé autant qu'elle l'était elle-même, et peut-être en effet l'était-ce; mais des lois mystérieuses régissent ces choses.

Ce même courrier contenait une lettre de Valérie à celui qui avait été son mari. En peu de lignes, elle le remerciait de l'avoir lui-même rassurée, et exprimait sa confiance.

« J'ai confiance en votre honneur pour ne pas me cacher la vérité. » La vue de cette claire écriture, un peu penchée, du papier bleu qu'il connaissait bien, de cette signature : « Valérie », fit une étrange impression sur Prémery. Il serra la lettre dans son portefeuille, résolu à n'en parler à personne. Elle l'intéressait donc encore ? et dorénavant, et à jamais, les obstacles entre eux qui pendant des années furent époux se dressaient infranchissables. Oh ! que la présence de Valérie aux Etats lui eût paru naturelle ! Dans le passé, il la trouvait trop grave, elle n'avait point d'esprit, n'y prétendait pas; mais quel soin amoureux de toutes choses : ses mouvements étaient toujours calmes, à moins qu'elle ne fût secouée par la colère, comme il l'avait vue quelquefois, alors que ses yeux lançaient des flammes.

C'était vraiment une créature d'exception, et Prémery songea avec complaisance que, si elle n'était plus à lui, elle n'était ni ne serait jamais à personne; cette conviction était pour lui article de foi.

Valérie appartenait à ses enfants, et ne leur enlèverait pas une parcelle de sa tendresse; il soupira, en constatant combien les partages étaient embarrassants... tout se caserait à peu près, sa belle Jacqueline, car, certes, elle était belle et bonne, avait accepté sans un mot de récrimination la modification qu'il avait proposée à son programme de déplacements; il resterait, lui, avec les fillettes la dernière quinzaine aux Etats, et elle conduirait sa petite Clémence aux bains de mer. D'abord très étonnée, Jacqueline, après une seconde d'hésitation, fit volte-face avec la meilleure grâce du monde.

— Peut-être, cher ami, as-tu raison; Geneviève est encore trop fragile pour voyager, j'ai parlé en aveugle, c'est mon excuse; ma gosse sera tout aussi contente, si ce n'est plus, d'aller patauger dans le sable, et, au retour, je te demanderai une faveur.

— Toutes, ma jolie, tu me trouveras très fort ton serviteur.

La chose ainsi entendue, Prémery eut à cœur de contenter sa femme, et risqua sa requête à Geneviève; le docteur Labat devait venir déjeuner aux Etats, le régisseur et sa femme furent priés cordialement; lui, était un fréquent commensal, mais Mme Raymond acceptait très rarement, retranchée derrière ses occupations de ménagère et de maman; néanmoins, pour faire plaisir à Mlle Marcelle et à Mlle Geneviève, elle mit de côté ses susceptibilités et ses scrupules, la seconde Mme de Prémery ayant, à ses yeux de pieuse bourgeoise, tout l'air d'une marchandise de contrebande.

Geneviève, donnant la main à son papa, entra tout naturellement, les impressions des enfants ont une vivacité généralement insoupçonnée; mais leur nature possède encore une étonnante facilité d'adaptation, et est maniable comme la terre glaise. Depuis huit jours, la petite Geneviève pensait à la « dame », et, inconsciemment, s'habitua à l'idée de la subir; Jacqueline l'embrassa, et lui demanda gracieusement des nouvelles de Myrtille.

— Myrtille allait très bien, merci, madame.

A table, assise entre son père et le docteur Labat, Geneviève se sentit tout à fait protégée; Mme de Prémery eut le bon goût de ne pas l'interpeller, et le raffinement plus savant encore de parler peu, directement à son mari... La petite créature sensible

voyait en face d'elle les yeux tendres de sa sœur, et les visages tout souriants et bénins de M. et Mme Raymond, vraiment émus du retour de ces deux enfants à la table paternelle; la bonne Mme Raymond imaginait ce que les petites filles pouvaient éprouver. « Dieu juste, que diraient son Marcel et son Lucien si une « autre » venait prendre sa place à table, s'asseoir en face de leur petit père! Le divorce représentait aux yeux de Mme Raymond une « chose abominable », mais « Monsieur était si léger, si léger! »

XIV

A la suite du bref et violent vertige que cette incroyable soirée (qui paraissait tenir du domaine du rêve) causa à Valérie, elle se retrancha dans une réserve glacée. Son beau visage, toujours sérieux, revêtit un aspect presque sévère; mais Mme Faucheux ne vit là qu'un symptôme de tristesse, tristesse bien légitime, son bon cœur l'intéressait sincèrement à cette charmante femme, si jeune encore, si seule, et privée momentanément de son unique consolation, la présence de ses chères petites filles.

Il fallait la distraire, et Mme Faucheux pensa y atteindre en parlant continuellement à sa nouvelle amie d'elle-même, de son fils, et des projets qu'elle formait pour lui.

— Voyez-vous, chère petite amie, mon fils sera un mari idéal; sa gentille épouse, la maman de Jeanette, était un peu sotte, et Denis est un homme supérieur, il faut bien choisir, tout est là.

Et Mme Faucheux était si pénétrée de la nécessité d'approfondir parfaitement les caractères avant de s'unir, qu'elle s'en allait, demandant à chacun de lui dénicher une bru, il la fallait riche, bien entendu, et plutôt jolie, parce que Denis était romanesque! L'idée qu'un homme romanesque pût s'éprendre d'une femme divorcée, mère de filles déjà grandes, n'effleura même pas l'âme ingénue de Mme Faucheux! D'ailleurs, l'attitude de Mme Monpascal était faite pour bannir ces sortes de craintes; elle était de toute évidence une femme vertueuse, et, s'apitoyant sur son sort avec Denis, Mme Faucheux se déclarait convaincue qu'un mariage, qui avait si fâcheusement tourné, devait avoir été conclu sans réflexions suffi-

santes ! Cette pauvre enfant était orpheline, soupirait Mme Faucheux. On avait toutes les peines du monde à arracher la jeune femme à ses fonctions de garde-malade, et si, après déjeuner, elle consentait à se joindre pour un moment aux Faucheux, elle demeurait plutôt silencieuse, les doigts occupés, ou donnant son attention à la petite Jeannette, sur qui elle exerçait une véritable fascination. Mais cette apparente indifférence cachait un trouble profond ; les yeux de Denis Faucheux ne la quittaient pas, et, à écouter cette voix chaude et vibrante, Valérie, la femme délaissée, sentait avec épouvante revivre en elle sa propre personnalité de vie et d'amour qu'elle croyait morte ! Jamais, elle ne s'était considérée comme libre, et toute son âme, toute sa volonté s'élançaient vers ses filles, en même temps qu'involontairement son être goûtait une joie profonde, secrète et nouvelle ; les paroles de Denis Faucheux s'adressaient la plupart du temps nommément à sa mère ; mais toutes étaient à l'intention de Valérie, qui en avait pleinement conscience. Cet entretien impersonnel semblait remplir le vide de son cœur.

Mme Faucheux, par ses insinuations continuelles sur l'opportunité pour son cher Denis de faire un « choix », donnait beau jeu au jeune homme pour parler librement ; aussi, loin de se dérober, il exprimait avec ardeur ce que son cœur était prêt à offrir à celle qui serait son « choix ».

Si étrange que ce fût, Valérie sentait qu'un dévouement illimité lui était offert.

Elle ne pouvait l'accepter, mais son cœur en tressaillit.

Le soir du troisième jour de cette entente mystérieuse, car Valérie avait le sentiment presque délicieux que Denis Faucheux lisait ses pensées, il parla avec un tel feu que sa mère en fut frappée, et dit à sa jeune amie :

— Ne croyez-vous pas, madame, qu'il a déjà fait son choix et nous le cache ?

D'une voix un peu étouffée, Valérie répondit :

— Vous êtes seule, madame, à pouvoir recevoir les confidences de votre fils, et pendant que ses lèvres laissaient tomber ces banales paroles, elle sentait courir sur son visage, comme une brûlure sensible, le regard enflammé du jeune homme. Il n'avait donné aucune attention à l'interruption maternelle, et, son visage basané penché en avant, ses yeux tout brillants, il continuait à parler, évoquant sa vie de marin, disant l'apre volupté de l'officier en vigie qui sent que la sûreté de tous dépend de sa vigilance, et

que ni les ténèbres ni la mer démontée, ni les éléments déchainés ne troublent.

— Le plus grand bonheur pour un homme, conclut-il, d'une intonation vibrante, est de protéger ceux qui dépendent de lui, de les défendre contre toutes souffrance, l'amour vrai est toujours de « quart ».

Toute la personne de Denis Faucheux respirait la force, la volonté, la sécurité; étendant sa main fermée sur la table, et l'y appuyant fortement, il semblait la tendre, cette main protectrice, vers celle qui l'écoutait; la femme délaissée éprouva, avec une amertume désespérée, le sentiment de sa solitude et de son abandon... nul ne l'aidait à guider sa faible barque, nul ne l'aiderait jamais.... Un besoin passionné d'être guidée, consolée, soutenue, l'envahit tout entière; elle n'osait lever les yeux.

Mme Faucheux rompit le court silence et soupira :

— Ah ! tu es trop romanesque, mon Denis, Mme Monpascal, qui connaît la vie, pense comme moi, j'en suis sûre.

— Est-ce le cas, madame ?

— Si la vie était ainsi que vous le dites, monsieur, ce serait trop beau.

— La vie peut être ainsi.

Leurs regards se rencontrèrent : une grande vague chaude passa sur le cœur de Valérie, elle sentit que tout chavirait en elle ; appelant toute sa volonté à sa rescousse, elle dit :

— Je ne puis abandonner plus longtemps ma pauvre malade. Bonsoir, madame !

Mme Faucheux lui rendit affectueusement son bonsoir.

— Je vous accompagne, dit Denis Faucheux qui s'était levé, lui aussi ; il marcha à côté de la jeune femme jusqu'au perron de l'hôtel ; ils n'échangèrent pas une parole, mais goûtèrent une minute d'insaisissable bonheur.

Arrivée au pied des marches, Valérie dit brièvement : « Bonsoir, bonsoir ! » et, sans tendre la main, gravit les degrés. Denis la suivit attentivement des yeux et vit le portier lui remettre le courrier du soir qu'on venait d'apporter.

Mme Monpascal examina attentivement les enveloppes, sursauta comme effrayée, et presque en courant monta l'escalier.

Une de ces enveloppes portait son nom, de l'écriture de Prémery.

XV

Le lendemain matin, un peu remise de la chaude alarme qui pendant une seconde lui avait enlevé le souffle, Valérie écrivait; elle écrivait à l'enfant chérie, malade loin d'elle, non seulement loin d'elle, car la question de la distance est aisément résolue, mais hors de sa portée, la maison de son ex-mari, par la présence d'une autre femme, lui était interdite, elle ne pouvait en franchir le seuil sans se manquer à elle-même.

Pendant qu'elle traçait des lignes si cohérentes et calmes, la mère désolée luttait contre une angoisse presque insupportable; le côté violent de sa nature faisait bouillonner son sang, elle se reprochait, comme une misérable lâcheté, d'avoir accepté le divorce. Qu'y avait-elle gagné? Rien. Non pas même cette paix, dont la vision l'avait leurrée... Ni épouse, ni libérée, soumise à d'insupportables servitudes, elle envisagea l'avenir avec terreur. De la petite lettre de Marcelle, lettre si douce et si caline, s'exhalaient la tendresse et la reconnaissance pour « papa »; il avait veillé Geneviève... « il fait tout comme toi, maman adorée, et il m'a bien recommandé de te le dire, pour te tranquilliser... » Même l'amour du père pour les enfants devenait, pour celle qui leur avait donné la vie, une sorte de supplice...

Tous les autres sentiments étaient balayés par la passion maternelle; Valérie eut un obscur remords du trouble inconscient que Denis Faucheux lui avait causé... Pendant que ses pensées à elle se détachaient un moment de ses filles, Geneviève, la chair de sa chair, l'enfant dont l'amour lui était plus nécessaire que le pain, souffrait, l'avait désirée, appelée, peut-être? Le sentiment orgueilleux d'appartenir sans partage à ses filles tandis que leur père avait contracté d'autres liens, d'autres devoirs, donna à la femme, sujette après tout aux humaines faiblesses, la force de tout sacrifier pour conserver cette supériorité sainte; nul n'est à l'abri de la tentation, mais il dépend de chacun de vaincre la tentation! Un petit coup frappé à la porte de sa chambre vint rappeler Valérie au présent.

— Entrez.

C'était Jeannette, toute fraîche et mignonne, son

grand nœud papillon menaçant le ciel, quelques fleurs sauvages à la main, qui parut un peu timidement sur le seuil.

— Entre, entre, ma petite chérie.

— Bonjour, madame, je viens vous demander de vos nouvelles et je vous apporte des fleurs que j'ai cueillies avec papa.

— Tu es bien gentille, elles me font grand plaisir.

Les petites filles, même très jeunes, ont pour certaines nuances de sentiments une incroyable perspicacité; Jeannette, quoiqu'elle n'eût que sept ans, devinait, qu'en étant très gentille avec Mme Monpascal, elle plaisait à papa! Aussi, de sa petite voix la plus douce, elle demanda :

— Marcelle et Geneviève vont bien ?

— Non, ma chérie, malheureusement. Geneviève est un peu malade.

— Oh ! quel malheur ! Qu'est-ce qu'elle a ? mal à la gorge ? Jeannette en avait été atteinte récemment.

— Non, elle a la jaunisse.

— Qu'est-ce que c'est que la jaunisse ?

— Ce n'est pas une maladie grave, on a le fond des yeux tout jaune, et cela attriste.

— Ah ! comme ça me fait de la peine ! Voulez-vous, madame, dire à Geneviève que je l'embrasse de tout mon cœur, puis regardant son bouquet d'offrande, et voulez-vous lui envoyer une fleur de ma part ?

La voix de l'enfant, dans sa sincérité affectueuse, toucha profondément Valérie; elle prit la petite sur ses genoux et lui caressa doucement la tête.

Jeannette se pencha en enlaçant le cou de son amie.

— Je n'ai pas de maman, moi ! dit-elle tristement.

— Malheureusement ! mais tu as une « mémé », Jeannette, et ton papa est si bon !

— Oui, mais il est toujours parti, et je sais bien que les petites filles ennuiant « mémé »... Je l'ai entendue qui disait à une dame : « C'est insupportable, les enfants ! » Une maman ne trouve pas ses enfants insupportables; et encouragée par la bonté du regard qui s'arrêtait sur elle, Jeannette ajouta : — Voulez-vous me prendre pour votre petite fille, pendant que Marcelle et Geneviève ne sont pas là ?

— Mais, même quand elles sont là, j'aime beaucoup ma petite Jeannette.

— Merci, madame, et avec un gros soupir de regret : — Mémé m'a recommandé de ne pas rester longtemps... est-ce que je peux aller dire bonjour à

miss ? J'ai aussi un petit bouquet pour elle, je l'ai laissé sur une chaise dans le couloir.

— Certainement, ma mignonne, Betty sera très reconnaissante, je vais t'ouvrir la porte.

Elles sortirent.

Au bout du couloir, se tenant devant la fenêtre, Denis Fauchaux attendait.

A la vue de Mme Monpascal il salua, puis, après une seconde d'hésitation, s'avança.

Valérie, dont le visage témoignait une visible surprise, n'avait pas lâché la main de Jeannette.

— Je conduisais ma petite amie chez miss Betty, dit-elle, et comprenant la muette et respectueuse interrogation des yeux arrêtés sur elle, elle ajouta spontanément : — Je n'ai pas de bonnes nouvelles de ma petite Geneviève, M. de Prémery m'a écrit ce matin qu'elle avait la jaunisse.

Une compassion infinie éclata dans les yeux de Denis.

— Je suis navré pour vous, madame, je connais les peines et les inquiétudes de l'absence. Mais votre fillette n'est pas loin, vous pouvez la rejoindre.

— Pas en ce moment, non !

La présence de Jeannette empêcha toute explication plus précise. Le père de Jeannette tenta de justifier sa présence au premier étage, conscient qu'elle était désapprouvée par Mme Monpascal.

— Je craignais que Jeannette ne s'égarât dans ce long corridor et j'étais venu la cueillir.

— Avant de l'enlever, laissez-la dire bonjour à ma malade, je vous la renvoie dans cinq minutes.

Il demeura immobile, la porte de Betty s'ouvrit, et au bout d'un bref moment, laissa repasser Jeannette, seule.

Quand ils furent en bas, la petite fille, prête à pleurer, dit confidentiellement à son père :

— Elle dit qu'elle va aller à Genève, pour quelques jours, et les lèvres en lippe tremblèrent.

— Tu l'aimes donc, ma Jeannette ? demanda avidement le père.

— Oh ! oui, beaucoup, je voudrais une maman comme ça.

Il y eut, dans le silence qui suivit, une mystérieuse entente entre l'homme et l'enfant.

XVI

Pendant les quarante-huit heures qui précédèrent le départ de Mme de Prémery des Etats, Geneviève demeura passive; aux repas elle se tut, levant seulement parfois un regard curieux sur la femme de son père; Jacqueline, d'ailleurs, n'essaya pas de rompre la glace, souriante, si l'occasion s'en présentait, mais sans sollicitude.

Vis-à-vis de Marcelle, au contraire, elle se mit extrêmement en frais, lui demandant, au cours d'une courte promenade, de monter jusqu'à son petit salon, où elle voulait lui faire voir quelque chose d'intéressant; il était difficile pour la fillette de se dérober, et, un peu à contre-cœur, Marcelle accompagna l'exubérante jeune femme.

Le petit salon de Mme de Prémery, situé au premier étage, était une pièce vraiment charmante, meublée dans le meilleur goût anglais de vieux Chippendale, et dont les canapés et fauteuils étaient couverts d'une cretonne rutilante à grosses roses roses; les fleurs fraîches abondaient, des photographies encadrées égayaient les tables, et partout étaient dispersés une multitude de bibelots amusants et commodes; rien ne pouvait être plus accueillant. En entrant, Marcelle avait tressailli de surprise: dans un large panneau exposé au jour favorable, était suspendu un merveilleux portrait de son père; elle y alla tout droit, et s'arrêta dans une muette admiration.

— Hein? dit Mme de Prémery la joignant, et passant son bras caressant autour des épaules de la fillette, voilà ce que je voulais te montrer, — et levant elle aussi les yeux vers le portrait — n'est-ce pas, chérie, c'est un beau portrait de ton papa? il a été peint pour moi — et parlant d'un ton plus grave:

— Tu sais, je l'aime beaucoup, ton cher papa, beaucoup, je lui ai tout sacrifié, moi! j'avais une petite fille... je l'ai quittée! Tiens, Marcelle, regarde ma gentille Clémence, et Mme de Prémery alla choisir une photographie d'enfant qu'entourait un large cadre d'argent... Voilà ma petite fille, à moi... j'ai renoncé à elle...

Marcelle, presque assommée par de pareilles révélations, comprenant à peine, balbutia:

— Où est-elle?

— Oh ! elle est très heureuse avec sa grand'mère et son père ; comme je ne veux pas lui faire de chagrin, je la vois rarement ; mais maintenant, en vous quittant, je vais la conduire aux bains de mer.

Marcelle regarda attentivement l'effigie de la petite fille à l'air plutôt compassé, qui se tenait manifestement bien droite pour être photographiée, et murmura :

— Est-ce qu'elle vient ici, chez papa ?

— Elle n'est pas venue encore, mais elle viendra, ton papa est très bon pour elle.

Une jalousie désespérée mordit la fillette au cœur ; toute frémissante, elle protesta :

— Elle n'est pas sa petite fille !

— Non, assurément, mais elle est la mienne, et aujourd'hui je suis sa femme ; c'est une bonne petite fille innocente et douce, on ne pourrait être méchant pour elle.

— Il ne faut pas le dire à Geneviève.

— On ne le lui dira pas, c'est inutile, j'avais pensé que tu voudrais être un peu bonne pour l'amie Jacqueline, qui a mis sa petite fille de côté pour rendre ton papa heureux !

— Je n'aime que ma maman !

— Enfin, tu ne me détestes pas ?

— Oh ! non.

— Et voudras-tu prier pour moi ?

— Si vous le désirez.

— Oui, je le désire beaucoup, et si tu es généreuse, tu prierais aussi pour ma pauvre Clémence ; il n'est pas du tout sûr qu'elle soit heureuse plus tard !

— Pourquoi ?

— Parce que je l'ai quittée ! Patience, tout le monde ne peut pas être heureux, j'ai pris ma part, ma large part, je la garde... L'année prochaine, il y aura, j'espère, une personne de plus aux Etais, une personne que nous aimerons tous...

Le visage naïf qui l'écoutait exprimait une perplexité si pénible, que Jacqueline n'osa aller plus loin dans sa révélation.

— Allons, petite fille, ne prends pas cette figure effrayée, quand cette personne viendra, on te la présentera bien vite... en attendant je voudrais que tu emportes un petit souvenir de moi. Tiens, veux-tu ce panier à ouvrage ? Il est commode... je ne demandais qu'à te gêner, tu le reconnaitras. Espérons que ce sera pour une autre fois. — Et après une pause. — Enfin, tu es là aujourd'hui, et aujourd'hui c'est toujours plus sûr que l'avenir ! Je voudrais

que tu me promettes, si jamais tu en avais l'occasion, ce qui n'arrivera sans doute pas, mais enfin, quand tu seras grande, et ce sera bientôt fait, d'être bonne pour ma Clémence, veux-tu me le promettre ?

— Mais, je ne la connais pas !

— Non, et vraisemblablement tu ne la connaîtras jamais, cependant promets-moi ; personne, autant que toi, petite Marcelle, ne m'a inspiré de confiance, je suis persuadée que tu ne mens jamais !

— Oh ! non, jamais !

— Alors, ce que tu me diras je le croirai, c'est convenu, n'est-ce pas, quand tu seras grande, si tu rencontres ma Clémence, tu seras bonne pour elle.

Marcelle hésita, puis, tremblant légèrement, dit :

— Je tâcherai, madame.

— Je te remercie... On a quelquefois des idées étranges ; nous ne dirons rien de notre entretien à ton papa ; je veux qu'il soit heureux.

Prémery, en effet, ne sut rien, et demeura dans l'ignorance de la nouvelle secousse morale qu'avait reçue sa fille aînée ; celle-ci se confia à Pauline, car le secret l'étouffait.

— Est-ce que vous saviez, Pauline, que Mme Jacqueline a une petite fille, à elle ?

Pauline confessa être informée.

— Elle viendra ici ?

— Non, chérie, je ne crois pas.

— Sa maman me l'a dit, nous ne le raconterons pas à Geneviève.

— Bien entendu. Oh ! qu'il est malheureux que de braves gens se mettent dans des embarras pareils ! et puis, ajouta Pauline, de l'abondance de sa conviction et sans trop réfléchir : « c'est les pauvres enfants qui en pâtissent ! »

Marcelle ne répliqua pas, elle emmagasinait une foule d'idées extraordinaires ; la détente était nécessaire.

Elle survint par le fait du départ de la châtelaine, lequel s'effectua de bon matin ; l'adieu avec Marcelle s'échangea le soir, tout bas, sans gestes ; Geneviève avait tendu le petit bout de main qu'elle laissait prendre ! Quand elle comprit que son papa était à elle sans partage, ce fut une sorte d'ivresse ; on prit les repas dans une petite pièce plus intime, le papa au milieu de la table, ses filles à droite et à gauche. « Oh ! si maman était là, » se disait Geneviève, et l'homme volage se faisait aussi en secret la même réflexion...

Les petites ne se doutaient guère que leur père

leur faisait parcourir les mêmes allées, se rendre aux mêmes buts, que celles parcourues jadis par lui... et leur mère... treize ans auparavant. Cependant, d'instinct, il la nommait souvent aux enfants.

Certaines révélations du passé lui échappaient comme une information due à ses filles. Par exemple, débouchant, un radieux matin, dans un beau carrefour de la forêt, il dit spontanément :

— Votre maman aimait beaucoup cette belle étoile, d'où cinq allées rayonnent, nous y sommes venus souvent...

Les petites filles écoutaient, exaltées. De leur côté, elles racontaient à papa comme une chose simple, et attendue, tout ce que maman leur écrivait... les époux anciens, par ces chers intermédiaires, avaient vraiment renoué une correspondance intime et fréquente... Prémery tenait presque quotidiennement dans ses mains une lettre de Valérie... il usait d'habileté pour se la faire confier, les expressions de tendresse si ingénieuses, douces et profondes de la mère à ses petites filles, l'assurance qu'elle leur donnait que les savoir heureuses était tout son bonheur, la défense de s'attrister, le rappel généreux que leur papa les aimait tant, le touchait profondément ; en même temps, il avait la vision très nette, à laquelle d'habitude il ne réfléchissait guère, de la solitude de Valérie. « Je vais me promener toute seule, je vous parle tout haut, et il me semble que vous m'entendez... je suis un peu solitaire, mais bientôt nous serons réunies, il ne faut donc pas se faire de chagrin... »

Prémery s'émerveillait de la grâce tendre de ces lettres ; cette femme, qui, avec lui, s'était toujours montrée réticente, et plutôt froide, avait, vis-à-vis de ses filles, les plus délicieuses puérilités que suggère l'amour, écrivait à Geneviève : « Je te remercie, mon étoile, de ta jolie petite fleur, je l'ai embrassée mille fois, je mets mon cœur sur ce papier, embrasse-le bien fort. »

Et à Marcelle :

« Tu seras contente, mon trésor, de savoir que la petite Jeannette est bien gentille pour votre maman ; elle voudrait que je la prenne pour ma petite fille pendant que vous n'êtes pas là... mais je ne suis la maman que de mes chéries... Jeannette, comme tu sais, n'a pas de maman ; son papa, qui est marin, et connaît le cousin Jehan, est venu ici quelques jours et Jeannette a été bien joyeuse ; maintenant, son papa est parti faire une excursion dans les montagnes ; alors, comme Jeannette s'ennuie un peu, je la

mène promener; nous nous asseyons à l'ombre, et elle travaille à mon côté, je lui apprends le point de tricot, ce qui l'amuse beaucoup. Elle vous embrasse toutes les deux de bon cœur, et a bien envie de vous revoir... Surtout que ma petite Geneviève ne soit pas jalouse... »

Mais précisément Geneviève l'était, et peut-être sa maman l'avait-elle voulu... on se défend comme on peut !

Même dans l'enchantement des Etats, de la joie intense d'être avec papa, sourdait dans le cœur d'enfant de Geneviève comme une violente soif, le désir de retrouver maman... elle signait ses lettres avec une passion emportée.

« Ta fille qui te chérit pour la vie ! » et en post-scriptum :

« Dans ce moment-ci ton portrait me sourit, je voudrais bien que ce soit toi ; ton portrait a, tous les jours, mon premier et dernier baiser.

« J'embrasse ton portrait mille et mille fois, le verre est tout taché à force de l'embrasser. »

Par ces lettres, Prémery avait douloureusement le sentiment que les jours de grace s'écoulaient ; maintenant Valérie parlait du retour, le préparait. « Betty n'est pas en état de faire le long voyage ; mais je la laisserai dans une très bonne maison de santé à Montreux où elle attendra la convalescence, elle vous envoie tout son « love », et espère que vous mettez votre robe blanche tous les soirs et que Marcelle s'acquitte bien des nœuds de tête de Geneviève (elle n'a pas du tout confiance en l'habileté de Pauline), ne le lui dis pas, mon ange, et demande à ton papa s'il croit que Pauline consentirait à rester à Paris avec nous, cinq ou six semaines ; on la ménagera bien, et ainsi, avec Annette, notre petit ménage marchera. Réponds-moi tout de suite à ce sujet, parce que Mme Faucheux connaît une jeune personne qui, à la rigueur, pourrait suppléer Betty. »

La possibilité n'avait pas fait doute pour Prémery, et tout fut rapidement convenu avec Pauline, enchantée d'une fugue parisienne. Comme pour rendre plus brèves ces dernières journées, elles étaient déjà moins longues, l'ombre tombait plus tôt, on rentrait attendre l'heure du dîner. Geneviève prenait un plaisir singulier à évoluer dans le grand salon ; assise à la table ronde, toute couverte d'albums, elle dessinait des bonnes femmes d'une originalité extrême, dont elle dévidait à mi-voix l'histoire à mesure qu'elle leur donnait une forme ; elle avait griffonné en cachette plusieurs chansons qu'elle destinait à

« maman », mais que Marcelle l'obligea à montrer à papa. Après dîner, la lecture de *Don Quichotte*, dont elles écoutaient avec passion les aventures, menait jusqu'à l'heure du couvre-feu. Prémery s'arrêtait de temps en temps pour regarder ses filles : ces chères apparitions allaient s'évanouir ? cesser de faire partie de la vie de tous les jours ? Marcelle emporterait ses jolis ouvrages, ses livres d'heures qu'elle lisait si discrètement ; les crayons de couleur, les feuillets de Geneviève ne traîneraient plus sur la grande table, elles s'en allaient grandir et s'épanouir loin de lui.. Il en éprouvait un chagrin aigu, dont les lettres extrêmement tendres de sa femme ne le distrayaient pas... même l'espoir de l'enfant qui allait venir, de ce fils qu'il avait désiré, ne lui apportait aucun allègement ; cette vision l'ennuyait plutôt. Marcelle et Geneviève suffisaient à son cœur paternel, et quand, au cours de leurs promenades à pied, Marcelle, avec une hardiesse timide, lui prenait le bras, il était joyeux comme un adolescent en bonne fortune... Dans sa répugnance à les voir s'envoler, il avait suggéré la possibilité de demander à « maman » une petite prolongation ; mais l'émotion visible de Geneviève, à l'idée du revoir différé, ne laissa pas subsister cette idée. Le mois écoulé, il devait les rendre.

Pour se tromper lui-même, et tromper la mélancolie des petites filles à mesure que couraient les jours, il parla beaucoup de ce qu'on ferait l'hiver ; il les mènerait au Théâtre-Français, à l'Opéra-Comique.

— Oh ! quel bonheur ! cria Geneviève, papa, tu ne resteras pas aux Etais comme l'hiver dernier, c'était trop triste, tu seras tout le temps à Paris ?

— Oui, petite patronne, et tu sais, sept jours, c'est bien vite passé, tu me raconteras des masses de choses.

— Oui, soupira la petite ; mais on n'a pas les soirs et les matins...

— C'est vrai, c'est regrettable...

— Quand on se voit sans le soir et sans le matin, ce n'est pas la même chose du tout...

— Tu penseras à nos bons matins des Etais...

— Oui, j'y penserai...

— Tu auras à regarder toutes les petites photographies que je t'ai faites... tu les montreras à ta maman, elle reconnaîtra les bois des Etais.

Geneviève demeura un long instant pensive, puis dit, parlant un peu bas :

— Elle ne les verra plus... jamais ?

Prémery ne sut que répondre, et embrassa sa fille.

— Ne nous attristons pas.

— Papa, — demanda Marcelle, qui avait écouté en silence : — Est-ce que la photographie de la chapelle est réussie ?

— Oui, je crois, très bien, je te ferai tirer un agrandissement à Paris.

La petite chapelle abandonnée avait retrouvé une vie passagère : Mme Raymond, qui veillait à ce qu'elle fût maintenue en bon état, mais n'osait jamais y aller, y avait conduit un jour Marcelle... Ce fut pour ce pieux et tendre petit cœur un pèlerinage de joie ; l'étroit oratoire, avec sa belle vierge de Lourdes, ses tableaux, son autel de marbre, lui parut l'antichambre du paradis, les vieux prie-dieu étaient là... inutilisés depuis longtemps... Marcelle s'agenouilla sur celui que Mme Raymond lui désigna comme ayant été celui de sa mère. Sous la suggestion affectueuse, les souvenirs de sa petite enfance affluèrent au cœur de la petite fille... Elle se revit à la messe, là, près de son père et de sa mère ; l'horreur de la pensée, que plus *jamais* ils ne s'agenouilleraient l'un près de l'autre, leurs filles tout près, fit couler de grosses larmes des beaux yeux limpides. Mme Raymond, seule avec Marcelle dans cette visite presque clandestine, fut vivement émue ; elle prit la main de la fillette, la serra et, sans se rendre compte de la portée de ses paroles, dominée par un désir réel de reconforter cette jeune créature :

— Confiance, dit-elle, il ne faut jamais désespérer, priez bien la sainte Vierge.

Une illumination parut sur le visage de Marcelle.

— Je prierai ! dit-elle.

XVII

Valérie allait vers ses filles, vers son foyer, vers tout ce qui constituait sa vie, et néanmoins cette longue nuit en chemin de fer lui avait pesé lourdement sur son cœur. Elle allait vers ses filles, et pourtant elle souffrait... des regrets, auxquels sa droiture d'âme ne voulait pas donner une forme, l'étouffaient... Certes, elle était mère avant tout, elle immolait à ses enfants chéries tous les rêves, toutes les espérances, entrées en dépit de sa

volonté, dans son cœur! La maternité seule devait la consoler de l'abandon, l'honneur de sa vie remplacer l'amour; mais, comme Shakespeare fait crier au juif Shylock: « Est-ce qu'un juif n'a pas d'yeux, pas de passions, pas de sens, pas d'affection? » elle aussi aurait pu demander: Une femme jeune et délaissée est-elle dépouillée par ce fait de la faculté d'aimer, du désir d'être aimée. Valérie Monpascal avait nourri une foi robuste en l'invulnérabilité de son propre cœur. Son mari s'était éloigné d'elle, elle avait accepté cet éloignement; aucun homme ne pouvait désormais l'intéresser; elle s'était crue certaine d'être à l'abri de toute attraction de ce genre; nourrissant une confiance téméraire dans son insensibilité, et en étant fière. Et puis, en quelques heures, sous une inexplicable influence, une sorte de débâcle de toutes les défenses dont elle se sentait entourée, avait eu lieu! L'effroyable douceur, l'attraction toute puissante de l'amour s'étaient imposées à son âme, semblables à des intrus qui pénétrèrent de vive force dans un enclos fermé; la créature alarmée n'avait su comment les chasser, fermant les yeux pour ne pas les voir, bouchant ses oreilles afin de ne pas les entendre...

Elle savait qu'il ne faut pas parlementer avec d'aussi dangereux ennemis, qu'il faut les fuir... elle ne le pouvait d'une façon immédiate et radicale; mais s'était absentée quarante-huit heures afin de préparer le transfert de sa malade; à son retour, comme elle inventait de nouveaux prétextes, afin de justifier les refus qu'elle opposait aux avances de Mme Faucheux, le lieutenant s'était rapproché d'elle et lui avait murmuré:

— Je pars, madame, puisque ma présence vous déplaît.

Valérie n'avait pas répondu, ne croyant qu'à demi à ce départ; cependant il avait eu lieu, sous le très plausible couvert d'une excursion en montagne... et un matin, sans avoir annoncé la veille sa décision, Denis Faucheux fut, par sa mère, annoncé absent.

— Que voulez-vous, chère madame, l'existence monotone n'est évidemment pas le fait de mon fils; car, chose curieuse, pendant la courte année que son mariage a duré, il s'ennuyait... Très bien installé à Brest avec une petite femme exemplaire, uniquement occupée de son intérieur, de ses comptes, un prodige d'économie, dévouée à son mari... eh bien, Denis, qui n'a jamais appartenu au genre gai, je le reconnais, était, au milieu de tant d'éléments de bonheur, devenu tout à fait sombre... Je croyais

qu'il prenait plaisir à votre société, vous avez comme lui le goût des bouquins, et pendant votre fugue, il était de mauvaise humeur; vous revenez, il s'en va... C'est le caractère du marin, je suppose. Son père était un peu frivole, mais toujours aimable, du moins au dehors; et ce qui plus est, je n'ose pas demander à Denis la raison de ces « sautes de vent », il n'est pas toujours commode, oh! il lui faudra une femme intelligente... peut-être une veuve sans enfants... je vais m'orienter de ce côté-là.

Mme Monpascal l'y encouragea.

— Il faudra bien que vous me consoliez un peu pendant le temps si court qu'il nous reste à jouir de votre aimable compagnie. Mais, en janvier, je compte venir pour trois mois à Paris, chez ma sœur, qui est charmante, et l'on se verra, j'espère; Jeannette sera si heureuse de retrouver ses petites amies. Denis demandera sûrement une prolongation de congé; les fièvres l'ont tellement éprouvé, il a besoin de soins, pauvre garçon! j'espère que ces ascensions lui seront salutaires, nous n'avons pas de détails à attendre, car il m'a avoué que je ne recevrai que des dépêches.

Jeannette, avec une extraordinaire assiduité, s'était attachée à Mme Monpascal; la petite fille écrivait à son cher papa tous les deux jours, et lui parlait longuement de sa grande amie, ou plutôt ne parlait que d'elle.

« Mme Monpascal m'apprend à faire un gilet au tricot... je t'en ferai un, mon cher papa.

« Madame Monpascal m'a menée promener, nous avons dansé une ronde à nous deux, elle a chanté la « branche de romarin », elle chanté si bien!...

« Marcelle et Geneviève m'ont écrit une belle lettre, elles m'invitent à venir les voir à Paris...

« Miss a été transportée à Montreux, madame Monpascal l'a accompagnée... Elle s'en va dans deux jours, elle va à Paris arranger sa maison, j'ai bien du chagrin de la voir partir... »

Mme Faucheux s'était un peu étonnée que son fils ne revint pas avant le départ de leur aimable amie... mais le cœur masculin est si insondable; il n'était pas impossible que Denis eût laissé une affection, un lien quelconque en Chine? L'urgence de le marier apparaissait plus clairement à sa mère, et elle avait confidentiellement sollicité Mme Monpascal de chercher si, parmi ses connaissances, un parti sortable n'existerait pas... « Même une veuve comme je vous l'ai expliqué. »

.....

Le train venant de Suisse entrait en gare. Valérie subit la sensation particulière qu'amène le retour aux lieux familiers ; l'âme de voyage, qui souvent a été vagabonde, semble s'envoler soudain ; et l'âme toute chargée de soucis, de devoirs réels et imaginaires, l'âme rapetissée de « tous les jours » la remplace.

C'est comme un déplacement d'optique.

La langueur qui avait accablé Mme Monpascal se dissipa ; elle se dressa dans son wagon, droite et vaillante, presque heureuse ; ardente à commencer sa tâche, de tout préparer pour le retour des enfants adorés. Comme le train ralentissait, elle mit la tête à la portière, afin, par un signe, de s'assurer d'un facteur qui prendrait ses petits bagages ; elle n'avait pas l'habitude de voyager seule, et y était plutôt maladroite ; personne ne l'attendait, il fallait donc se débrouiller.

Les voyageurs du wagon sont descendus. Valérie est restée la dernière, les facteurs passent en courant, elle n'a pu au passage arrêter aucun d'eux ; debout sur le marchepied, elle s'est retournée du côté du wagon afin de tirer à elle son sac, assez lourd, et qu'elle a posé à terre... quand une voix, parlant à son oreille, la fait tressaillir : « Madame, permettez-moi », et Denis Fauchoux, rapidement, enlève le sac, recueille les autres objets, puis revient vers Valérie, toute saisie ; se découvrant, il s'excuse :

— Pardonnez-moi, madame, d'être venu ce matin, je savais que vous seriez seule, il a fallu que je vienne !

Alors Valérie sent que cette crise qu'elle a tant souhaité éviter est inévitable... La volonté de Denis domine entièrement la sienne, elle murmure faiblement une réponse un peu sotte.

— Vous vous donnez bien de la peine.

Un beau sourire, un sourire qui dit mille choses passionnées, est l'unique réponse.

— Je vous demande une heure, c'est bien peu ; nous allons mettre vos petits colis à la consigne, et, dans une heure, nous viendrons les prendre...

— On sera inquiet, chez moi, protesta Valérie.

— Qui ?

A son tour, elle sourit en avouant : ma vieille cuisinière Annette.

— Annonçons-lui un petit retard du train, me le permettez-vous ?

Il comprend qu'on le lui permet.

La dépêche expédiée, les colis à l'abri, Valérie, stupéfaite, monte en auto. Elle n'a pas entendu les

instructions données au chauffeur, elle n'a pas essayé de les surprendre...

Denis Faucheux est à son côté... il ne la serre pas de près, il n'a aucun geste alarmant, il a seulement saisi la petite main inerte, la dégante rapidement, et y appuie ses lèvres... puis il dit :

— Vous savez, n'est-ce pas, combien je vous aime?

Elle ne répond pas, frémissante d'un délicieux effroi.

— Vous le savez, vous m'avez compris, parce que l'entente du cœur vient avec la rapidité de la foudre... vous êtes libre, je suis libre, nous avons le droit, nous avons le devoir de nous aimer...

Il parlait vite, très bas, d'une intonation vibrante et dominatrice; sa main gauche s'appuyait sur la main droite de la jeune femme, la maintenant immobile comme on maintient un oiseau craintif. Il vit qu'elle desserrait les lèvres pour parler.

— Ne dites rien, écoutez-moi d'abord : Je vous apporte toute ma vie, une tendresse illimitée, le dévouement jusqu'à la mort... Vous êtes malheureuse, votre jeunesse meurt et s'étirole... vos filles... je sais, vos filles; mais elles ne sont pas, elles ne peuvent être tout à vous... elles sont aussi à leur père... et lui a su se créer une vie, sans les perdre... ou si peu; dans quelques années, bientôt, puisque l'aînée a treize ans, vos filles iront à d'autres affections... — que vous restera-t-il ? C'est une illusion ! des êtres humains ne peuvent vivre de leur amour pour leurs enfants... J'ai une fille, je donnerai ma vie pour elle, mais elle ne peut remplir mon cœur... Je sais, les mères se figurent, et puis à la fin de leur jeunesse le réveil est affreux... Ecoutez-moi, Valérie, ma bien-aimée, vous ne vous en doutez peut-être pas, mais déjà votre être est à moi, seriez-vous ici, à mon côté, s'il n'en était pas ainsi ? Vous m'avez obéi, parce que vous ne pouviez pas me désobéir, et maintenant je veux que vous me disiez que vous m'aimez !

Il était tout proche, maintenant...

Valérie, pâle comme la mort, le regarda... Attentif, il se préparait à boire les paroles qui allaient tomber de ces lèvres chéries.

— Je ne sais pas si je vous aime, mais je sais que je ne suis pas libre...

— Pas libre ?... et votre ex-mari est remarié, pas libre !... et comment ?

— Je suis liée devant Dieu... j'ai juré, aussi longtemps que mon mari vivra, je ne suis pas libre... Monsieur Faucheux, je vous en conjure, n'abusez

pas d'une seconde de faiblesse... Je ne veux pas, je ne serai jamais parjure...

— Vous ne vous remarierez jamais ?

— Jamais, vous entendez, jamais ! Je ne ferai pas cette injure à mes filles, à moi-même... et tenez, je vais être franche avec vous, nous n'aurons peut-être plus jamais l'occasion de parler aussi librement... Même si mon mariage avait été annulé religieusement, je ne me serais pas remariée, il me semblerait insulter à l'innocence de nos filles.

— C'est de la folie, de la pure folie ; vous préférez torturer un homme qui vous adore, et je vous aimerai quand même, rien ne pourra arracher cet amour de mon cœur, ayez pitié de moi...

— J'en ai pitié... et de moi (elle laissait baiser passionnément sa main), je ne suis pas, moi non plus, maîtresse de ce que j'éprouve... Je vais souffrir, je le sais, peut-être longtemps, mais je ne veux vous laisser aucune illusion.

— Valérie, écoutez, écoutez, on ne sait ce que le temps réserve... Nous sommes jeunes tous les deux... acceptez ma foi...

— Non, non, je ne dois pas...

— Si, mon amie, si, je vous en prie ; je suis votre chose, jusqu'à la mort ; ne me refusez pas d'être mon amie ; pas un mot ne passera jamais mes lèvres... J'attendrai, quoi, je n'en sais rien ; l'heure de Dieu, cette injustice ne peut durer éternellement ; quand je serai en mer, je vais demander à repartir, permettez-moi de vous écrire... et vous, mon idole, écrivez-moi... cela ne peut rien froisser en vous... vous y trouverez une consolation, vous saurez que là-bas, au bout du monde, un cœur d'homme ne bat que pour vous ; j'aime vos filles, comme j'aime Jeannette, vous me parlerez d'elles... de votre chien, de tout ce que vous aimez... je partirai, ne pleurez pas... si, si, pleurez un peu. Écoutez ma dernière prière : laissez-moi franchir votre seuil, voir votre maison... que je sache où vous placer. Vous ne trompez personne, c'est votre droit strict de recevoir un ami... Demain, vous serez encore seule... je viendrai à deux heures... de la part de ma mère. Je m'engage à ne rester que vingt minutes... dites oui ?

— Oui.

La pluie commençait à tomber, une pluie d'été fine et serrée, l'auto courait entre les allées du bois de Vincennes, infiniment paisible à cette heure matinale. Une sorte de paix fatiguée semblait tomber sur la terre et sur les deux êtres frémissants assis côte à côte ; il n'est pas d'endroit où le sentiment

d'isolement de tous se goûte mieux que dans une auto qui, rapidement, vous emporte; on a l'impression d'être détaché de la réalité, d'avoir rompu les liens avec ceux qui, fugitivement, glissent devant les yeux.

Pénétrés de cette sensation, Denis et Valérie se taisaient, leurs épaules se touchaient légèrement, et ce seul et précaire contact leur était une extraordinaire douceur... La jeune femme leva les yeux sur son compagnon; il s'était découvert, et son visage expressif et un peu tourmenté était comme éclairé d'une passion intérieure, les lèvres étaient serrées sous la barbe brune, le regard, voilé et lourd, était fixe... Tel il devait être aux heures de péril. Involontairement, Valérie éleva sa main et la posa sur la tête de son ami; il ferma les yeux, tressaillit, mais ne bougea pas, laissant ainsi la douce caresse se prolonger un instant... Le silence était tombé entre eux, que se seraient-ils dit? Denis comprenait que tout l'avenir de son amour dépendait de sa maîtrise sur lui-même. Pour ne pas la perdre absolument, il importait de lui inspirer confiance. Et, en effet, Valérie, d'abord troublée jusqu'à l'épouvante, s'abandonnait maintenant à la joie brève de ce tête-à-tête, qui ne devait pas, ne pouvait pas se renouveler. Ah! que ne s'étaient-ils rencontrés plus tôt! puis le bon sens foncier de la jeune femme rejeta ce regret comme une pure chimère... L'amitié? oui, l'amitié était possible... C'était beaucoup, elle avait toujours souffert, plus ou moins, de la solitude du cœur. De très bonne heure orpheline, n'ayant ni frères ni sœurs, jamais son mari n'avait capté sa confiance, même aux heures où il était le plus charmant. Toujours elle sentait qu'il pensait avant tout, inconsciemment peut-être, à lui-même; jamais il n'avait essayé de pénétrer dans les arcanes secrètes du cœur de celle qui était sa femme. La tendresse maternelle la plus vive, la plus remplie, la plus comblée, laisse néanmoins, dans un cœur de femme, comme un espace désert que rien n'anime, que rien ne vient vivifier... Plusieurs fois, à Bex, Valérie avait éprouvé que la présence de Denis Faucheux lui procurait l'impression réconfortante occulte, que donne la présence d'un chien fidèle dont les yeux disent le dévouement... Non, elle ne pouvait retrancher de sa vie un être qui la chérissait... elle n'enlèverait rien à ses filles, elle se conserverait toute à elles, et ne donnerait, en somme, que ce trésor secret de son cœur de femme, qui ne leur appartenait pas.

L'auto filait toujours, et la pluie et le silence les

enveloppaient ! Denis, mystérieusement averti de ce qui se passait dans le cœur de son amie, se retourna doucement, et, sans violence, lui reprit la main, la baisant avec ménagement et murmurant entre chaque baiser :

— Prenez-moi, je suis à vous, dites que vous acceptez le don que je vous fais de moi-même.

D'une voix à peine imperceptible, elle répondit :

— Sans espoir ?

— Oui, sans espoir... Vous m'écrirez, vous m'ouvrirez votre cœur, je sais que vous le voulez.

— Rentrons, balbutia-t-elle.

— Je vous obéis, je vous obéirai toujours !

XVIII

Le père et les deux petites filles faisaient leur ultime promenade, tous trois étaient dans la charrette anglaise, mode de locomotion que Marcelle et Geneviève avaient en passion. L'une et l'autre, mais surtout la cadette, avaient hérité des goûts cynégétiques de Prémery. L'inscription qui, sous des têtes de sanglier, abondait aux Etais, s'étalait sur le papier à lettre : « En avant Morvand », exaltait Geneviève, tout le côté poétique de la chasse l'enthousiasmait, et le son du cor la mettait hors d'elle-même.

Prémery, plusieurs fois, pour le plaisir des enfants, l'avait fait sonner en aubade par le vieux garde Bastien, et la petite frémissait d'ardeur, ces dispositions ravissaient le père... Mais, hélas, il n'y avait pas à espérer de séjours aux Etais pendant la saison des chasses ; il ne verrait pas ces petites et vaillantes amazones courir à son côté !

Cette pensée lui causait un profond chagrin, il leur avait transmis, par le sang, ses goûts et ses aspirations, et elles grandissaient dans un milieu où tout cela serait étouffé. Geneviève, plus sensible que sa sœur aux influences extérieures, éprouvait une véritable privation lorsqu'elle ne sentait pas autour d'elle le libre espace de la campagne... elle était timide, les gens l'ennuyaient ; les bêtes, au contraire, la réjouissaient. La charrette courait, au-dessus d'eux un beau ciel, d'un bleu si doux, panaché de quelques nuages, s'étalait jusqu'aux lointaines collines, à l'entour les allées pleines de mystère ouvraient leurs perspectives infinies, un chant

d'oiseau éclatait parfois comme une fanfare... Prémery caressa légèrement sa belle jument du bout de son fouet, se tournant à demi vers ses filles, et dit :

— Demain, nous ne verrons plus cela !

Un voile tomba sur les jeunes visages, un soupir s'échappa des poitrines d'enfants. Marcelle, qui avait de la présence d'esprit, répondit :

— Mais nous y penserons, papa.

Mme de Prémery avait éveillé la jalousie dans le cœur de la fillette, qui éprouvait une vraie consolation à constater que son papa était affligé.

— Tu seras triste, sans nous, dis, papa ? ajouta-t-elle, un peu surprise de sa hardiesse.

Mais Prémery avait envie de parler de ce qui préoccupait sa pensée et répondit, sans beaucoup réfléchir à l'impression qu'il pouvait causer aux fillettes :

— Tout à fait triste, mes gosses, les belles vacances sont passées !

— Oh ! elles ne devraient jamais passer, protesta passionnément Geneviève.

Prémery fut alarmé de l'expression de l'enfant, il voulait l'attrister un peu, parce que cette tristesse lui prouvait l'amour de sa fille ; mais il ne voulait pas que cette mélancolie allât jusqu'à la souffrance.

— Elles reviennent, répliqua-t-il, et puis il ne faut pas oublier que votre maman vous attend... Je suis sûr, ajouta-t-il, regardant à nouveau entre les oreilles de la jument, que, si vous le lui demandiez, elle me permettrait, par ce beau temps qui est si salubre à notre petite patronne, de vous garder une semaine supplémentaire.

— Cela ne te dérangerait pas, papa ? demanda Marcelle avec une sorte de hâte.

— Me déranger ? et comment veux-tu que cela me dérange... — puis, comprenant l'allusion cachée...

— De plus, l'amie Jacqueline ne reviendra pas avant une dizaine de jours, elle finit la saison de bains de mer.

À l'étonnement de Prémery, Marcelle mit son doigt sur sa bouche et regarda Geneviève serrée entre elle et son père. La petite ne disait rien, mais paraissait troublée : encore une semaine aux Etats, dans les bois... Mais maman ! maman ? qui les attendait, et puis, embrasser maman !...

Marcelle, habituée à sa sœur, dont elle devinait les impressions, lui dit :

— Voyons, tu resterais bien encore une semaine aux Etats, chérie, si tu ne croyais pas faire de peine à maman.

— Mais ça lui ferait de la peine, dit tout bas la petite.

— Oh ! non, répondit Marcelle avec conviction ; oh ! non, maman serait contente, au contraire ; elle m'a écrit hier qu'elle regrettait de penser que nous allions quitter ces beaux bois.

Geneviève, hésitante, regardait alternativement son père et sa sœur.

— Demandons-nous, petite patronne ? interrogea Prémery.

— Si tu veux, papa...

— Nous allons trotter à la Charité et expédier une dépêche. Si maman ne veut pas, eh bien, je vous ramène après-demain, cela ne fera jamais que douze heures de différence.

Mais maman envoya sa pleine et entière approbation, et un nouveau bail de félicité, de l'éternelle durée de huit jours, commença.

XIX

Sur le même quai où, cet inoubliable matin, qui déjà semble si loin, Denis Faucheux l'a accueillie, Valérie, à son tour, attend ses filles, que la fidèle Pauline doit lui ramener. Les voilà ! le petit visage tout pâlot et ardent de Geneviève surgit à une fenêtre du wagon, puis, le dominant un peu, paraît la douce et rayonnante figure de Marcelle... Encore une seconde et les deux enfants sont enfouies dans les bras de leur mère, qui sent, sur sa poitrine, palpiter leurs cœurs. « Maman ! maman !... — Mon étoile !... Mon trésor !... » et des baisers sans nombre s'échangent, et puis enfin la voix brisée de la mère plaide : « Que je vous regarde un peu », et en même temps ses bras aimants les écartent légèrement ; elle lève les yeux, et, à son infinie surprise, aperçoit, se tenant en arrière, mais tout souriant, Prémery. Se voyant découvert, il s'avance...

— J'ai voulu vous les remettre moi-même, dit-il courtoisement ; au dernier moment, notre bonne Pauline a eu peur de sa responsabilité, et, maintenant qu'elles sont en sûreté... mon rôle est terminé ; je vais, si vous le permettez, vous mettre toutes trois en auto, et je vous expédierai Pauline avec les bagages ?

— Vraiment, je vous remercie, balbutia Valérie ; elle éprouvait, en présence de son ex-mari, une

gène singulière. — Nous partons tout de suite, alors ?

La rayonnante expression des jeunes visages a disparu. Les enfants quittent une seconde leur mère pour aller embrasser leur père, qui feint la gaieté...

— Au revoir, les bichettes, soyez sages.

— Tu as promis, demain matin, papa, gémit presque Geneviève.

— Oui, si maman le permet, — et, s'adressant à Valérie : — M'autorisez-vous à venir les embrasser demain matin, je pars à midi !

— Bien entendu, bien entendu.

— Merci ; alors, vite, en voiture...

Elles sont seules avec leur mère, demain on embrassera papa, on peut jouir des délices de la réunion.

Valérie, avec une sensation de triomphe de les avoir reprises, les questionne ; les petites langues s'agitent avec rapidité, parler des Etais est presque y être encore !

— Oh ! maman, Jobard, le chien de Bastien, nous a si bien reconnues, dit Geneviève, les yeux étincelants.

— Il nous a presque jetées par terre, dans son bonheur ! complète Marcelle.

— La bonne bête ! dit la maman émue.

— Et, maman, continue Marcelle, Mme Raymond m'a bien recommandé de te présenter ses meilleurs respects, et de te dire que Banzai est toujours glouton.

— Est-il beau, hein, Banzai, mes chéries !

— J'ai une de ses plumes ! crie Geneviève ; oh ! j'ai rapporté beaucoup de choses de ma maison de naissance !

— C'est vrai, Etoile ! — Une larme brille sur le bord des beaux yeux d'onyx ; — les Etais, c'est ta maison de naissance !

— Et, reprend Marcelle, avide de communiquer ses nouvelles, une dame que j'ai vue à la messe, Mme Morel, m'a demandé de te faire ses compliments respectueux, elle a dit : « Mes compliments respectueux à Madame votre chère maman. »

— C'est une brave personne.

— Dans mon pays de naissance, tout le monde aime ma maman, déclare fièrement Geneviève ; — et, s'animant de plus en plus, — sais-tu, maman, nous avons fait, avant-hier, un pique-nique au carrefour de l'Etoile... Nous avons fait cuire nos œufs sur un

réchaud; oh! maman, c'était si amusant... si tu avais été là!

Le diapason de la voix baissa un peu à ces derniers mots.

— Tu me le racontes, c'est comme si j'y avais été.

— Maman, poursuivit la petite, aimes-tu Sancho Pança? moi j'aime mieux Don Quichotte; papa nous le lisait tous les soirs, et puis nous chantions. Papa chantait, et puis nous après.

— Et qu'est-ce que tu chantaient, étoile?

— Malbro!.. « qui s'en va-t-en guerre », et l'enfant, toute joyeuse, élève sa voix claire.

— Et toi, ma Marcelle?

— Marcelle chantait: « J'ai descendu dans mon jardin! »... Oh! maman, comment se porte Jeannette? — puis, devenue grave — est-ce qu'elle pleure, quand son papa s'en va?

— Oh! oui, mais comme il est en France en ce moment, elle ne pleure pas.

— Est-ce qu'il est bon, le papa de Jeannette?

— Très bon.

— Sa maman est chez le bon Dieu?

— Oui, chère ange.

— C'est bien malheureux; j'aime Jeannette, est-ce qu'elle va venir à Paris?... nous lui avons écrit.

— Elle me l'a raconté et m'a fait voir votre gentille lettre.

— Nous lui avons mis du beau papier des Etais avec une tête de sanglier... Tu sais, maman, j'ai vu un sanglier, il courait...

— C'est une méchante bête.

— Je n'aime pas qu'on tue les bêtes.

— Ni moi non plus; mais les chasseurs ne pensent pas comme nous.

— Ce n'est pas mal, si les chasseurs tuent les bêtes?

— Sûrement non, elles font des dégâts.

— Maman, comment se porte Betty? Oh! elle aurait été contente aux Etais.

— Elle va beaucoup mieux; elle connaît bien ta maison de naissance, et l'aime beaucoup.

— Papa a dit plusieurs fois qu'il regrettait l'absence de Betty, — puis, avec un rire étouffé, — papa dit que Pauline est un peu vieille ganache!

— Mais, tu sais, maman, — réplique Marcelle anxieuse d'être juste, — elle a été bien soigneuse.

— Oui, reprit Geneviève; mais ravie de continuer la plaisanterie de papa, — un peu vieille ganache! Oh! maman, papa nous a fait rire, l'histoire du

bonhomme qui a mangé la chandelle, une histoire vraie...

— Tu me la raconteras.

— Je l'ai écrite, tu verras.

C'est le tour de Marcelle.

— Oh! maman, elle a écrit une si belle histoire : La Princesse de mai. Papa dit que c'est tout à fait bien.

La petite s'enveloppe alors dans la douce modestie qui lui est comme un voile derrière lequel elle se dérobe.

— Oh! une autre aurait pu l'écrire aussi bien que moi.

— En attendant, c'est ma Geneviève qui l'a écrite.

— Et Toby, maman, notre Toto, qu'est-ce qu'il t'a dit, quand il t'a vue ?

— Il a été bien content, sa queue frétillait comme tu chantes, il va être joliment joyeux de revoir ses petites maîtresses... Tout le monde vous attend. Tante Louise viendra vous embrasser cette semaine.

— Ah! tant mieux. Est-ce que cousin Gaston est sage ? interrogea Marcelle, ennemie de l'insubordination.

— Pas trop, tu feras bien de lui écrire.

— Moi aussi, je lui écrirai, annonce Geneviève. Oh! voilà la rue de Passy, nous sommes bientôt à la maison. Maman, — et la petite se jette avec emportement dans les bras de sa mère, — je t'aime, ma maman!

— Allons, allons, pas d'émotions, tu vas me décoiffer.

Quelques minutes, pendant lesquelles Geneviève tremble un peu; l'auto a tourné, s'arrête, la grille s'ouvre, Annette paraît, et Toby jappe éperdument.

On est arrivé!

XX

Le monde est petit.

Mme de Prémery, très élégante, bien installée au Tréport dans le meilleur hôtel, accompagnée d'une fillette exemplaire, que flanquait une gouvernante impeccable, jouissait d'une grande considération. Souriante, accueillante, prompte à fraterniser, elle essayait de persuader sa trop timide petite fille à s'amuser avec les autres enfants.

La cabine de repos de Mme de Prémery, sur la plage, avait, grâce à quelques nattes et des coussins, revêtu un aspect original et gai; elle se tenait là, à l'aise, dans un fauteuil d'osier, ne paraissant pas faire la moindre attention à la correcte personne qui, droite comme un mât, tricotait en face d'elle; lorsque la petite Clémence voulait se joindre au groupe, et sortait son petit tricot, sa jolie maman l'envoyait en déroute, s'amuser sur les galets.

Cette pauvre petite fille, pas jolie, un peu effarouchée, n'inspirait qu'une médiocre admiration à celle qui l'avait mise au monde... cependant, Mme de Prémery était excellente pour l'enfant, la gavait de gâteaux et de bonbons, lui faisait rompre toutes les consignes.

— Mademoiselle a défendu, balbutiait la craintive Clémence.

— Oui, mais petite mère permet, et c'est assez.

Cette mère, si rarement vue, était adorée de sa pauvre petite fille, qui retrouvait, en cette présence protectrice, un souffle plus libre... « Petite mère » la libérait des trois versets de la Bible, qui, chaque jour, devaient être appris par cœur, en vue d'édification, même quand ils narraient les crimes divers d'Israël... Avec « petite mère », l'existence devenait pleine d'imprévu; les accidents les plus fâcheux : de l'encre aux doigts, un tablier déchiré, un cahier égaré, n'avaient aucune espèce d'importance. Bref, « petite mère » ne grondait jamais... tandis que bonne-maman réprimandait sans cesse... pour le bien de l'enfant s'entend, et pour la prémunir contre une ressemblance possible de caractère avec sa déplorable mère! Or, Clémence n'avait qu'un but secret : ressembler à « petite mère », toujours joyeuse et de bonne humeur, et à qui tout le monde souriait.

En vain, Mademoiselle disait sévèrement à sa jeune élève : « Les idées de Madame votre mère ne sont pas celles de Monsieur votre père, Monsieur votre père est le maître. » Clémence, dans son for intérieur, le for intérieur si secret et impénétrable de l'enfant qui subit des influences qui lui paraissent injustes, — en décidait autrement.

Pendant les longs mois de séparation, confinée entre sa grand'mère rigide et son père attristé, objet d'ailleurs de leur plus vigilante sollicitude, pourvue d'un minimum de distractions nécessaires, Clémence s'ennuyait profondément, oppressée par un mystère qui paraissait sortir de tous les coins; l'image de « petite mère » demeurait claire et bril-

lante, comme une belle étoile au ciel ! Quand, toutes les quinzaines, — le samedi, et pas un autre jour, — elle écrivait à petite mère, oh ! que de choses elle aurait voulu lui dire ; mais, Mademoiselle, une rigide Gènevoise, était toujours à son côté, et surveillait la rédaction. Deux pages étaient déclarées suffisantes ; Mademoiselle relisait, semblait peser chaque mot, ponctuait et parfois faisait recommencer, de sorte que la lettre ne sortait en aucun cas de la plus plate banalité. L'expression « ma chère petite mère » avait été réprouvée, « petite mère » n'est pas respectueux.

— Ma petite mère m'a dit de l'appeler comme ça. Mademoiselle ne paraissait pas entendre et répétait :

— Recommencez, Clémence.

Et la petite, absolument matée, recommençait.

Oh ! comme Clémence aurait voulu raconter toutes ces choses à petite mère quand elle se trouvait seule avec elle, car Mme de Prémery semait Mlle Fuch avec la plus parfaite aisance.

— Je vais faire un tour avec Clémence, ne vous dérangez pas, je vous en prie.

Et si Mademoiselle (victime du devoir) essayait de protester :

— Non, non, je vous en prie, je préfère être seule.

La joie de Clémence, en ces occurrences, était débordante.

En deux circonstances, Mlle Fuch éprouva une véritable révolution intérieure.

Appelant un soir Clémence, à 8 heures 1/2 précises, pour la faire se mettre au lit, selon le protocole établi, la consciencieuse gouvernante fut foudroyée de surprise en entendant Madame elle-même répliquer :

— Un sursis pour ce soir, Mademoiselle ; je vais mener Clémence tout à l'heure voir les bateaux de pêcheurs sortir du port ; ils se mettront en mouvement vers dix heures, c'est un très joli spectacle. Si vous voulez venir ?

Ce dernier mot rendait la protestation difficile ; cependant, Mlle Fuch se crut obligée de faire remarquer :

— C'est bien tard pour Clémence, Madame, la régularité...

— On y fera un accroc ; fiez-vous à moi, ma fille n'en souffrira en aucune façon, ces obligations imaginaires ne m'en imposent pas ; regardez les yeux de Clémence, elle les tient ouverts sans aucune peine.

Le fait était incontestable.

La soirée était si belle que Mlle Fuch, s'autorisant

de la convocation de Madame, parut à dix heures avec son chapeau, et suivit Mme de Prémery et la petite fille. Clémence, exaltée de plaisir, tenait la main de sa mère. La nuit était toute piquée de lumières, les barques se balançaient dans le port, et faisaient mouvoir les lanternes placées au haut des masts; les marins, comme des ombres noires, évoluaient avec rapidité, les femmes de pêcheurs courant sur le quai, actives, tirant sur les cordes, tout le spectacle était de nature à ravir un cœur d'enfant, et quand enfin, voiles déployées, les barques l'une après l'autre piquèrent vers le large, Clémence pensa que jamais elle n'avait vu rien d'aussi beau! D'une vive allure sa mère l'entraînait sur la jetée que les barques longeaient, glissant sur l'eau, vives et légères, puis avec une sorte de soudaineté plongeaient vers l'horizon sombre; la mer faisait un grand bruit, un bruit mystérieux et magnifique, le ciel était opaque; mais une jeune lune y courait lumineuse et douce.

Mlle Fuch elle-même dut avouer que c'était « très joli », chercha dans sa mémoire, cependant bien fournie, un texte approprié, ne le trouva pas, et fut contrainte de se réserver pour un autre jour.

Mais le comble à son agitation fut la décision de Mme de Prémery de conduire Clémence à un bal d'enfants au Casino! Mme de Prémery avait ébauché d'aimables relations avec une jeune femme habitant le même hôtel; Mme Vailly, femme d'un avocat parisien, était fort amie des distractions pour elle-même, et pour ses fillettes, un peu plus âgées que Clémence, et qui l'avaient prise sous leur protection. Mme de Prémery, en passant par Paris, avait acheté pour sa fille, dans une maison spécialiste, une petite robe de tulle, semée de fleurs, du dernier goût; les cheveux raides de Clémence avaient été accommodés par l'habile main de Mme de Prémery, à qui le physique un peu ingrat de l'enfant inspirait une sorte de compassion. « Pauvre choute, ce n'est pas de sa faute, elle aurait mieux aimé me ressembler! », et avec beaucoup de satisfaction la jeune femme pensait que l'enfant qui allait venir avait toutes les raisons possibles pour posséder une jolie figure; en attendant, embellir un peu celle à qui cet avantage faisait défaut ne déplaisait pas à Mme de Prémery. Elle-même s'était parée à ravir pour mener sa fille, sa robe ample, légère et perlée, sa grande capeline noire, et juste le nombre de bijoux et de chaînes nécessaires pour donner à son élégance une note de luxe solide, la rendait fort agréable à contempler.

Mme Vailly se trouva enchantée de se joindre à elle, et les jeunes demoiselles Vailly (onze et douze ans) promirent de faire danser Clémence; et leur petit cousin, personnage de dix ans, arrivé de la veille, n'y manquerait pas non plus.

Mme de Prémery les remercia.

— Vous êtes trop gentilles; ma pauvre choute danse mal; mais la bonne volonté ne lui manque pas; elle est comme sa maman, j'étais fort dansante, et le suis encore!

Clémence, qui palpitait d'espérance, assura ses petites amies de sa bonne volonté.

Mme Vailly s'occupa aussitôt de découvrir sa belle-sœur, Mme Labenne, propriétaire de l'utile petit cousin; partenaire indiqué pour Clémence.

Elle ne fut pas longue à la découvrir. Mme Labenne était curieuse.

— Avec qui êtes-vous, ma chère, demanda-t-elle aussitôt à sa belle-sœur, quelle jolie femme et comme elle est bien habillée.

— N'est-ce pas? C'est Mme Charles de Prémery, très aimable, elle est ici avec sa fillette.

— Prémery, mais alors, elle doit être la tante de ces gentilles fillettes qui étaient à Bex en même temps que nous. Jacques, comment s'appelaient les petites de Prémery, tu sais, les fillettes qui ont une si jolie maman?

— Marcelle et Geneviève.

Mme Vailly avoua n'être pas au courant.

— Je demanderai à Mme de Prémery, je ne suis pas encore au fait de sa parenté, mais c'est probable, ces petites filles doivent être ses nièces.

Le jeune Jacques, conduit par ses cousines, s'en allait déjà vers Clémence.

Mme Labenne continua :

— Oui, tâchez de le savoir, la maman de ces petites Prémery est divorcée, paraît-il, c'est une très belle femme, qui se tient fort à l'écart; pendant que nous étions là, il y avait un officier de marine qui en paraissait extrêmement amoureux; mais un beau matin il a filé, elle est restée; il y a dû avoir quelque histoire là-dessous.

Mme Vailly promit de s'informer, et fit mine de retourner vers Mme de Prémery.

— Tout à l'heure vous me ferez faire sa connaissance, dit Mme Labenne.

— Mais tout de suite si vous voulez; précisément Jacques saute avec la petite Clémence.

Mme Vailly amena donc sa belle-sœur vers Jacqueline; après quelques phrases banales sur les

bains de mer, les enfants, etc., Mme Labenne dit en souriant :

— Je reviens de Suisse, où j'ai été à Bex en même temps que de charmantes petites demoiselles de Prémery, vos nièces probablement, madame ?

Sans le moindre embarras ni hésitation, la maman de Clémence répondit :

— Non, madame, les filles de mon mari. M. de Prémery est divorcé, je le suis de mon côté. La gosse qui saute là-bas est la fille de mon premier mariage. J'ai quitté ces jours derniers Marcelle et Geneviève, qui se trouvent aux Etals avec leur papa, ce sont d'adorables enfants, je suis tout à fait de votre avis.

Mme Labenne, plutôt interdite, s'excusa un peu gauchement...

— Mais de quoi donc, madame ? reprit Jacqueline, la situation est fort simple, l'honneur de tout le monde parfaitement sauf ; de fort braves gens peuvent ne pas s'entendre, et puisqu'il y a un remède, je trouve préférable d'y avoir recours. C'est ce que nous avons fait.

Jacqueline de Prémery parlait avec le bel aplomb de ceux qui se moquent des jugements du monde, et à qui, en général, cette indifférence réussit parfaitement. Le monde, étonné, accepte avec une sorte de respect ceux qui s'affranchissent de ses verdicts.

— D'ailleurs, continua Jacqueline avec son imperturbable aplomb, je suis de famille protestante, et remariée au religieux et latque !

Puis elle se mit à rire, leva sa jolie tête et parut prendre quelqu'un d'invisible à témoin qu'elle avait en somme bien le droit de faire ce qui lui plaisait ; et afin de dissiper l'espèce d'embarras de ses voisines :

— Voyez donc, comme ma pauvre Clémence s'acquitte bien de sa tâche ; elle a l'oreille juste, la matine, et saute en mesure.

Tout en parlant, Mme de Prémery se leva et fit un signe d'approbation à Clémence, qui le saisit au vol. Mme Labenne, durant ce court instant, chuchota à sa belle-sœur :

— Elle est charmante... une franchise, c'est délicieux !

Et quand Jacqueline se rassit, elle rencontra le plus aimable sourire de Mme Labenne et le lui rendit avec usure.

Une des vives curiosités de Jacqueline de Prémery était de connaître la première femme de son mari,

de savoir quelque chose d'elle; et l'absence de relations communes l'avait jusque-là tenue dans l'ignorance. Surtout depuis qu'elle connaissait les filles de son mari, leur mère avait cessé d'être une personnalité anonyme flottant dans le passé, sans lien aucun actuel avec Charles de Prémery; l'attitude du père vis-à-vis de ses filles avait persuadé Jacqueline que la mère devait occuper une certaine place dans l'esprit de son mari. Il importait donc d'être un peu au courant des faits et gestes d'une personne exerçant une influence occulte sur l'homme qu'elle aimait. Jacqueline savait que, dans la vie, rien n'est indifférent, et s'efforçait toujours d'être le mieux armée possible; elle se félicita donc de l'aubaine et se promit de tirer de Mme Vailly toutes les informations que Mme Labenne pouvait donner. Dès le lendemain elle était informée de l'existence d'un certain lieutenant de vaisseau, soupçonné par les hôtes du *Grand Hôtel de Bex* d'être fortement épris de la belle et austère Mme Monpascal... Des détails supplémentaires laissaient entrevoir la possibilité d'être plus complètement informée. L'officier était en congé, attaché à Lorient. Mme Faucheux, sa mère, vivait à Orléans, mais passait une partie de l'hiver à Paris, etc. Mme Faucheux ne rêvait que le remariage de son fils... veuf une première fois...

« Pauvre femme! se dit Jacqueline avec une intime satisfaction, tant mieux si elle pouvait refaire sa vie, la solitude est trop triste! »

XXI

La fin de cette journée de retour avait été pesante pour Charles de Prémery; depuis longtemps il ne s'était pas senti aussi troublé, et il constatait, avec une sorte de frayeur, que ce n'était pas uniquement la séparation d'avec ses filles qui l'agitait, mais l'impression produite sur lui par leur mère! Il l'avait, sans qu'elle le sût, contemplée librement pendant l'instant, où, transfigurée par la joie, elle serrait les chères créatures retrouvées sur son cœur! Prémery n'avait pas cru ce beau visage, dont le calme souvent l'avait énervé, susceptible d'un tel rayonnement; l'amour le plus chaud y brillait, dans une expression d'infinie douceur, les yeux noirs lançaient des étincelles, tant ils étaient éclatants; la

voix, généralement un peu sourde, presque rauque, revêtait des inflexions suaves pour dire les mots magiques : « Etoile », « Trésor » ! Oui, en vérité, ces créatures de sa chair lui étaient : étoile et trésor, l'éclairaient sur sa route, lui donnaient tout en abondance. Jamais Prémery n'avait vu son ancienne femme si belle, car, au milieu de cette félicité, l'œil exercé de l'homme d'expérience discernait un fond douloureux. Ce qui émanait de Valérie était la joie assurément, mais la joie du sacrifice, la plus divine de toutes.

Prémery éprouva le sentiment humiliant de n'avoir rien connu du vrai caractère de sa jeune femme ; et maintenant qu'elle n'était plus à lui, elle lui apparut comme un mystère... un mystère délicieux dont il aurait passionnément souhaité soulever le voile qui le lui dérobait.

Quand la mère et les enfants eurent disparu, il sembla à Prémery que la nuit était soudain tombée... Un effréné désir de les joindre, de les retrouver l'étreignit, le tortura... Il appela à son aide toute sa volonté ; mais, la longue habitude d'obéir à chaque instinct passager, ne lui en laissait guère pour vaincre l'obsession.

En vain il essaya de penser à Jacqueline, aux douceurs que lui donnait son amour... Ces évocations lui parurent sans saveur, il pouvait oublier Jacqueline, comme il avait oublié tant d'idoles brisées ; il ne pouvait arracher de son cœur les racines qui attachaient sa destinée à celle de Valérie ! Tout en promenant d'un endroit à l'autre son désœuvrement, Charles de Prémery comprit que la femme qu'il avait vue ce matin-là, avait tenu dans sa vie une place unique ; elle avait été l'épouse, celle avec qui il avait cru fonder le foyer définitif ; et, malgré la liberté retrouvée, malgré la loi, malgré tout, Jacqueline, au fond, n'était que la maîtresse légitime... La nostalgie de l'autre foyer, du premier, s'imposait, persistante. Prémery se dit avec amertume que la femme qui avait excité si fort la jalousie de Valérie, provoqué leurs querelles, une petite actrice rusée et fourbe, ne lui était depuis longtemps qu'un objet de dégoût... et pour cela, pour cette marchandise avilie, il avait contristé le cœur de celle qui était venue à lui vierge, qu'il avait rendue femme et mère, de qui étaient nées ces deux enfants, si fort siennes, dont la privation lui paraissait désormais un supplice. Et à cet état de chose, aucun remède, aucun espoir d'amélioration, au contraire : la naissance d'un enfant, issu de son second mariage, viendrait compliquer

la situation. Comment annoncer cet événement à ses filles ? Il sentait, chez Marcelle, non avertie certes, mais cependant soupçonnant le péché, une pudeur délicate, que cette nouvelle froisserait ; il avait surpris l'espèce de frémissement de la fillette, lorsqu'il tutoyait sa femme, et il avait eu recours à des phrases entortillées pour éviter cette familiarité conjugale. Hélas ! il reconnaissait, trop tard, le bien fondé de l'objection principale de sa bienveillante sœur Louise. « Tu te créeras des embarras infinis. » Elle avait eu raison. Cette émancipation qui paraissait si souhaitable, le commencement d'une ère de liberté, avait doublé les jugs. Le passé est comme nos enfants, une fois qu'il a été, nous ne demeurons en rien maîtres de ses conséquences, pas plus qu'il ne nous appartient d'empêcher nos enfants de croître, de devenir des hommes et des femmes, dont les actions sont totalement indépendantes de notre volonté, et qui, néanmoins, auront toujours sur nous leur répercussion. « Enfin, je les embrasserai demain, » se répétait Prémery pour se consoler, et fidèle au système de ne pas voir trop loin, mais de saisir le bien présent.

Demain vint et le porta à Auteuil.

Ce fut Pauline qui lui ouvrit la petite grille du jardin ; dès l'entrée, les deux petites se saisirent du papa bien-aimé et l'entraînèrent dans le joli salon, où presque chaque meuble était un vieil ami ; Toby aussi, ivre de contentement, sautait sur son ancien maître et pleurait de joie.

— Oh ! papa, dit Geneviève ravie, et embrassant Toby avec emportement, comme il te connaît, comme il t'aime !

Toby avait bondi sur les genoux de son ex-maître, et ses yeux lui disaient clairement qu'il était prêt à le suivre jusqu'au bout du monde.

Les petites prirent des siéges bas, et encadrèrent de très près le fauteuil où Prémery avait pris place.

Il était pâle d'émotion ; ses filles, cette bête fidèle, tant d'objets familiers, faisaient renaître le passé avec une intensité douloureuse.

— Je ne dérange pas votre maman, j'espère, dit-il enfin, d'une voix dont le tremblement échappa aux enfants.

— Non, papa, dit Marcelle, posément, et un peu tristement, maman est sortie depuis neuf heures ce matin, elle est allée chez Mme Bressac, qui est très souffrante ; maman a reçu un mot d'elle hier soir.

Mme Bressac était une amie de couvent, toujours restée liée avec son ancienne compagne ; l'excuse

était donc bonne et plausible; néanmoins Marcelle aurait voulu ajouter: « Maman est bien fâchée ». Mais maman n'avait exprimé aucun sentiment de ce genre, et la véridique petite fille s'abstint de tout commentaire; de son côté, papa se contenta de dire:

— Je regrette d'apprendre que Mme Bressac est malade.

On causa, mais il y avait dans l'entretien, et chez le père et chez les enfants, une nuance d'embarras.

Comme diversion, Prémery observa:

— Quel joli jardin vous avez là.

— Veux-tu le voir, papa?

— Volontiers.

Tous trois se levèrent. Marcelle ouvrit la porte-fenêtre.

Le petit hôtel avait été autrefois une maison de campagne, et en gardait l'allure désuète et pittoresque; le jardin avait conservé un air agreste; une première pelouse un peu folle, que terminait un énorme acacia en dôme, était suivie d'un large espace sablé, où se trouvait un vieux banc de marbre, très bas, arrondi, accueillant d'aspect; à côté de ce banc, un arbre mort avait été coupé à hauteur de petite colonne, que des fleurs surmontaient; un autre acacia beaucoup plus haut, surplombait le banc de ses branches touffues, et au delà, un énorme tilleul jetait sur tout ce fond de jardin une ombre, peut-être trop épaisse; tout autour du mur d'enclos les futaies étaient drues et vertes, et comme d'autres jardins joignaient, on se serait cru très loin d'une ville.

— C'est tout à fait un petit parc, observa Prémery, et s'asseyant sur le banc de marbre: — On est bien ici.

— Nous y venons très souvent avec maman; l'hiver, quand les feuilles sont tombées, il y a toujours beaucoup de soleil, assura Marcelle.

Il y eut un silence, silence involontaire, que la fine sensibilité de Geneviève lui fit rompre la première.

— Ce n'est pas beau comme ma maison de naissance! soupira-t-elle.

Prémery se leva, l'épreuve devenait trop lourde; cependant, il ne put se défendre d'exprimer tout haut un désir qui le tenaillait depuis quelques instants.

— Je voudrais bien connaître votre chambre, mes chéries.

— Viens, papa, viens, cria Geneviève, je vais te la montrer.

Ils rentrèrent par la porte-fenêtre, traversèrent le

salon, Geneviève conduisant; elle s'engouffra la première dans l'escalier : « Viens, papa », répétait-elle, et Prémery, très conscient de son indiscretion, monta derrière sa fille, le cœur battant.

— Juste, Pauline fait notre chambre, annonça Geneviève.

Prémery s'avança sur le seuil, et ses yeux mouillèrent à la vue des deux petits lits, des meubles délicats, de cet ensemble d'innocence et de pureté; son portrait était accroché au chevet de chacune de ses filles.

Pauline, un peu ahurie, regardait « Monsieur » et s'efforçait de réparer le désordre de la pièce.

— Que Monsieur entre, dit-elle.

Il entra.

Une porte était ouverte, celle de la chambre de Valérie!

— C'est la chambre de maman, déclara Geneviève, et elle aurait poussé son père vers la pièce; mais Prémery, discrètement, se recula; il n'avait donné qu'un coup d'œil, mais ce coup d'œil avait tout embrassé... Un joli lit Louis XVI, étroit, un lit de veuve! La belle coiffeuse ancienne; celle de jadis, devant laquelle il imagina Valérie, comme il l'avait vue si souvent, dans un de ses peignoirs blancs, peignant ses superbes cheveux, dont les ondes fines et sombres l'entouraient comme un voile... Précisément, un peignoir blanc était encore là, jeté sur un fauteuil, le lit était refait; de la pièce claire et ensoleillée émanait une senteur délicate, car le cabinet de toilette attenant était demeuré ouvert.

Et jamais...

C'était fini...

Prémery eut peine à se maîtriser; mais son trouble n'échappa pas à Pauline. « Monsieur » s'était approché d'elle et lui serrait cordialement la main. Celle de Monsieur était glacée.

— Au revoir, Pauline, je n'ai pas besoin de vous faire des recommandations pour contenter Madame.

— Monsieur peut compter sur moi.

— Allons, mes chéries, descendons, et regardant sa montre : l'heure presse; on va s'embrasser et se quitter.

Les deux petites pleuraient. Leur père, l'une après l'autre, les serra sur son cœur... Elles ne parlaient pas, pauvres enfants, que pouvaient-elles dire? ni : reste! ni : emmène-nous!

Leurs petits cœurs ne pouvaient qu'être broyés.

Dès que Pauline eut entendu la grille se refermer, elle descendit hâtivement. Les deux enfants pleu-

raient silencieusement dans les bras l'une de l'autre, s'étreignant bien fort ! Marcelle, si ingénieuse à consoler, ne trouvait aucune parole de réconfort : un papa qui s'en va pour longtemps, longtemps, c'est tellement triste ! et pas d'espoir que papa revienne plus tôt qu'on ne l'espère ! et maman qui n'était pas là !... Marcelle avait très bien compris que maman était sortie, exprès, exprès pour ne pas voir papa ! et, avec une mordante jalousie, elle pensa à la femme de son père... et à la petite fille de celle-ci, pour qui son papa était bon... Ah ! le cœur de la fillette était lourd.

Pauline s'approcha, ses yeux fanés pleins de larmes :

— Voyons, Mesdemoiselles chéries, soyez raisonnables ; si votre maman vous trouve une figure bouleversée, elle va être désespérée, la pauvre dame, et ça, le lendemain de votre retour.

— C'est vrai, dit Marcelle, allons, ma Geneviève, essuie tes yeux, pour que maman puisse les embrasser.

Geneviève sourit.

— Oui, continua Pauline, il faut faire fête à votre maman, elle n'a que vous !

— C'est vrai, elle n'a que nous, répéta Marcelle, et cette pensée fit se redresser la tête penchée de Geneviève.

— Il ne faut pas lui causer du chagrin, à votre chère maman, et si vous voulez écouter votre vieille Pauline, vous ne lui direz pas que votre papa est monté.

— Pourquoi ? demanda Geneviève avec un peu de colère.

Marcelle comprenait à demi.

— Mademoiselle chérie, il y a des choses que je ne peux pas vous expliquer, mais croyez Pauline.

— Il ne faut jamais mentir, répliqua sévèrement la petite fille.

— Non, bien sûr ; mais votre maman ne vous fera aucune question, se taire n'est pas mentir, et comme Annette était sortie, si nous nous taisons, votre maman ne saura rien... Maintenant, montons un peu ranger vos petites affaires, j'ai sorti les photographies, Mlle Mytille, et il faudra les descendre.

— Nous les montrerons à tante Louise, elle viendra cette semaine, reprit Marcelle vivement, suivant la voie que Pauline lui ouvrait pour offrir une diversion aux idées de Geneviève.

— Je voudrais que maman rentre, soupira la petite.

— Elle ne tardera pas ; il est bientôt onze heures

et demie, voilà Annette qui revient; votre maman chérie sera là dans un moment.

Et en effet, un quart d'heure plus tard, la bien-aimée silhouette se dressait devant la grille et les deux petites s'élançaient à sa rencontre.

Cette entrée fut vue de loin par Prémery. Après avoir quitté ses filles, il s'était senti sans forces pour s'éloigner; marchant de long en large dans la rue transversale, du côté opposé à celui par lequel il savait que Valérie reviendrait, il guettait son approche... non pour lui parler, non pour qu'elle le vît, mais pour l'apercevoir encore une fois... Il comprenait qu'elle s'était absentée pour ne pas le rencontrer, et il comprenait aussi qu'il avait outrepassé ses privilèges en lui demandant, devant leurs enfants, la permission de venir chez elle... la maladie d'une de leurs filles lui en aurait seule donné le droit!

Il avait comme toujours pensé à lui-même, sans réfléchir à l'impression pénible que cette démarche pouvait causer à la mère de ses filles!

Quand il voyait Valérie devant ses yeux, il devenait impossible à Prémery de la considérer comme une étrangère. Elle l'était cependant; maîtresse de lui interdire de passer sa porte! et ceci paraissait presque monstrueux à l'homme qui avait été son mari.

La jeune femme avait franchi la grille, pénétré dans l'asile clos, où, sous son aile maternelle, grandissaient ses enfants, leurs enfants, créatures de grâce, de bonté et de beauté, que le père était destiné à ne voir que rarement! Oh! comme elles lui étaient précieuses et chères, qu'il eût été doux d'habiter cette petite maison modeste en pareille compagnie... Non, le remords, mais un regret cuisant entra dans le cœur de Prémery; et, pas de remède! non, cette fois, il n'y en avait pas.

XXII

Valérie, en effet, s'était éloignée pour ne pas rencontrer son ex-mari; elle lui en voulait de lui avoir infligé sa présence, la pudeur intime de la femme s'en trouvait froissée. Puisqu'il ne lui était plus rien, jamais elle ne devait le voir! Cependant, une voix secrète lui soufflait que, devant Dieu, Prémery était



encore et toujours son mari. Ces entrevues passagères apportaient à la jeune femme un trouble douloureux, où toutes sortes de sentiments se confondaient. A Bex, déjà, l'apparition de Prémery l'avait vivement émue, avivant la plaie, que le temps et le repos cicatrisaient peu à peu.

Mais, maintenant qu'un autre sentiment, profond et secret, s'était installé dans l'arcane la plus cachée de son cœur, la présence de son ancien mari devenait intolérable.

Pourquoi venait-il jusqu'à son foyer ?

Elle ne songeait pas à se présenter au sien.

Le seul bien de la femme délaissée, c'était la liberté, l'affranchissement, cette liberté était sacrée et devait être respectée.

Valérie, dans le doux bonheur de reprendre possession de ses filles, n'avait pas voulu que le moindre acte, issu de sa propre volonté, leur causât le plus léger déplaisir. Elle avait vu leur joie, à l'idée de la visite de leur père. Pouvait-elle les en priver ? Prémery savait bien qu'elle ne le ferait pas, c'était à lui de s'abstenir.

La semaine de grâce demandée avait été pour Valérie une trêve, qu'elle avait accueillie avec reconnaissance ; l'ébranlement de son être avait été si violent qu'un peu de solitude lui fut un infini bien moral. La félicité d'être aimée, d'aimer, coulait dans ses veines comme un baume vivifiant, l'unique et courte visite de Denis, car il avait paru à l'heure annoncée, lui avait fait éprouver une sorte de béatitude jamais ressentie jusque-là. Les paroles, de part et d'autre, avaient été rares et brèves... Se tenant la main, ils s'étaient regardés, se pénétrant ainsi l'un l'autre, révélant jusqu'au tréfonds de leurs cœurs meurtris.

— Je suis tout vôtre. N'ayez, ma bien-aimée, aucun secret pour moi, dites-moi tout, vos pensées les plus fugitives...

Et elle avait promis.

— Ne quittez pas encore la France... murmura-t-elle

— Non, je ne demanderai rien... je me contenterai d'accepter... Vous déciderez dorénavant tout de ma vie... Je vous attends depuis si longtemps, je savais que vous viendriez, et vous êtes venue... Plus belle, plus noble, que je ne l'avais rêvé !

Oh ! quel regard dévorant fait baisser les paupières de la femme tremblante.

— Donnez-moi quelque chose qui soit à vous, le moindre objet, pour m'être un talisman.

Non, il n'y avait pas de mal à cela; les amis dévoués échangent des gages, Valérie enlève d'un de ses doigts une bague vieillotte qui lui vient de sa mère, et la tend à son ami.

Denis la baise avec transport.

— Elle est à moi, et je ne vous la rendrai jamais, dit-il avec violence; puis, adoucissant son intonation, car il sent que Valérie en est effrayée :

— Que je suis heureux!

— Vous aussi, balbutie la jeune femme, laissez-moi un souvenir.

Une flamme monte aux joues de Denis.

Fébrilement il sort sa montre, et détachant une pièce d'or attachée à la chaîne :

— C'est une pièce grecque, c'est Minerve... c'est vous-même!

La main tremblante de Valérie serre l'antique effigie...

— Et maintenant, dit-elle, adieu... pour aujourd'hui.

— Adieu!...

Un long baiser sur les chères mains, puis Denis, fidèle à sa parole, sans regarder en arrière, était sorti.

Et dans ce si court espace de temps, compté par les minutes, dans ces discrètes caresses, Valérie avait vécu plus intensément, avait goûté une volupté que sa prime jeunesse avait ignorée. Désormais il y aurait deux parts dans sa vie intérieure, celle de ses filles, et celle de l'homme qui l'aimait. C'était presque trop pour un faible cœur de femme, car les lettres de Denis ardaient d'une telle tendresse, qu'après les avoir lues, Valérie restait muette et palpitante... Mais, il était loin, et elles étaient là, à son côté...

La vie, doucement occupée, régulière de la mère et des filles recommença, avec ses journées bien remplies s'écoulant dans l'atmosphère aimante qui rend tout délicieux. A Paris, Geneviève préférait l'hiver au printemps, qui lui inspirait la nostalgie des bois, où se cueille le muguet, l'hiver elle aimait le feu, le regardait brûler, et parfois l'apostrophait : « Brûle, brûle, » disait-elle, et ses regards profonds suivaient la flamme capricieuse. Et puis, la nuit tombée, on était si bien dans la maison tiède et close, « maman » était toujours là. Marcelle travaillait à ses devoirs, Geneviève étudiait de son côté; après dîner maman se mettait souvent au piano, et la fillette adorait ces tranquilles séances de musique; sa poupée favorite dans les bras, elle s'asseyait dans un fauteuil, placé de telle sorte qu'elle voyait très bien la figure de sa mère; le visage de Valérie s'ani-

maît alors singulièrement, ses yeux irradiaient la lumière, ses joues, un peu pâles, se coloraient. C'était une autre maman que celle de la vie ordinaire; mais une maman également délicieuse. Pendant ce temps, la laborieuse Marcelle travaillait à quelque bel ouvrage, ou dessinait. C'était un doux tableau, un tableau de paix et de bonheur, et cependant dans ces trois cœurs, dans le cœur de la femme, dans le cœur des enfants, un désir inassouvi laissait sa tristesse...

Les petites avaient éprouvé un gros chagrin du départ inattendu de leur père, pour le midi.

Il était revenu les voir, quinze jours après le retour des Etats. Elles avaient été cette fois menées chez leur bonne tante Louise, rentrée à Paris, pour le rencontrer, et il leur avait annoncé que pour la santé de l'amie Jacqueline, il lui fallait passer l'hiver à Nice.

— Je ne veux pas ! avait d'abord déclaré Geneviève, non, mon papa, je ne veux pas que tu t'en ailles ! et elle avait sangloté.

Tante Louise, présente, avait pris la petite sur ses genoux, l'avait tendrement calmée, lui parlant tout bas... les sanglots s'étaient apaisés...

— Je lui ai dit, répéta tout haut tante Louise, s'adressant à son frère, que tu reviendrais sûrement les voir dans le courant de l'hiver, peut-être avant le jour de l'an.

— Certainement, certainement, je le promets, répliqua chaleureusement le père.

Et il avait fallu se contenter de cette perspective.

Tante Louise avait reconduit ses nièces et ne les avait rendues à leur mère que tranquilles et résignées; elles avaient été vite reprises par la douceur enveloppante du foyer maternel.

Tante Louise, qui était une personne sage, traversait la vie sans encombre, grâce à un optimisme qui lui faisait attribuer à ceux qu'elle aimait toutes les qualités imaginables; les manifestations contraires ne lui étaient pas une démonstration, car alors elle disait naïvement : « Comment se fait-il qu'Etienne (son mari), qui est si doux naturellement, ait pu se livrer à une pareille violence ? » et le même étonnement se renouvelait sous des formes variées, selon la personne incriminée. Tante Louise, du moins, savait qu'il n'est pas bon de vivre seul, et reprochait à Valérie une sauvagerie que rien ne justifiait :

— Pourquoi, ma chère, vous renfermez-vous ? vous n'avez aucune raison pour cela, cette solitude est mauvaise pour vous, pour Geneviève, dont l'imagination travaille trop. Marcelle, heureusement, est

occupée, ses cours la mettent en contact avec d'autres enfants, mais Geneviève vit trop repliée sur elle-même.

Valérie protesta :

— Mais, ma chère Louise, je vois mes amies, Thérèse de Bressac vient constamment, et même Jeanne aussi souvent qu'elle le peut, nous avons des visites, je vous assure...

— Pas le quart de ce que vous devriez avoir ; ma sœur Jeanne, qui voit juste, a toujours blâmé votre installation au fond d'Autcuil ; au point de vue relations, cela complique tout. Il fallait rester dans votre ancien quartier... Tous les jours on me demande de vos nouvelles ; le moment de conduire Marcelle dans la le monde arrivera bien plus vite que vous ne pensez... Elle va avoir treize ans ; à partir de cet âge-là, les années galopent... Nous vous apprécions tous dans la famille, et nous avons vivement regretté ce malheureux divorce ; mais hélas, c'est fait... J'ai à cœur de vous dédommager... Votre conduite ne peut qu'être admirée, votre dévouement à ces enfants est incomparable, Etienne le disait encore hier... et, une si belle femme, a-t-il ajouté, car vous savez qu'il a toujours en un faible pour vous.

— Je lui rends son amitié, dit Valérie en souriant.

— Oui, et nous comptons tous sur votre affection. Charles, qui a le cœur généreux, car vous reconnaîtrez, j'en suis persuadée, qu'il a le cœur généreux, Charles est heureux de notre intimité ; il ne nous en veut pas de vous être fidèle, il trouve cela très naturel. Quant à nos chéries, elles sont faites pour conquérir les cœurs... ainsi, la femme de Charles, elle-même, en est enthousiasmée...

Une vive rougeur couvrit le beau visage pâle.

— Je sais... Pauline m'a dit...

— Oui, ma bonne Valérie, c'est cruel pour vous, et je l'ai déclaré sans ambages à mon frère, ces rencontres ne doivent pas avoir lieu... Tant pis pour Charles, il n'avait qu'à réfléchir, et vous savez, à mon avis, il n'a pas du tout la femme qu'il lui faut... pas du tout ; elle est aimable... mais frivole, aussi frivole que Charles ; je la crois honnête personne malgré son divorce ; et maintenant la venue d'un enfant va causer un embarras de plus, je l'ai déclaré à mon frère : « Tu as fait deux parts dans ta vie, il faut t'y résigner. Tes filles ne pourront aimer cet enfant-là, et mon avis serait de ne pas leur en parler... » Cette idée révolte Charles... Ce pauvre garçon, avec toute son intelligence et son bon cœur, n'a pas le sens de la vie, il croit toujours que tout

s'arrange. Je crains bien que le jour vienne où il ne découvre son erreur... et encore, il est privilégié ; avec vous, on est tranquille... Vous ne vous remarierez jamais...

— Jamais ! dit avec une fermeté froide Valérie.

— Je le sais ; votre religion, qui est sincère, vous le défend. On parlait de cette éventualité l'autre soir, et j'ai dit à ma sœur Jeanne : Valérie n'est pas une dévote, mais je la connais, elle a la foi, l'idée d'avoir deux maris ne lui traversera pas le cerveau !

— Vous avez eu raison, et je vous remercie.

— Nous avons trop gâté mon frère, comme j'ai trop gâté Gaston, qui commence à être insupportable. Ah ! les fils ! quels soucis ils donnent ; André est hors d'affaire, c'est-à-dire que ses bêtises ne nous regardent plus, d'ailleurs il est plutôt raisonnable... Ah ! Valérie, vous êtes heureuse d'avoir des filles, elles seront des trésors pour leurs futurs maris...

— Je pense quelquefois, dit lentement Valérie, que le divorce de leurs parents pèsera sur leurs vies !

Mme de Chassenay resta une minute sans répondre.

— Evidemment, c'est une complication ! mais j'ai confiance ; pour l'amour de vos filles, il ne faut pas vous détacher de nous, Valérie.

— Mais je n'y songe pas !

— Vous n'y songez pas ; mais involontairement, vous vous faites rare, j'aime qu'on vous rencontre chez moi, et vous ne voulez jamais venir à mon jour.

— Je pourrais m'y trouver avec... l'autre.

— Non, il est facile de se mettre à l'abri de ce hasard... Je voudrais que vous preniez un jour... Comment voulez-vous que, dans la vie de Paris, on vienne au hasard jusqu'ici... on ne vient pas, peu à peu, on perd ses relations, c'est une grande erreur, dans toutes les circonstances, et dans les vôtres spécialement ; votre installation est agréable, quelle objection pouvez-vous avoir à recevoir ?

— Aucune... sauf que cela ne m'intéresse plus...

— Eh bien, si vous m'en croyez, vous tâcherez de vaincre cette paresse... Je sais, on est parfois découragée ; cela ne me charme pas, tous les lundis, de faire la bouche en cœur, et d'écouter des papotages, mais c'est une petite corvée nécessaire... on a, comme fond, les vraies amies, qui font avaler le reste... les enfants, croyez-en mon expérience, seront plus heureuses de vous sentir entourée ; de plus, pour une jeune femme seule, le jour est une obligation... La solitude vous pèsera, vous rencontrerez inévitablement des personnes sympathiques, et la

visite solitaire, qui se répète un peu, prête tout de suite aux commentaires... Avec un jour, on peut, sans inconvénient, cultiver ses sympathies... pensez-y ; et tenez, je vous suggère le jeudi... vos amies, à filles, pourront ce jour-là les amener voir Marcelle ; ma chère petite nièce est très sociable, elle ressemble à son père sur ce point-là... Je dois dire qu'elles lui ont pris tout ce qu'il a de meilleur. Je comprends qu'il les adore ! Si vous saviez ce qu'il souffre en les quittant, vous-même auriez pitié de lui...

— Rien ne l'obligeait à s'en séparer.

— Rien, en effet, mais, ma chère Valérie, sans reproche, ma sœur Jeanne le disait l'autre jour, si vous n'aviez pas voulu, si vous aviez lutté, jamais cette déplorable scission n'aurait eu lieu.

— J'étais trop fière pour garder un homme de force !

— Un homme peut-être... Mais un mari... il était votre propriété, votre bien, on a le droit de défendre ce qui est à soi... Voyons, voyons, je vous attriste, je vous en demande pardon... Tirons le meilleur parti de ce qui nous reste. Mais avant de quitter ce sujet, j'ai encore une requête de mon frère à vous soumettre... Pourquoi n'usez-vous plus du nom de Prémery... Il ne songerait pas à vous inquiéter là-dessus... et pour vos filles ce serait tellement préférable.

— Mais l'autre Mme de Prémery ?

— Vous pourriez vous appeler Monpascal de Prémery sur vos cartes... Cela concilierait tout ; cette différence de nom est une fâcheuse étiquette ; des gens sans tact peuvent faire des questions aux enfants. C'est bon pour une veuve remariée, le mari est là... Mais pour vous, réfléchissez là-dessus... Par le fait, vous êtes Mme de Prémery pour toute votre vie, puisque vous ne prendrez jamais légalement un autre nom ; mon frère vous serait reconnaissant de cette concession.

— Mais sa femme ?

— Oh ! il faut lui rendre cette justice, elle ne veut empêcher personne de vivre, c'est une bonne créature...

— Je réfléchirai... et, Louise, je vous remercie de tout mon cœur.

— Vous avez en moi une amie, Valérie, une sœur aînée... au besoin, ne l'oubliez pas.

XXIII

L'entretien avec Mme de Chassenay laissa une impression pénible dans l'esprit de Valérie; chaque parole de son ex-belle-sœur lui avait fait sentir à quel point étaient étroites les mailles du filet qui l'enserrait, combien illusoire cette liberté, qui devait être sa consolation!

Valérie avait trente-deux ans, et une nature portée à la violence dans ses sentiments. Elle aimait, avec emportement, ses filles, elle les aimait au-dessus de tout, depuis l'heure de leur naissance; mais l'amour qui rassasie les cœurs, elle ne l'avait pas connu... s'était même crue incapable de le ressentir, et voici que, comme un voleur, il était entré dans sa maison, et, comme un voleur, elle voulait le chasser!

Elle avait frêmi en écoutant tante Louise exprimer en elle une si inébranlable confiance... Dans la famille de Prémery on avait donc la certitude que, jamais, la femme délaissée si jeune ne se remarierait!

La facilité d'abdiquer pour les autres, est sans bornes, même chez des âmes très droites. Il n'y a rien à quoi la galerie se résigne plus vite qu'à l'abandon d'une jeune femme... On dirait que cet abandon constitue une grâce d'état, qui la préserve de toute tentation. Pour son ex-belle-famille et le cercle de leurs amis, Valérie était une personne froide, très raisonnable, à qui l'affection de ses enfants suffisait amplement... Que son cœur pût battre éperdument, que ses sens soient susceptibles d'être troublés, paraissait une contingence inadmissible. On la louait, on l'admirait; et toute défaillance de sa part, si légitime qu'elle fût, eût paru une banqueroute.

Valérie sentait toute la cruauté d'une pareille situation, il lui fallait s'anéantir, tailler dans le vif, sous peine d'amoindrir la tendresse filiale de ses petites. Marcelle était retenue par une demi-lucidité, mais Geneviève, à tout moment, montrait dans quelle mesure elle jugeait maman sienne, et sienne uniquement... « Maman est à nous, rien qu'à nous, » disait-elle quelquefois à Marcelle, dans une sorte de vague inquiétude que quelqu'un veuille leur prendre « maman ».

Marcelle, depuis qu'elle avait vu la femme de son père, savait que, chose affreuse, maman avait aussi

le droit de prendre un autre mari; mais elle croyait, comme à son existence, à l'assurance donnée par Pauline : « Jamais votre maman ne fera cela ! »

En même temps, la fillette aurait voulu que ce fût impossible. Elle se multipliait pour plaire à maman, pour empêcher que maman ne s'ennuie. Tante Louise, qui traitait sa nièce en grande personne, lui avait dit :

— Vois-tu, ma grande, il faut persuader ta maman de recevoir des visites, d'en faire, elle finira par s'ennuyer, d'être toujours en cage.

— Mais nous sommes toujours avec maman !

— Oui, ma chérie, et vous lui êtes une chère compagnie; cependant, il faut voir des grandes personnes, il faut un peu de mouvement, un peu d'imprévu, ta mère est très jeune encore !

Jamais Marcelle n'avait pensé à cela, elle trouvait sa mère admirablement belle, mais le mot jeunesse, s'appliquant à une maman, lui parut singulier... Elle n'en dit rien à personne, mais y pensa beaucoup, comme à un danger, dont elle ne comprenait pas la nature.

Valérie s'apercevait maintenant combien était serrée la trame de ses heures; elle découvrait, dans un besoin soudain de liberté morale, qu'elle n'avait pas un instant vraiment à elle. Sa vie était liée par des fils ténus et innombrables à la vie de ses filles.

La mère occupait une chambre séparée, mais la porte en demeurait ouverte toute la nuit; elle ne lisait, elle n'écrivait, elle ne respirait que sous les yeux aimants qui la cherchaient sans cesse. S'enfermer eût été un événement douloureux pour les enfants ! La maison était de verre; pas un mouvement de celle qui en était l'âme, qui ne fût suivi et observé, un nuage sur son front, une pâleur plus accentuée sur ses joues, alarmait ces tendres petits cœurs; elle était leur bien, elle leur donnait la vie chaque jour, elles avaient besoin de son souffle pour vivifier le leur.

Valérie eut soudain conscience de cette emprise, et à quel point elle était absolue... Non, rien désormais ne pouvait intervenir dans sa vie... Elle devina la sourde inquiétude de ses filles, à lui voir recevoir des lettres, dont elle n'expliquait pas immédiatement la provenance... Sous des regards interrogateurs, elle se vit un jour contrainte de dire à Geneviève :

— C'est une lettre d'affaire, mon étoile.

— Ennuyeuse ?

— Non, chérie, sérieuse, les mamans reçoivent de ces lettres-là !

— Moi, je n'aime pas que tu en reçoives, — déclara Geneviève. Et Valérie avait écrit :

« Ami, faites vos lettres plus rares, je vous l'ai dit... Je ne m'appartiens pas; vos lettres donnent de l'ombrage autour de moi, je n'ai pas le droit d'alarmer, si légèrement que ce soit, les créatures sacrées dont j'ai la garde. »

Aucune réponse n'était venue à cette missive, dont Valérie sentait l'espèce d'injustice; puis, le matin de la Toussaint, un pneumatique lui annonçait la visite de Mme Faucheux et de Jeannette. Elles étaient de passage à Paris pour des séances chez le dentiste, et proposaient leur visite vers deux heures. Ce fut chez les petites un grand contentement.

— Et le papa de Jeannette, viendra-t-il? demanda Geneviève.

— Je l'ignore, ma chérie, Mme Faucheux n'en dit rien.

— Je voudrais connaître le papa de Jeannette.

— Il ne serait pas impossible qu'il les accompagnât.

Valérie était certaine qu'il viendrait, et cette rencontre lui était redoutable, il fallait d'avance s'armer de volonté, surmonter cette défaillance, et elle devinait que cette dépêche lui avait été envoyée pour lui en donner le temps... On conféra un peu au sujet du goûter à offrir à Jeannette, et sur les jouets, qu'on lui exhiberait.

— Jeannette ne connaît pas Myrtille, dit gravement Geneviève, je vais la lui présenter, et puis je lui montrerai les photographies de ma maison de naissance... quel est le pays de naissance de Jeannette, maman?

— C'est Brest, en Bretagne, son papa était attaché au port de Brest quand elle est née.

— Peut-être, il ne faut pas lui parler de son pays de naissance, puisque sa maman est partie.

— En effet, cela vaut mieux, mon étoile, il faut être bien gaie, pour amuser Jeannette.

— Est-ce qu'elle n'est pas gaie chez elle?

— Pas toujours; sa mémé est un peu vieille, et ne comprend pas tout à fait les petites filles.

— Je vois, dit Geneviève posément, et hochant sa jolie tête; mais, ajouta-t-elle après une pause: si son papa vient, elle sera gaie.

Le papa vint, non pas au même moment que sa mère et sa fille, mais une heure après... Jeannette, entourée de ses deux petites amies, Myrtille dans les bras, Toby la regardant avec bonté, nageait dans la joie; Mme Faucheux, charmée de la jolie installation de Mme Monpascal, racontait ses nombreux et

divers campements, de par le monde et, revenant à son idée fixe, concluait :

— Aujourd'hui c'est mon fils que je voudrais voir casé, mais il est tellement difficile ! A Orléans, on lui a proposé un parti charmant, la pie au nid... mais il a une nouvelle idée baroque dans l'esprit, il prétend maintenant, en manière de plaisanterie, je suppose, qu'un marin ne doit pas se marier... « femme de marin, femme de chagrin, » dit-il ; je ne crois pas du tout à cela... Nos officiers de marine sont au contraire des maris hors ligne, et si dans vos connaissances, chère madame, il existe une perle, pensez à Denis, je vous en prie...

Seulement, quand celui-ci eut fait son entrée, Mme Faucheux abandonna le sujet.

On présenta au nouveau venu les jeunes demoiselles de Prémery ; Marcelle l'accueillit avec un beau sourire, mais Geneviève le regarda avec une curiosité un peu hostile. Denis donna la main à l'une et à l'autre, son visage grave s'était éclairé, et de sa voix chaude il dit :

— Jeannette est bien heureuse d'avoir d'aussi gentilles amies. Elle vous a peut-être raconté que son papa est très méchant.

— Oh ! non, protesta Jeannette, j'ai dit que tu es très bon.

— Notre papa aussi est très bon, affirma Geneviève, dans un subit besoin de proclamer qu'elle possédait, pour son compte, un papa.

Denis Faucheux devint un peu pâle sous le regard de la petite fille, et répondit :

— Je n'en doute pas du tout.

— J'ai montré son portrait à Jeannette, continua Geneviève. Mon papa est très beau.

— Celui de Jeannette n'est pas si beau ?

— Non !

— Mais tout de même il espère devenir votre ami.

— Je veux bien ; et Geneviève tendit sa petite main.

De loin, Valérie, attentive, attrapait quelques bribes du dialogue ; Mme Faucheux appela son fils :

— Allons, Denis, laisse ta fille et viens un peu causer avec Mme Monpascal ; et comme il se rapprochait. — Tu me parais avoir fait la conquête de Mlle Geneviève. Malheureux qu'elle ne soit pas un peu plus âgée.

Valérie trouva sa voix pour dire assez galment :

— Ma fille cadette, d'habitude, est plutôt sauvage.

— Mais voilà, madame, elle a reconnu que, moi aussi, je suis un sauvage !

La visite se passa fort bien, le goûter procura une facile contenance à chacun; auparavant, comme la journée était très belle, Marcelle et Geneviève invitèrent Jeannette à venir faire un tour de jardin. Jeannette, toute bondissante, les suivit; elle leur prenait la taille, elle les embrassait... Oh! elle n'aurait jamais voulu les quitter! Quand les trois fillettes furent arrivées à la petite place du banc de marbre, Jeannette cria :

— Oh! faisons une ronde!

Et se précipitant vers la maison :

— Madame, madame, venez, venez chanter « le romarin ».

Son appel les fit sortir tous, Valérie contente de n'importe quel mouvement qui l'affranchissait du trouble qu'elle ne parvenait pas à dompter, les pommettes un peu colorées, s'avança : Jeannette, impétueusement, lui saisit une main, Geneviève prit l'autre, Myrtille se balançait entre Geneviève et Marcelle, et les voix s'élevèrent hautes et claires :

J'ai descendu dans mon jardin...
Pour y cueillir du romarin...

XXIV

Ils sont seuls, le matin d'automne, dans une allée du bois; les frondaisons dépouillées, la douceur du ciel pâle, la tiédeur de l'air, qui sent les feuilles mortes, les occupe peu.

Pour venir jusque-là, Valérie a dû s'imposer un grand effort; le matin est le seul moment du jour où elle s'appartienne un peu; à 9 heures et demie vient Mlle Fontaine, l'institutrice, qui, quotidiennement, jusqu'à midi, fait travailler les deux petites filles. Aussi est-ce l'heure que Valérie choisit pour ses courses à Paris... Elle a coutume d'en annoncer le but à ses filles : « Je vais au Bon Marché » ou à tel endroit. Aujourd'hui elle a dit : « Je vais chez M. Chabanne ». M. Chabanne est le notaire, dont l'existence n'est pas ignorée des enfants.

Geneviève est toujours un peu inquiète de voir disparaître « maman », cependant elle ne proteste pas; elle l'embrasse, et tout bas lui murmure :

— Reviens vite.

— Oui, trésor, sois tranquille; j'ai recommandé à Annette d'être prête pour midi bien précis.

Les deux fillettes se tiennent debout un instant derrière le carreau pour voir s'éloigner leur mère.

Elle sent leurs regards, se retourne, et leur envoie un baiser.

Le cœur de Valérie est oppressé, elle a tenté en vain de se dérober à l'entretien tête à tête, qu'elle redoute! Denis, ardent, violent et tenace, habitué à lutter, habitué à vaincre les éléments, est décidé à l'emporter dans le combat qu'il pressent, entre lui et les enfants de la femme qu'il aime. Il croit que sa volonté sera victorieuse; il ne reconnaît pas à des créatures inconscientes le droit d'accaparer totalement une créature consciente, et cela parce qu'elle est leur mère. Il a imposé à Valérie de prendre cette heure de liberté, elle est venue pour l'apaiser, mais, aussi effrayée d'être là que si un mari jaloux l'attendait au logis. Elle a refusé le lieu clos, l'auto; elle a voulu le grand air, la rencontre fortuite possible, les yeux curieux qui matent les violences.

Mais elle est là, et c'est tout ce que souhaitait Denis, là, affranchie des regards qui la médusent; il sait que dans un instant, dans quelques minutes, elle subira une autre influence : la sienne.

Ils marchent dans la droite et large allée qui va d'Auteuil à Boulogne, et le long de laquelle à tout moment glisse un tramway. Ils marchent côte à côte, très près l'un de l'autre; sous la voilette un peu épaisse, les yeux de Valérie brillent.

Denis d'abord ne lui parle pas : il se contente de la regarder, lui enfonçant ses regards jusqu'au fond du cœur.

— Ne craignez rien, dit-il doucement en s'apercevant qu'elle tremble.

Valérie lève son manchon jusqu'à son visage, comme pour le dissimuler. Elle soupire.

— Nous sommes ensemble! reprend Denis, et dans ces trois mots, il enferme un trésor de félicité.

— Oui, répond bas la jeune femme, oui, aujourd'hui; mais cela ne doit plus être.

— Pourquoi? est-ce que je vous tourmente, est-ce que je vous importune?

— Oh! Dieu non... Oh! ami, pardonnez-moi.

— Oui, je vous pardonne d'être si faible, si craintive... car c'est la faiblesse qui vous domine, qui vous empêche de jouir de notre bonheur, ah! croyez-moi, rien, aucune joie sur terre, n'égale celle que trouvent dans leur amour deux cœurs fidèles... et vous avez peur!

— Je ne sais si j'ai peur... oui, en effet, j'ai peut-

être peur... mes enfants sont la vie de ma vie, je sens qu'en vous aimant je leur dérobe quelque chose... Jamais vous ne pourrez être heureux par moi. Ce qui est arrivé était peut-être inévitable... Mais, ami, il faut renoncer à moi ; je ne vous serai qu'une cause de souffrance...

Denis lui prend une main qu'elle a laissée tomber en signe de découragement ; il la serre à la meurtrir.

— Jamais, vous entendez, vous êtes entrée dans ma vie, dans ma chair, dans mon sang, jamais je ne renoncerai à vous... Je serai patient, je respecte, chère âme, vos tendres scrupules : mais j'attendrai... Il n'est plus en votre pouvoir de vous soustraire à l'influence de l'amour que je vous porte... Vous êtes libre, solitaire, et malgré vos résistances ma pensée s'imposera à vous... Du bout du monde, je vous parlerai et vous m'entendrez ! Demain, je puis devenir aveugle, mais croyez-vous qu'il me soit possible d'oublier vos yeux, votre visage... Non, je les verrai toujours.. Je ne suis qu'un pauvre homme ; mais j'ai eu le bonheur inouï d'avoir fait battre votre cœur, et je renoncerai... Ah ! il n'y faut pas penser...

— Vous m'avez promis...

— Je vous ai promis de vous obéir, et je le promets encore, vous êtes libre de me faire souffrir. Vous dites que la vue de mes lettres trouble vos filles ; pourquoi avez-vous abdiqué à ce point votre personnalité ? C'est folie ; continuez à recevoir mes lettres, et bientôt elles n'y feront plus attention... Votre fille aînée devrait déjà savoir que son père vous a gravement lésée.

— Blâmer son père, à ma fille, cela jamais !

— Parce que vous n'avez pas d'idée de la justice, en général les femmes ne la comprennent pas ; par compassion, on sacrifie les innocents aux coupables ; eh bien, moi, je vous dis qu'au-dessus de la bonté, il y a la justice... Est-ce la justice qui donne à votre mari, coupable envers vous, le droit d'afficher un autre amour, et de conserver cependant intact le trésor du cœur de ses filles ! et à vous, vous fait vivre une vie cachée, incomplète, où votre volonté est paralysée, et au milieu de laquelle vous avez même peur de perdre l'amour de ces enfants, qui sont si fidèles à leur père ! Est-ce là la justice ?

— Non, sans doute ; mais c'est la vie, j'ai été élevée ainsi, je ne puis changer ; j'aime mieux souffrir.

— Vous souffrirez, mais je continuerai à vous écrire ; vous êtes libre naturellement de me renvoyer mes lettres... même sans les ouvrir.

Une jeune femme passa portant un enfant.

Il y eut un silence.

— Je ne ferai pas cela... vous le savez. Je ne ferai pas cela... écrivez-moi... plus rarement...

— Si vous l'exigez ? Ah, si vous arriviez à dominer toutes ces craintes puériles !... moi, pour vous, je lutte contre moi-même comme un damné !...

Elle frissonna.

— Nous connaîtrions d'ineffables bonheurs, je veux les conquérir un à un... je ne trouble pas votre vie, il me semble ; je vous en demande une bien petite part... presque une aumône...

Elle se retourna d'un bloc... leva les yeux... entr'ouvrit les lèvres et se tut.

Mais il comprit.

— Merci, bien-aimée... moi j'ai une confidente, à qui je parle de vous, qui m'écoute avec ravissement !

— Qui ? Pas votre mère sûrement ?

— Non, ma fille !

— Jeannette ?

— Oui.

— Mais c'est de la folie... elle parlera à mes petites.

— Elle se ferait hacher en morceaux plutôt que de répéter un mot de ce que je lui dis. Rien au monde n'est si secret qu'un enfant, je lui ai expliqué la situation... comme vous auriez dû le faire à vos filles.

— Mais encore une fois, je vous trouve insensé, comment voulez-vous que j'explique certaines choses à mes filles ?

— En les disant purement et simplement : croyez-vous avoir agi plus sagement, en envoyant Geneviève rencontrer la femme de son père, dont elle ignorait l'existence !... Elle a eu le chagrin, avec la surprise en plus ; c'est une chimère, ma bien-aimée, de vouloir éviter toute douleur à nos enfants. Vos soins ne font que rendre vos filles plus vulnérables. Les enfants, comme les hommes et les femmes, acceptent l'irrévocable ; le blâme que leur père peut encourir de leur part ne changera pas l'affection que vos filles ont pour lui, mais donnerait plus d'équité à celle qu'elles ont pour vous. Vous allez les rendre de plus en plus sensibles, de plus en plus ombra-geuses, et leur avenir cependant n'est pas de rester sous votre aile, vos colombes quitteront un jour le colombier, et vous serez seule au foyer désert... Tandis que si vous vouliez !...

Valérie porta nerveusement ses mains à ses oreilles.

— Je ne veux pas vous entendre, oh, je vous en conjure, ne me troublez pas ainsi.

— Si, je veux vous troubler, je veux vous prouver que vous bâtissez sur le sable... Osez, osez, ma bien-aimée, mon bras vous soutiendra...

Valérie, un instant, crut qu'elle allait perdre pied, tomber dans ces bras qui l'appelaient... mais ce ne fut que l'espace d'un moment...

— Je puis faire erreur... mais j'ai la certitude qu'en me sacrifiant à mes filles je ne me prépare aucun remords.

Le visage de Denis était devenu dur et fermé.

— Vous m'en voulez, ami ! non, quittons-nous sans colère, je ne puis agir différemment... si pour être moins malheureux vous avez besoin de la certitude que je ne peux vous oublier... emportez cette certitude !

Les grosses larmes commençaient à couler sur le visage pâle de Valérie.

— Appelez cette auto, je vous en prie, et laissez-moi monter seule... Adieu ! adieu !

— A toujours !

L'auto fila.

XXV

L'hiver dans le Midi avait été le salaire requis par Jacqueline de Prémery en retour de la complaisance à s'éloigner des Etais, à céder la place aux filles de son mari. Certes, elle ne craignait pas les enfants ; néanmoins, elle préférait que son Charles fût plus exclusivement à elle, il lui déplaisait un peu qu'il fît à ses filles une part aussi large.

Les voyages à Paris, si l'on passait l'hiver dans le Morvan, se renouvelleraient trop fréquemment, et puis, à vrai dire, Jacqueline en était lasse ; elle avait accepté la solitude des Etais pour bien s'établir dans son nouveau rôle, pour impressionner favorablement le voisinage ; mais ses goûts n'étaient pas assez champêtres pour souhaiter une indéfinie prolongation de vie campagnarde. Dans les mois qui allaient venir, l'état de sa santé ne lui permettrait aucune distraction fatigante ; la chasse à courre lui serait interdite, elle prévoyait donc, inévitables, bien des heures de solitude. Prémery n'aimait pas les hôtes à domicile, sauf quelques hommes qu'on logeait dans une aile plus ou moins restaurée du vieux château, et qu'on appelait « La Bauge ». Jacqueline avait donc élaboré des projets plus riants ; la Côte d'Azur, avec

sa vie facile, était précisément ce qui convenait à une femme dans sa situation; elle trouverait mille distractions. Quant à Charles? eh bien, puisqu'il l'avait, elle, il devait se contenter, et pouvait bien lui sacrifier quelques mois de chasse; dès leur réunion, Jacqueline, toute tendre et avenante, les bras autour du cou de son mari, lui exprima son désir.

Prémery fut d'abord violemment saisi.

— L'hiver dans le Midi? et pourquoi, ma fée, n'es-tu pas bien aux Etats, chez toi?

— J'y suis à ravir, mais, mon très cher, mais nous avons toute la vie pour y demeurer... Cette année, c'est un caprice, peut-être, mais n'ai-je pas le droit d'en avoir? Tu m'as promis, d'ailleurs, chéri, avant que je m'en aille au Tréport... pour te débarrasser.

Prémery ne releva pas l'allusion qui le gênait un peu, la discussion l'ennuyait toujours; en cette circonstance, il y répugnait; il donna donc sans plus marchander la promesse sollicitée.

— Assurément, ma Jacqueline, tu as le droit d'avoir des caprices, et vraiment tu t'es montrée parfaite, parfaite; mais tu as été contente au Tréport?

— Comme je puis l'être sans toi, vilain homme! mais cette pauvre chouette était si joyeuse que j'en ai été touchée; je ne mérite vraiment pas qu'elle m'aime à ce point; car, entre mon mari et ma fille, je ne balance pas, moi... Je te sacrifierai trois Clémence, ingrat!

— Non, Jacqueline, je ne suis pas ingrat, et la preuve, c'est que ta volonté sera satisfaite.

— Cela te chagrinerait de t'éloigner de tes filles?

— Pourquoi me le demander?

— Elles sont parfaitement heureuses, tu le sais; je n'affirmerai pas la même chose de mon infortunée gosse; elle a une institutrice formidable, tellement bête, qu'elle lui défend de m'appeler « petite mère » dans ses lettres... — et, se mettant à rire, Jacqueline ajouta: — Je lui ai mené une vie un peu agitante à Mlle Fuch; elle avait l'air tout le temps d'un malheureux poisson qu'on tient hors de l'eau; à la lettre, le souffle lui manquait! ma pauvre chouette est moins Saint-Giers que je ne croyais... Dans l'avenir, je veux la voir plus souvent, pour encourager ses bonnes dispositions. Je lui ai parlé du petit frère attendu... elle est dans le ravissement, seulement je lui ai défendu d'en souffler mot à Mademoiselle, ni à personne à Nîmes... Quelle déveine qu'on ne puisse pas réunir tout ce petit monde!

— C'est impossible, dit un peu sèchement Prémery.

— Marcelle serait raisonnable, peut-être ; mais il y a Geneviève ? enfin, on ne peut tout subordonner aux enfants.

— Leur mère y subordonne tout.

Jacqueline alors regarda son mari avec une expression si extraordinaire, que Prémery, alarmé sans savoir pourquoi, demanda brusquement :

— Qu'est-ce que signifie ta manière de me regarder, Jacqueline ?

— Rien, mon pauvre vieux ; mais tu oublies trop que Mme Monpascal est jeune, très belle, dit-on de tous côtés ; et, assurément, elle ne peut laisser les cœurs insensibles !

— On t'a appris quelque chose, Jacqueline ?

Le ton était tragique, mais Jacqueline feignit de ne pas le remarquer ; toujours souriante, elle continua d'une intonation parfaitement naturelle.

— Le monde est si petit ! il y avait au Tréport des personnes qui venaient de Bex ; mon nom leur a fait croire que j'étais la tante des gentilles demoiselles de Prémery, qu'elles y avaient rencontrées... elles admiraient fort Mme Monpascal ; mais, paraît-il, n'étaient pas seules à l'admirer ! — et dévisageant son mari : — Tu sais, mon Charles, tu me parais bien déraisonnable, tu fais, ma parole, une tête ! comme si on t'apprenait que j'ai un amoureux... ce qui serait mal ! Mais de quel droit, à quel titre, veux-tu empêcher Mme Monpascal d'en avoir un... tu as bien une femme, toi ! pourquoi n'aurait-elle pas un mari ? Ce n'est pas égayant la vie dans un coin d'Auteuil, avec deux petites qui font leur éducation... l'amoureux présomptif, car on ne sait rien de positif, est parti au bout de quelques jours... c'est un très galant homme ; moi, qui ai bon cœur, je me suis réjouie pour cette pauvre femme, et te voilà consterné, ce n'est guère flatteur pour moi ! mon ex-mari peut bien épouser autant de femmes que Barbe-Bleue lui-même, ce que je m'en moque !

— Tu te méprends, Jacqueline, je pense uniquement à mes filles.

— Mais enfin, tu n'es pas un enfant ; quand tu as divorcé, tu as bien envisagé cette possibilité ; tu as usé de ta liberté pour te remarier, pourquoi ton ex-femme n'en ferait-elle pas autant, je te le demande ? Où est la différence ?

— Je ne saurai te le dire, mais il y en a une !

— Tu n'as pas trouvé qu'elle existait pour moi, ce me semble : eh bien, moi, je ne suis pas de ton avis ; dans ces cas-là, je trouve le remariage la seule solution ; au moins la position est nette. Je te demande

un peu à quoi rime la situation de la mère de tes filles. Elle n'est pas célibataire, elle n'est pas veuve, elle n'est pas mariée... C'est un sort enviable vraiment ! C'est-à-dire que la divorcée vertueuse me paraît une véritable victime... Je parie... que, dans le fond de ton cœur, tu te figures avoir encore des droits sur elle... lui en reconnais-tu sur toi ?

— Assurément non... j'ai été étonné, voilà tout !

— Il faut peu de chose pour étonner les hommes !... Moi, au moins, je suis logique : je veux vivre, mais aussi je veux laisser vivre. Notre séjour à Nice sera un bienfait pour tout le monde ; tes filles me font pitié, pauvres chéries, à être bouleversées tous les huit jours... et leur mère doit l'être de son côté. Je n'admire pas du tout cet arrangement... vois-tu, mon chéri. — Posant calmement sa joue veloutée contre celle de son mari : — Il faut savoir ce qu'on veut dans ce bas monde, blanc ou noir. Quand j'ai voulu le divorce, j'ai très bien compris qu'en me donnant à l'homme dont j'étais folle... c'est toi ! le sort me réservait néanmoins quelques embêtements... Je les ai acceptés, et ils n'empêchent pas mon bonheur. Toi, pauvre mignon, pour un rien tu voudrais avoir deux ménages, comme le bon patriarche Jacob ; ça peut se défendre ; mais ce n'est plus de notre temps. Toi, qui es si galant homme, tu devrais être satisfait à la pensée que Mme Monpascal pourra heureusement abriter sa vie... Qui la protège aujourd'hui ? Pas toi, j'imagine ! elle n'a ni père, ni frère ; non, un mari serait un grand bonheur pour elle.

Prémery endurait le supplice de l'écartèlement... Jacqueline, toujours habile, tout en le caressant et se tenant serrée contre lui, ne le regardait pas, n'épiait pas l'expression de ce visage troublé.

— Tu verras, tu y viendras... et c'est encore à moi que tu devras de voir juste.

— Qui est-il ?

— Tu tiens à le savoir, pourquoi... ce n'est en somme qu'une supposition de ces dames ; d'ailleurs, on ne peut plus bienveillantes pour Mme Monpascal.

— Dis-moi son nom... — et avec un ricanement douloureux, — il faudra bien que je l'apprenne.

— Non... je ne te le dirai pas aujourd'hui... C'est un officier de marine, très distingué, paraît-il, la chose n'aurait donc rien de déplaisant pour tes filles... Crois-moi, la sensibilité de Geneviève est morbide, on ne lui rend pas service en l'encourageant... maintenant, parlons de notre voyage... à nous deux...

XXVI

Tante Louise était vraiment édiflée de la sollicitude de son frère pour ses filles; sollicitude qui s'étendait à leur mère. Les lettres de Nice arrivaient fréquentes, toutes pleines de recommandations à tante Louise... « Je compte sur toi, chère sœur, » en était généralement la première et la dernière phrase... « donne-moi des détails, ne laisse pas Valérie devenir trop sauvage, c'est mauvais pour les enfants, use de ton influence pour lui faire voir du monde, donne-moi des détails sur ce qui se passe rue de l'Yvette; les lettres des petites sont nécessairement incomplètes. »

Mme de Chassenay admirait tellement la mentalité paternelle de son frère, qu'elle ne put se défendre de communiquer à plusieurs reprises les passages touchants de ces lettres à son mari. M. de Chassenay en écoutait la lecture d'un air un peu narquois.

— Comme ce pauvre Charles a du cœur! conclut un jour Mme de Chassenay en terminant une de ces missives.

— Oui, si ça te fait plaisir, Charles a du cœur, surtout un cœur amoureux, il me semble repris d'un goût très vif pour Valérie!

— Pour Valérie, tu es insensé, Etienne! tu as vu Charles avec sa femme, à leur passage à Paris, c'est le ménage des deux pigeons.

— Possible, j'ai mon idée, et puis, ma femme, tu es tellement naïve, que tu ne reconnaitrais pas le diable en personne, s'il venait s'asseoir à ta table avec ses deux cornes!... Moi, je suis moins naïf, et Jacqueline encore moins. J'imagine qu'elle a flairé la saute du vent, et a emmené exprès Charles dans le Midi... Il paraît, ce qui va bien te surprendre, qu'à Bex ta belle-sœur, j'entends Valérie, bien entendu, a inspiré une passion... elle s'est tenue sur la réserve, ce qui ne m'étonne pas de sa part, mais enfin elle ne peut empêcher les gens de la trouver belle; et, en somme, elle est libre, cette femme, pourquoi ne se remarierait-elle pas?

— Sa religion ne le lui permet pas.

— Je le sais, et c'est fâcheux; mais la pauvre, elle ne serait pas la première qui ait donné un accroc à

ses convictions; j'ai toujours pensé que Charles, qui est un impulsif, ne comprenait rien à la nature de sa femme.

— Tu l'aurais mieux comprise, toi? dit Mme de Chassenay, avec une pointe de jalousie.

— Je m'en flatte! je me crois beaucoup plus sensé que ton frère; il ne m'est pas venu à l'idée de faire un gâchis de ma vie sous prétexte de sentiments irrésistibles, et ayant trouvé une bonne femme, de la mettre de côté, et de courir à de nouvelles amours!

Mme de Chassenay, émue, tendit la main à son mari.

— Pardon, Etienne, tu as raison. Oui, Charles a été bien imprévoyant.

— C'est votre faute, à vous toutes, ta mère, toi, Jeanne, avez passé votre temps à l'encenser. Valérie, qui le voyait de plus près, et ne le trouvait pas aussi parfait, lui a paru insipide et tiède, parce qu'elle ne se pâmait pas perpétuellement d'admiration; ton frère n'a jamais eu le sens de ses responsabilités. C'est un excellent garçon, mais destiné à rendre tous les siens très malheureux. Ces pauvres petites, Marcelle et Geneviève, languissent d'être séparées de leur père; et quant à Jacqueline, elle est sûre de son affaire; bientôt il aura assez d'elle. Ce n'est pas une femme à grands sentiments, comme Valérie, je te l'accorde; mais elle a ses bons côtés, et s'est donnée sans réserve à ton frère, pour qui elle a quitté un excellent mari. En quoi elle a commis une très vilaine action, qu'elle est appelée à regretter. Je te le répète, ma pauvre Louise, ou je me trompe fort, ou Charles est en train de redevenir amoureux de Valérie, surtout s'il est piqué par la jalousie.

— Elle ne lui en donnera jamais!

— Vraiment, tu t'amuses; tu veux que cette créature, qui n'est pas endormie, vive du souvenir délicieux d'un mari, qui l'a d'abord trompée et ensuite délaissée.

— Elle devait se refuser au divorce.

— Elle devait... elle devait... c'est ton frère qui ne devait pas.

Tante Louise soupira, les horizons que lui découvraient son mari l'effraient. Elle se refusait à envisager des choses aussi terribles : les arguments lui manquant, elle finit par dire :

— Je ferai tout mon possible pour que Valérie se trouve heureuse au milieu de nous.

— Je ne demande pas mieux; je suis même prêt à lui faire un brin de cour, comme dérivatif.

— Je te le défends, Etienne!

— Je t'obéirai; est-ce que je ne t'ai pas toujours obéi? Si tu avais eu un mari de la pâte de ton frère, tu aurais été à plaindre, ma pauvre Louise!

Au cours de ses méditations solitaires, Mme de Chassenay fut obligée de reconnaître qu'il y avait peut-être quelque vérité dans les révélations stupéfiantes de son mari!

L'excellente femme avait, avec une inconsciente cruauté, établi Valérie dans un veuvage éternel... elle lui permettait de regretter Charles, mais que la jeune femme délaissée pût se consoler par une nouvelle affection, légitime ou illégitime, ne lui avait pas traversé le cerveau; cependant, mettant bout à bout les lettres de Charles et les suggestions de son mari, elle s'éveilla à la nécessité de veiller assidûment sur Valérie, d'être pour elle une véritable sœur aînée protectrice; dans la région nébuleuse des pensées qu'on ne formule pas, Mme de Chassenay avait l'intuition de pouvoir, par cette manière d'être, servir de frein. Elle ne fut pas longue à s'apercevoir que Valérie n'avait rien à cacher; mais, mise en éveil, étudiant avec des yeux plus ouverts sa belle-sœur, elle s'aperçut d'un changement subtil et difficile à caractériser dans l'expression du visage de Valérie... « Bon, se dit plusieurs fois la peu perspicace tante Louise, Valérie n'est plus la même... » Cependant, personne en dehors des amis bien connus par tante Louise ne venait jamais rue de l'Yvette. Les petites avaient raconté à leur tante la visite de Mme Faucheux et de Jeannette, et aussi celle du papa de Jeannette; ce fut une alerte. Mais le papa de Jeannette n'avait évidemment pas reparu; à la suite d'interrogations peu habiles, Mme de Chassenay avait appris qu'il était en congé, et devait bientôt retourner à Lorient. Jeannette, et sa mémé, venant en janvier s'installer pour trois mois à Paris. Cette petite enquête avait eu lieu en dehors de la présence de Valérie, laquelle était à mille lieues de penser que créature au monde eût jamais associé son nom à celui de Denis! que Prémery, que tante Louise, fussent avertis de son existence, en dehors d'une nomination banale, lui eût paru une idée fantasmagorique.

Néanmoins cet être invisible, inconnu de tous, comme elle le croyait, prenait de plus en plus d'empire sur son cœur. Une certaine ténacité, si elle est ininterrompue et soutenue, a raison de tout; maintenant, Valérie se laissait entraîner à envisager, comme possible, une solution, après le mariage de ses filles... Denis lui répétait obstinément qu'il vou-

lait que l'amour qu'il lui portait, fut le havre de grâce, où, sa jeunesse passée, elle trouverait le repos. Ce n'était plus l'horizon profond sans une voile... là-bas, là-bas, très loin, flottait la barque de l'espérance, sa seule existence est une force aux âmes désespérées. Et, en attendant, les enfants chéries étaient là, raison si puissante de vivre, là, avec leur tendresse infinie, car Marcelle, qui toujours avait été si affectueuse, apportait dans ses rapports avec sa mère des nuances nouvelles, dont Valérie s'étonnait presque; sa fille aînée voulait, semblait-il, devenir son amie, sollicitait d'une façon muette de l'aider à porter son fardeau! Les exhortations de tante Louise avaient été semées sur une terre généreuse. Marcelle, avertie par un instinct secret d'un danger occulte, entourait sa mère d'une vigilance passionnée. La visite, cependant si brève, du lieutenant Fauchaux avait éveillé des inquiétudes qui, chez Marcelle, ne se formulaient pas, et chez Geneviève avaient provoqué inopinément, un jour, la déclaration :

— Je n'aime pas le papa de Jeannette.

— Pourquoi, mon trésor? demanda Valérie, à qui ce discours s'adressait.

— Je ne sais pas, nous n'avons pas besoin de lui, est-ce qu'il reviendra?

— Ce n'est guère probable, du moins, avant très longtemps.

.

XXVII

Betty était revenue, au contentement de tous, et avait repris avec autorité ses « petites charges », comme elle appelait Marcelle et Geneviève. Cependant la santé de la fidèle nurse nécessitant encore de grands ménagements, il avait été entendu que, jusqu'à nouvel ordre, Pauline demeurerait; Pauline ne souhaitait rien autant, car maintenant, elle s'apercevait qu'elle s'ennuyait beaucoup dans sa retraite savoyarde; encore alerte et forte, la vie occupée lui convenait infiniment mieux que l'oisiveté étranglée de son existence restreinte; elle s'était fort attachée aux deux petites filles, et à « Madame » dont le service rentrait absolument dans ses capacités. Valérie, l'esprit absorbé par

d'autres préoccupations, avait laissé volontiers Pauline s'emparer de la lingerie et de multiples petites surveillances, qui pendant un moment l'avaient distraite, mais lui étaient devenues fastidieuses, elle n'avait plus même à s'occuper des belles chevelures de ses filles, car Betty aurait ressenti comme un outrage d'être dépossédée de ce soin. Valérie, sans vouloir se l'avouer, éprouvait des heures d'ennui. La vie extérieure, loin de l'en distraire, l'augmentait. Son « home » si aimé lui pesait parfois comme une prison; le lieu où elle se plaisait le plus, où elle respirait avec moins d'oppression, était son étroit jardin. Elle s'y trouvait seule, sans solitude... Le matin, durant la leçon des enfants, elle y descendait, malgré la saison tardive, et s'occupait à soigner les dernières fleurs; parfois elle s'amusait à ratisser les feuilles mortes; dans un coin ensoleillé, jadis le potager de la maison champêtre, se trouvait une courte allée, entre deux plates-bandes, garnie d'une haie de romarins. Valérie en aimait les petites fleurs pâles, le parfum délicat des branchettes qu'elle froissait dans sa main; ces fleurettes, si modestes d'aspect, contenaient cependant autant de miel pour les abeilles que les roses les plus magnifiques!... Oui, descendre dans son jardin... et « cueillir du romarin » était le symbole du bonheur caché, du bonheur qu'elle ne connaîtrait jamais... Mais au moins fallait-il que ses filles fussent heureuses; et Valérie avait profondément conscience que leur bonheur présent dépendait d'elle! Néanmoins, certains jours, la lutte était cruelle... Valérie n'osait jamais pleurer... les petites s'en seraient aperçues immédiatement, et les larmes de leur mère leur causaient une véritable détresse! il fallait, à tout prix, leur présenter un visage serein.

Betty, grande maîtresse d'hygiène, et malgré son culte de plein air, s'était permis, deux ou trois fois, d'avertir « Madame » que le jardin était trop humide « ce matin-là » pour y flâner... Mieux valait sortir au dehors. Valérie avait plaisanté et n'était pas rentrée une minute plus tôt.

Il parut bientôt trop évident que Betty avait été bon prophète; quelques jours avant Noël, Valérie éprouva, vers le soir, d'abord un frisson, puis un extrême malaise, une courbature générale, de la difficulté à respirer, et le matin, toute fiévreuse et abattue, dut se déclarer malade!

Les deux pauvres petites filles étaient consternées, Pauline presque autant, mais, heureusement, l'énergique Betty ne songeait jamais à perdre la tête; elle

gronda d'abord vertement ses « petites charges », plus vertement encore Pauline, qu'elle traita de *ridicule*, puis, ayant dépêché Annette chercher le médecin, commença l'application des premiers remèdes : un cachet d'antipyrine, et de suite un bon cataplasme moutardé sur la poitrine ; pauvre Madame avait si mal à la tête, qu'à peine pouvait-elle tenir les yeux ouverts, et se défendre contre une lourde somnolence.

— Descendez, dit Betty à Marcelle, descendez, dear, et occupez-vous de bien faire déjeuner miss Geneviève. Votre maman a pris froid dans le jardin, je savais que cela devait arriver !... il y a beaucoup d'influenzas en ce moment ; je me demande si je ne ferais pas mieux de vous faire partir tout de suite chez votre tante Louise.

— Oh, non, Betty ! non, implora Marcelle.

— Je vais envoyer une dépêche à Mme de Chassenay, quand le docteur sera passé ; seulement, et en attendant, gardez votre tête, miss Marcelle, les personnes qui ne la gardent pas ne sont bonnes à rien. Quel bien peut-il faire à votre maman, que Pauline s'essuie les yeux et se mouche très fort, ce qui est un bruit insupportable dans une chambre de malade !... Dites bien votre prière avec votre darling petite sœur, et soyez sûre que je saurai m'occuper de votre maman ; tout le monde est malade un jour ou l'autre. Est-ce que je n'ai pas été malade ? Est-ce que je ne suis pas guérie ?

Marcelle, pleinement convaincue, avait promis tout ce que Betty voulait.

— Et surtout, avait répété celle-ci, prenez un bon déjeuner, être faible ne sert à rien.

L'énergie, tout comme la peur, est contagieuse, et Marcelle mit la sienne à remonter le moral de Geneviève, à qui elle sut persuader que, dans deux ou trois jours, maman serait bien ou presque bien.

Valérie avait dit à Betty :

— Prenez soin des enfants, Betty.

— Oui, dear Madam, pas besoin d'y penser, pensez à vous-même, êtes-vous plus à l'aise ?

— Non, Betty, je ne me sens pas bien...

Le docteur était venu et avait diagnostiqué une forte influenza, diète, cataplasmes sinapisés, cachets, beaucoup de repos... boire souvent, le lit, bien entendu... il y en avait pour une dizaine de jours, au moins.

En reconduisant le docteur Perrin, Betty lui avait demandé :

— Faut-il renvoyer les jeunes demoiselles ?

Le docteur Perrin, qui ne croyait que médiocrement à la médecine, et pas du tout aux précautions préventives, avait hoché négativement la tête.

— Inutile, à condition, miss, qu'elles ne restent pas dans la chambre de leur mère; envoyez-les se promener quand il fait beau; si elles doivent avoir la grippe, elles l'auront.

— Monsieur le docteur veut-il les rassurer, elles sont là, dans leur salle d'études, et Betty ouvrit la porte du petit salon.

— Bonjour, les demoiselles, dit galment le docteur Perrin, tachez d'être bien sages et de ne pas jouer du tambour; en dehors de cette précaution, faites ce que vous voulez. Votre maman a un gros rhume, dont je la guérirai sans être sorcier; allons, mademoiselle Geneviève, n'ayez pas une mine aussi éplorée; il n'y a pas de quoi... à demain, au revoir... Miss sait tout ce qu'il y a à faire.

Après avoir ouvert la porte au docteur, Betty était revenue auprès des enfants.

— Maintenant, dit-elle, j'exige que vous soyez raisonnables; vous allez travailler avec Mlle Fontaine comme chaque jour, et moi je vais m'occuper, avec Annette et Pauline, de ce qui est nécessaire pour votre maman.

Les rôles d'autorité convenaient à Betty, qui n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle était en posture de les exercer; les deux petites filles avaient l'habitude de lui obéir et l'habitude de la croire, car Betty était scrupuleusement véridique; aussi, après un dernier appel de Marcelle:

— C'est bien la vérité vraie, Betty?

— Rien que la vérité, dear.

Elles furent pleinement rassurées, sinon satisfaites; l'aînée embrassa la cadette; encore une petite dizaine de chapelet supplémentaire, et puis, après, on sera tout à Mlle Fontaine.

— C'est votre devoir, avait répété Betty, appuyant sur le mot, et, pour ces cœurs droits, la signification du mot devoir est immense.

Tante Louise ne se fit pas attendre, elle parut, débordante de bonté et de sympathie, et aurait bien voulu emmener les enfants.

— Non, tante Louise, je te remercie mille fois, mais notre devoir est auprès de maman.

— Mais, ma pauvre biche, qu'est-ce que tu peux faire pour ta maman?

— Je sais qu'elle sera contente de nous savoir là.

— Mais le docteur lui défend de parler, elle a besoin de calme, elle va se tourmenter à votre sujet;

quand j'ai été malade, il y a cinq ans, j'ai expédié Gaston, tout de suite, chez tante Jeanne.

— Oui, tante, répondit Marcelle en rougissant un peu; mais tu avais mon oncle, auprès de toi... Maman n'a personne.

Mme de Chassenay embrassa tendrement sa nièce.

— Mes pauvres chéries, mes pauvres chéries, ah! que c'est triste!

— Bien triste, dit la jeune créature les yeux noyés.

Marcelle, ainsi qu'il arrive souvent dans la prime jeunesse, où tous les sentiments sont vivaces, était en train de prendre une résolution héroïque, la bonté douce du visage de sa tante força sa confiance.

— Maman ne sera jamais seule, je resterai toujours avec maman.

Une nouvelle étreinte de la part de tante Louise.

— Ah! mon enfant, Dieu te bénira... Mais remettons-nous à lui de l'avenir.

— Je veux que mon papa soit pardonné, continua Marcelle avec une sorte d'ardeur.

Mme de Chassenay contemplait avec une admiration attendrie cette créature de treize ans, déjà capable de concevoir et d'exécuter de pareilles immolations! La conduite de son frère lui parut, vue à cette lumière divine, purement abominable; c'était lui, c'était sa légèreté, son inconscience, qui chargeait ces créatures innocentes de pareils fardeaux. Sa fille voulait qu'il soit pardonné, et, à peine sortie de l'enfance, offrait simplement sa vie pour obtenir ce pardon.

— Mon enfant, mon enfant, tes prières seront certainement entendues, je ne sais pas comment, mais j'ai confiance.

— Tu ne diras rien surtout à maman et à Geneviève, plaida Marcelle.

— Rien, ma chérie, rien, tu peux être assurée d'un secret inviolable; oui, reste; ta présence sera certainement utile à ta maman, et en éloignant Geneviève nous ne ferions que bouleverser cette chérie; tu l'empêcheras de s'exalter trop, et puis votre Betty a du sens commun, elle ne permet pas qu'on exagère les choses; je viendrai tous les jours et, en cas de besoin, on irait me téléphoner chez le pharmacien. En tout cas, on me donnera un coup de téléphone tous les soirs; tu verras, ta maman est robuste, elle se guérira vite.

Sous la sage direction de Betty tout se passa a

merveille; le troisième jour, déjà moins accablée, Valérie lui dit en riant :

— Je crois, Betty, que vous êtes contente que je sois malade, pour avoir l'occasion de me soigner.

Cette idée avait réjoui Marcelle, que Betty initiât à la manière de soigner une malade : comment il fallait s'y prendre pour arranger le lit; la manière correcte de confectionner un cataplasme, une infusion, de peigner les cheveux d'une personne qui a mal à la tête; Marcelle, son grand tablier de dessin passé sur sa robe, restait auprès d'Annette pour l'obliger de confectionner le bouillon de légumes selon les nouveaux principes :

— Un consommé serait bien meilleur pour Madame, bougonnait la cuisinière, à quoi ce méchant bouillon au herbes peut-il servir? vous devriez me laisser faire, mademoiselle Marcelle.

— Non, Annette, le docteur a prescrit le bouillon de légumes, et bien passé.

Marcelle le montait elle-même, et le présentait à sa maman. Le cœur de Valérie débordait.

— Merci, mon trésor, disait-elle, merci!

— Tu es mieux, maman?

— Je suis mieux, mais j'aime à être soignée, j'ai presque envie de demeurer malade.

— Non, maman.

Un sourire, un regard, c'était tout; mais ce sourire, ce regard, auraient fait aller la mère nu-pieds au bout du monde.

Ayant accompli sa tâche, Marcelle se prêtait de bonne grâce aux promenades quotidiennes en compagnie soit de tante Louise, soit de Mme Bressac; celle-ci devait avoir un arbre de Noël, et insista pour que Marcelle et Geneviève prissent part à la réunion; ce fut immédiatement l'avis de leur mère; mais les enfants se montrèrent plus difficiles à persuader. Betty, seule, en vint à bout.

— Pourquoi vous rendre ridicules?

Ridicule était un adjectif définitif pour Betty.

— Comment, ridicules? dit Geneviève, avec indignation, parce que nous ne voulons pas nous amuser quand notre maman est malade.

— Oui, miss Gene, ridicules, votre maman est en bonne voie, je pense que vous êtes tranquilles quand je suis là, et votre tante Louise a dit qu'elle vous conduirait chez Mme Bressac; en revenant, vous aurez quelque chose à raconter à votre maman, et nous allons mettre du houx et du gui partout, nous ferons notre maison aussi « merry » que possible, nous mangerons mon beau plum-pudding, votre

maman le veut. — Ce plum-pudding était en préparation depuis plusieurs semaines, et chaque année représentait un triomphe pour Betty.

« Fâcheux, continua Betty, emportée par l'amour-propre professionnel, que nous ne puissions pas en envoyer une grosse tranche à votre papa; il disait toujours que personne ne faisait un plum-pudding comme moi.

— Oh! Betty, nous lui en enverrons, cria Geneviève.

— Oui, appuya Marcelle, dans une boîte de fer-blanc, ce sera très facile.

— Well! dit Betty, un peu effarée de s'être avancée sur un terrain dangereux; nous verrons; seulement vous ne ferez plus d'embarras pour aller à l'arbre de Noël de Mme Bressac. Vous mettrez vos jolies robes de velours bleu, et je coifferai miss Geneviève d'une façon splendide.

Les deux petites filles embrassèrent Betty; associer, pour si peu que ce fût, leur père à la fête de Noël, que les discours répétés de Betty rendaient spécialement importante à leurs yeux, les consola un peu de la séparation; elles apportèrent au chevet de leur maman des visages riants; mais, sans s'être consultées, ne dirent rien de l'envoi projeté. Tout se passa selon le programme élaboré par Betty; Pauline escorta les « young ladies » jusque chez Mme de Chassenay et devait les ramener.

Pendant les heures où les enfants étaient hors de la maison, où Pauline ou Betty travaillait dans le cabinet de toilette, à portée de voix de la malade, Valérie jouissait presque de pouvoir être triste sans contrainte, l'impossibilité matérielle où elle se trouvait de communiquer avec Denis la poignait... depuis qu'elle était prisonnière par la force des choses, elle avait reçu de lui une lettre, à laquelle il était cruel de ne pas répondre, et le moyen lui manquait. Betty était sûre, mais à aucun prix, l'âme délicate de Valérie ne voulait s'abaisser à l'apparence de prendre une servante comme confidente.

Et lui, que penserait-il?

Valérie, pendant ces jours silencieux, avait souvent songé à la mort. Il y a des heures de la vie, même pendant la jeunesse, où elle paraît facile, presque douce. Le problème de l'avenir écrasait la créature que la fièvre avait débilitée. Elle était épouvantée de se rendre compte de la place que Denis occupait dans son cœur... Les paroles d'amour échangées avaient été cependant si rares et furtives, le trésor de ses souvenirs si léger, et, néanmoins, il

pesait d'une force incroyable sur toutes ses pensées. C'est qu'une seule étincelle peut faire une brûlure profonde, dont jamais la cicatrice ne disparaît ! La possibilité que les lettres de Denis tombent sous des yeux profanes la réveillait en sursaut la nuit. Comment détruire ces lettres ? Immobilisée comme elle l'était, et jamais seule, et puis l'idée de voir se consumer en fumée les effusions passionnées que lui insufflait une vie nouvelle la torturait.

Cet après-midi de Noël, elle appela Betty auprès d'elle.

— Mettez-vous là, Betty, et faites-moi une bonne lecture, en ce jour de Noël.

— Oh, dear Madam, avec tant de plaisir !

Betty, comme le plupart des catholiques anglaises, était pleine de ferveur.

— Justement je lisais *All for Jesus* du père Faber, c'est si beau !

— Eh bien, lisez tout haut, Betty.

Betty commença ; à tout moment, dans les tendres exhortations de l'oratorien anglais, revenait le mot « amour », « il faut aimer », « il faut aimer » ; mais cet amour auquel l'âme était conviée s'accompagnait d'infinis sacrifices. « L'oblation est quelque chose au-dessus de la prière... Faire des présents est un signe d'amour. Ainsi tout est amour, du commencement à la fin, il n'y a pas d'autre mesure, il n'y a pas d'autre principe. »

Betty lisait avec conviction, et ces expressions extraordinaires de sacrifice et de détachement ne paraissaient l'étonner en rien ; elle s'arrêtait seulement pour dire de temps en temps :

— Je ne vous lasse pas, madame ?

— Non, Betty, pas du tout, au contraire, vous me reposez.

Le chapitre terminé, Betty observa simplement, mais d'un ton ferme :

— Dieu est très bon, — et ajouta — même quand nous ne comprenons pas ; maintenant, dear Madam, tâchez de dormir un peu.

— Oui, Betty, mais, avant de m'endormir, je veux vous demander quelque chose.

— Quel est votre désir ?

— Betty, donnez-moi mes clefs.

— Les voilà, mais ne vous fatiguez pas, madame.

— Non, Betty, je ne me fatiguerai pas... ouvrez mon bureau.

— C'est fait.

— Apportez-moi le petit coffret qui est sur la tablette.

Betty le prit et le posa respectueusement sur le lit.

— Merci, mes clefs ?

Le coffret fut ouvert. Betty discrètement s'était éloignée, et s'occupait d'arranger le feu.

Valérie prit un paquet de lettres.

— Le feu brûle très bien, Betty, alors mettez dessus, je vous prie, ces papiers, et tenez-les avec les pincettes pendant qu'ils se consomment.

Betty ne douta pas un instant que ces lettres ne fussent d'anciennes lettres de son maître. Elle maintint solidement les feuilles pendant qu'elles se consumaient, écrasa soigneusement dans la braise les morceaux calcinés, balaya leur cendre, et remit une grosse bûche sur le foyer.

Emue, elle revint vers sa maîtresse dont le visage était mortellement pâle.

— Dear Madam, la vie est dure, pour sûr, mais vous avez ces deux darlings !

— Oui, Betty, j'ai mes filles ! Dieu est bon !

XXVIII

La dernière semaine de l'année 1913 s'était écoulée extraordinairement calme dans la petite maison d'Auteuil ; tante Louise et Mme Bressac se relayaient pour emmener les fillettes au dehors, et laisser à la convalescente le repos dont elle semblait avoir un si grand besoin ; cependant, tante Louise s'étonnait de l'extrême abattement d'une personne habituellement si énergique ; mais Betty, qui prétendait être compétente, assurait que la grippe a très souvent cette conséquence.

— Et puis, avait ajouté la véridique Anglaise, Madam a bien des raisons pour être triste, surtout pendant ces jours de fête. Un « home » sans son maître, quelle chose malheureuse ! et pour ces chères petites créatures qui sont si dévouées à leur papa !

Mme de Chassenay avait soupiré de compagne.

— Elles ne le verront même pas cette année, puisqu'il est absent ! Miss Geneviève pleure quelquefois avant de s'endormir, oh ! des choses comme celle-là jettant une ombre froide sur la maison.

Mme de Chassenay, qui était du même avis, ne put que répondre :

— Il faut faire pour le mieux, ma bonne Betty, je viendrai déjeuner le premier janvier, et j'amènerai

mon fils Gaston, il égayera un peu ces pauvres chéries ; je sais qu'il est inutile d'essayer de les persuader de venir chez nous, elles ne voudraient pas quitter leur maman.

— Oh oui, tout à fait inutile, mais si madame vient, elles seront très contentes, répondit Betty avec approbation, et leur cousin Gaston qui les fait toujours rire ! Oh ! ce sera une excellente chose.

— Eh bien, c'est convenu, je vais en parler à ma belle-sœur ; il me semble que si elle faisait un petit effort, ce serait meilleur pour elle que de demeurer toute la journée à regarder les nuages.

— Il lui faudrait un changement, déclara Betty.

— Quel changement, ma bonne Betty ?

— Aller au soleil, quelque part... Je crois, ajouta confidentiellement Betty, que la pensée de « l'autre lady » la tourmente beaucoup !

— Ah ! mon Dieu, c'est affreux... Ah ! vraiment, dit Mme de Chassenay avec émotion, la légèreté des hommes est effrayante ; mon frère, qui est si bon...

— Oui, certainement, Master est très bon, seulement il ne pensait pas assez à son devoir ; et alors tout le monde est malheureux !

Le premier janvier s'était levé, lumineux et paisible.

Valérie avait reçu à son réveil les baisers passionnés de ses filles, et leurs offrandes, travaux charmants préparés en cachette. Betty était venue derrière les enfants et avait respectueusement présenté son petit cadeau, utile, bien choisi, et bien reçu. Chaque année sa maîtresse souhaitait à Betty la même chose : « un bon mari, Betty » et Betty répondait gaiement : « Very well, je l'attends ! » et les petites la taquinaient, et cherchaient à deviner de quel coin de l'horizon viendrait le mari de Betty ? Ce premier janvier-là, on se dépêchait, Marcelle et Geneviève eurent à peine le temps de regarder les jolies étrennes de maman, il fallait aller à la messe, et revenir de bonne heure pour tout préparer en vue du déjeuner.

Betty était décidée à ce que l'on fêtât royalement tante Louise, et à lui offrir un couvert qui ne laisse rien à désirer ; on avait encore à acheter des fleurs pour orner la table : toute cette préoccupation empêchait les enfants de trop penser à leur père absent...

— Le facteur n'est pas encore arrivé ? observa avec quelque alarme Geneviève au moment de sortir.

— Non, dear, les lettres sont toujours un peu en retard le premier janvier, vous trouverez celle de votre cher papa en rentrant.

Là-haut, dans sa chambre solitaire, Valérie se disait avec angoisse : « Il n'aura pas même un mot de moi aujourd'hui... » mais, ces difficultés, en l'éclairant, fortifiaient son courage et sa ferme décision d'achever le sacrifice commencé !

A certains cœurs de femmes, même très passionnés, tout ce qui est clandestin est odieux. Celles-là vont, selon leur tempérament, au scandale ou à l'immolation.

Valérie concevait la possibilité de tout quitter, du moins pour une autre qu'elle-même, elle avait pesé dans la balance secrète de son cœur, ses deux amours, et celui de la mère l'avait emporté. « On ne peut servir deux maîtres, » parole divine et immortelle qui s'imposait sans conteste. Le soupçon est comme un ver caché qui dévore intérieurement le plus beau fruit ; et le soupçon finirait par surgir dans le cœur de ses filles. Déjà une vague inquiétude leur faisait jeter des regards alarmés autour d'elles.

Pendant ces heures de méditation, que la maladie bienfaisante lui avait données, Valérie avait pris une résolution héroïque, elle ferait ce que Denis lui avait conseillé, seulement elle le ferait contre lui ; elle appellerait sa fille aînée à la rescousse, elle s'engagerait vis-à-vis de sa première née, à ne jamais introduire un tiers dans leur vie, et elle révélerait à l'enfant les torts de leur père ! Oui, cela était juste ; la vérité, même la plus douloureuse, est un meilleur guide pour les âmes, un soutien plus efficace, que le plus consolant mensonge. Marcelle voyait devant ses yeux ses parents divorcés, il fallait qu'elle sût à qui incombait la responsabilité ; cette connaissance, Valérie en était certaine, ne nuirait en rien à la tendresse filiale de l'enfant, la véritable affection est incorruptible, rien ne l'altère, rien ne l'éteint.

Valérie, croyante, n'était pas pieuse, dans le sens ordinaire du mot. Jamais elle n'avait mis en doute les mystères dont on l'avait instruite ; mais jamais non plus elle n'avait connu la piété ardente, qui avait fleuri spontanément dans l'âme de Marcelle, et donnait à sa jeunesse, si simple et humble d'ailleurs, quelque chose d'auguste.

Il serait bon, il serait salulaire, de s'appuyer sur Marcelle. La mère ne connaissait pas toutes les richesses de ce cœur d'enfant, mais les pressentait, et comprenait qu'il serait salulaire aussi pour l'enfant de les répandre au dehors.

Pendant ce temps-là, à l'église, les deux petites filles priaient.

Encouragées par Betty, elles avaient mis un beau

cierge pour papa, un beau cierge pour maman, et les avaient regardés brûler...

Les bras chargés de fleurs, leurs jeunes visages rosés sous l'air vif du matin, elles rentraient, pressées de trouver la lettre attendue.

Annette ouvrit la grille, et s'arrêtant, murmura quelque chose à l'oreille de Betty.

Instantanément les petites furent alarmées, leur visage changea, mais Betty, prompte à les observer, s'écria :

— Rien que de très bon, darlings, — et très gravement : — Votre papa est là !

Ce fut vers la maison une course éperdue, Geneviève avait laissé tomber ses fleurs, Marcelle avait pris le temps de remettre les siennes à Annette et arriva une seconde plus tard que sa sœur, dans le salon, où Prémery, très visiblement ému, se tenait debout; de ses deux bras il encercla ses filles, les pressant sur son cœur.

— Bonne année, papa, bonne année ! et des baisers sans fin.

— Bonne année à vous, mes tourterelles, qui le méritez bien plus que moi, — et voyant que Geneviève était tout près des larmes : — Allons, soyons très sages, il ne faut pas agiter votre maman; comment est-elle ?

— Oh ! bien mieux, dit triomphalement Geneviève, comme si la présence de son père dans la maison devait guérir maman.

— J'en suis bien heureux, mais j'ai pensé que votre jour de l'an serait moins gai que d'habitude, et alors, je me suis échappé pour vingt-quatre heures... Croyez-vous que votre maman vous permette de venir déjeuner avec moi ?

Le petit visage de Geneviève s'allongea.

— Tantè Louise et Gaston viennent. Nous ne pouvons pas sortir,

— Tu comprends, n'est-ce pas, papa ? plaida Marcelle.

Prémery resta un moment silencieux, regardant tour à tour ses filles... enfin, s'adressant plus particulièrement à Marcelle, il dit très bas :

— Peut-être votre maman m'autoriserait-elle à déjeuner avec vous et ma sœur ?

Les enfants demeurèrent silencieuses un moment aussi... puis Geneviève, en proie à une sorte d'exaltation, s'écria :

— Il faut le demander à maman.

— Veux-tu lui demander, toi ? interrogea Prémery.

— Oui, dit l'enfant avec un léger spasme dans la voix.

Elle était levée. Marcelle, très agitée, la regardait, quand la porte s'ouvrit pour donner passage à Mme de Chassenay. A la vue de son frère, elle faillit, d'étonnement, tomber à la renverse, mais déjà avec toutes sortes de bonnes paroles il l'embrassait, et flattait de la main droite l'épaule de son neveu.

— Laisse-moi me remettre, dit Mme de Chassenay, je n'ai de ma vie été plus surprise. Mes enfants, allez faire cinq minutes un tour de jardin, emmène tes cousines, Gaston.

— Venez, les mioches, dit royalement celui-ci.

Quand les enfants furent sortis, Mme de Chassenay demanda :

— Comment as-tu pu quitter ta femme ?

— Jacqueline n'est pas seule, elle a auprès d'elle sa sœur et son beau-frère... Quand elle a vu ma grande envie de venir, elle m'a donné congé de quarante-huit heures. Je repars ce soir ; je voulais emmener mes filles déjeuner avec moi, j'avais pensé que leur mère consentirait, et aussi que je les conduise à une matinée ; mais quand tu es entrée, elles venaient de m'apprendre qu'on t'attendait, et rapidement : Crois-tu que je puisse rester ?

— Toi, ici ?

— Oui, pourquoi pas ?... Je suis chez Valérie, il est vrai, mais aussi un peu chez mes filles ; tu es là, je ne vois pas ce que ma présence aurait d'incorrect, j'ai affronté bien des petites choses, je t'assure, pour venir jusqu'ici aujourd'hui.

Mme de Chassenay était très perplexe.

— Ma foi, je ne sais que te répondre... Au fait, emmène les enfants, je m'arrangerai.

— C'est impossible ; jamais elles n'en entendront parler ; voyons, Louise, sois une bonne sœur, arrange cela ; puisque Valérie garde la chambre ; j'ai été reçu par Pauline qui me l'a dit ; ma présence ne peut pas lui porter ombrage ; si j'avais été à Paris, mes filles seraient venues déjeuner avec moi. J'aurai un chagrin affreux si je suis obligé de partir tout seul, et ces pauvres petites, pour leurs étrennes, seront désespérées.

— J'y vais, dit résolument Mme de Chassenay ; reste là, ne va pas au jardin.

— Non, je ne bougerai pas... Ah ! Louise, tu es une bonne sœur.

— Hélas !

Et sur cet hélas ! Mme de Chassenay était sortie. D'abord elle ouvrit la porte de la salle à manger

dans l'espoir d'y trouver Betty, celle-ci y était effectivement, et répondit de suite au signe d'appel que lui fit Mme de Chassenay.

— Qu'y a-t-il, madame ?

— Je veux vous dire un mot, Betty.

— Entrez ici, madame, personne ne viendra.

Elles se tinrent près de la fenêtre, loin des portes.

— Betty, mon frère voudrait déjeuner avec nous, croyez-vous que c'est possible ?

— Il faut le demander à ma maîtresse ?

— Bien entendu, mais jugez-vous qu'on puisse le lui demander ?

— Si vous voulez que j'y aille ? dit Betty ; à moi, elle peut répondre ce qu'elle veut.

— Je vous en aurai une vraie reconnaissance, ce serait si pénible, le premier janvier, d'avoir une scène de larmes, ces pauvres petites filles...

— Oui, pauvres anges, Madame pensera d'abord à elles, j'en suis certaine.

Et le pas ferme de Betty s'entendit presque immédiatement sur l'escalier.

Cinq minutes passèrent qui furent longues pour Mme de Chassenay ; vraiment les embarras que créait Charles étaient sans fin... Arriver ainsi chez son ex-femme sans prévenir... agiter tout le monde, car Mme de Chassenay se sentait le cœur sens dessus dessous.

Betty reparut, un peu grave.

— Pauvre Madame est très bouleversée... elle ne veut pas faire de chagrin à ces pauvres darlings ; mais elle demande à Mme de Chassenay la promesse de rappeler à M. de Prémery qu'elle est toujours disposée à lui envoyer leurs filles ; mais qu'il ne doit pas venir ainsi, sans permission... Puis-je assurer à ma maîtresse que Mme de Chassenay le dira à M. de Prémery ?

— Oui, Betty, et très catégoriquement, et je vous assure que si ce n'étaient ces pauvres enfants, je le lui aurais dit tout de suite. Les conventions établies doivent être respectées... Ma belle-sœur a parfaitement raison ; elle est vraiment généreuse ; mais mon frère abuse.

Ceci dans la bouche de l'indulgente femme était un blâme sévère.

— Je monte la remercier, continua-t-elle, mon frère est au salon, allez lui parler, Betty.

Betty alla : l'accueil, les remerciements, les bonnes paroles de Monsieur, eurent vite raison de l'aspect un peu sévère qu'elle avait cru devoir assumer. Prémery se précipite vers la table à écrire, où

était disposé tout le nécessaire de la correspondance; en un moment il a tracé quelques lignes d'une écriture qui tremble un peu.

« Toute ma gratitude, permettez-moi de vous souhaiter la bonne année dans le bonheur et la santé de nos filles, dont à jamais je vous remercie!

« CHARLES. »

Et une enveloppe, sur laquelle il ne trace aucun nom, est remise à Betty.

— Betty, portez vous-même, s'il vous plaît, cette lettre à Madame.

— Certainement, Monsieur.

— Ah, Betty, je suis content de manger de votre pâtisserie, car je parie que vous avez fait un gâteau?

— Oh! oui, pense Betty en remontant l'escalier, mon maître a bon cœur.

Marcelle occupe à table la place de sa mère, personne n'est en face d'elle, les quatre couverts ont été placés à égale distance, son père à sa droite; Prémery se trouve entre ses deux filles, la table est admirablement fleurie; la corbeille abondamment garnie, de roses, de mimosas, d'anémones, que « Master » a apportés, ayant été mise à profit par Betty, qui a rempli en outre tous les vases disponibles, l'air embaumé, le houx fait dans les coins de grandes taches vertes éclatantes, et au-dessus de la tête des convives, se balance une grosse touffe de gui.

Cependant, quelque chose d'invisible pèse sur le cœur de tous; par moment, une ombre passe sur le visage de Prémery... Betty est entrée en silence et a pris le morceau de poulet destiné à sa maîtresse. Prémery a suivi des yeux chacun de ses mouvements discrets... elle ferme avec précaution la porte, on l'entend qui remonte; la pensée de tous ceux qui sont là accompagne ses pas...

Prémery a quelque peine à soutenir sa verve, et celle assez terre à terre du petit cousin Gaston est bien nécessaire pour sauver la face. Marcelle est grave, la gaieté de Geneviève à quelque chose de fébrile; elle contemple son père avec une sorte de détresse, ce soir elle ne le verra plus! Tante Louise parle abondamment de sœur Jeanne, seul sujet sur lequel elle se sente à l'aise avec son frère.

Le dessert est venu.

Le gâteau merveilleux, œuvre de Betty, a été apprécié.

Pauline verse dans le petit verre de ces demois-

selles le vin doux, réservé pour trinquer à la nouvelle année.

Prémery n'hésite pas; levant le sien, il dit en regardant tendrement ses filles, et heurtant tour à tour leur verre :

— A la santé, à la paix de votre maman, mes chéries!

Elles boivent, et une larme coule sur leurs joues.

— Oui, à maman, à maman, répète Geneviève frémissante.

— Et à papa, ajoute Marcelle... à tante Louise... sa voix défaille.

— Et à moi, la mioche, interrompt Gaston qui guette l'attendrissement et veut l'empêcher.

— C'est ça, à Gaston, reprend Prémery, et à Pauline, ajoute-t-il en souriant, et à Betty.

Tante Louise involontairement songe à Jacqueline. Evidemment, pour l'heure, elle est oubliée.

XXIX

Il est une heure, Prémery, ses filles, tante Louise et Gaston s'apprêtent à quitter la maison. Un taxi attend à la grille. Valérie a refusé d'une façon péremptoire l'offre de Marcelle de lui tenir compagnie.

— Laisse-moi rester auprès de toi, maman, je t'en prie?

— Non, ma bien-aimée, ton père repart ce soir, donne-lui cette journée; moi je suis un peu lasse, et puis l'oncle Etienne doit venir me souhaiter la bonne année, je ne serai donc pas seule... Tu me chagrineras, Marcelle, en insistant.

L'enfant a cédé.

Comme la porte de la maison s'ouvre pour laisser passer la petite troupe, un homme portant un bouquet bien enveloppé paraît sur le seuil.

— Madame Monpascal?

— C'est ici, répond Pauline.

— Voilà.

L'homme remet le bouquet, une enveloppe est épinglée au fin papier qui l'entoure. Pauline donne un léger pourboire, le garçon fleuriste s'éloigne.

Rien de plus simple, et cependant Prémery sent une jalousie violente le mordre au cœur, et les deux petites filles suivent avec une sorte d'anxiété la

silhouette de Pauline qui, d'un air satisfait, monte les fleurs à Madame.

— Partons-nous ? demande Mme de Chassenay que ce bouquet surprend un peu.

Prémery, qui s'est repris, sourit.

— Oui, et même dépêchons-nous, il ne faut pas arriver en retard.

Oh ! que ne peut-il rester, pénétrer lui aussi là-haut, dans cette chambre, dont il s'aperçoit que le rideau est levé ; mais la seule personne qui épie leur départ est la vieille Pauline ; Prémery lui envoie de la main un dernier salut.

« Comme M. Charles est aimable, » soupire en elle-même Pauline !

La chère présence de ses filles, leur douce animation, leur plaisir visible, ne suffit pas à distraire Prémery, son esprit est passionnément occupé de Valérie... L'idée qu'elle est aimée, qu'elle aime aussi sans doute, le torture, empoisonne, depuis qu'elle lui est apparue, toutes ses pensées... Jacqueline, impitoyablement, est revenue sur le sujet, a communiqué à son mari toutes les informations qu'elle s'est procurées sur le lieutenant Faucheux, toutes d'ailleurs sont à son avantage, elle y insiste avec satisfaction :

— Il n'y a, dans pareille circonstance, que le choix de la personne qui soit important, toi, tu as eu la main heureuse, du moins, je m'en flatte ; Mme Monpascal me paraît être tombée également bien.

Prémery avait saisi un prétexte avouable pour venir à Paris, mais ce qu'il voulait n'était pas tant embrasser ses enfants, mais apprendre de leur bouche innocente si un élément nouveau était instauré dans l'existence de leur mère ; il eut tôt fait de comprendre qu'à leur connaissance, du moins, il n'y en avait pas... Geneviève nomma une ou deux fois Clémence... Mais Clémence n'était pas à Paris, elle était seulement venue les voir une fois avec sa mémé et son papa.

— Est-ce qu'il est aimable, le papa de Jeannette ? demanda Prémery, percevant une intonation presque hostile dans la voix de Geneviève.

La petite fait la moue :

— Je ne le connais pas !

Cette déclaration signifie clairement : « Je ne veux pas le connaître ! »

Prémery sent avec transport qu'il a des alliés... « Jamais, jamais, se dit-il avec joie, elles ne permettront. »

Il redouble de bonté, de tendresse; les enfants éprouvent auprès de lui un sentiment pénétrant d'être protégées, non seulement elles, mais leur maman...

Pendant un des entr'actes, Prémery fait signe à sa sœur d'occuper Geneviève, et s'est retiré dans le salon derrière la baignoire, en compagnie de sa fille aînée; ils s'asseyent sur l'étroit canapé; Prémery prend tendrement entre les siennés la petite main de Marcelle, et sans préambule commence :

— Tu es si raisonnable, ma fille chérie, que je veux t'entretenir sérieusement de la santé de ta maman. Je n'ai pas eu, hélas! la possibilité d'en juger par moi-même, mais d'après ce que ta tante Louise et Betty m'ont dit, ta maman est très affaiblie.

— Très affaiblie! réplique Marcelle déjà toute tremblante.

Son père perçoit son émotion.

— Ce n'est que passager, et ne doit pas nous inquiéter, cependant il faut aviser... La grippe laisse parfois de longues convalescences, la saison est mauvaise, la vie, un peu triste à Auteuil; est-ce que ta maman est gaie?

— Maman n'est jamais gaie, répond Marcelle avec une nuance de reproche dans la voix.

— J'en suis bien peiné, mais il faut au moins lui rendre sa belle activité; tu devrais, ma grande, la persuader de venir finir l'hiver dans le Midi... à Cannes par exemple... la distance serait commode pour nous; Betty pourrait vous conduire fréquemment me faire une petite visite... Je suis cruellement peiné quand vos jolis visages me font défaut.

— Ce n'est pas notre faute, papa!

— Non, ma très chérie, non, ne cherchons pas à qui la faute; sois indulgente à ton papa; tu l'aimes bien, dis, ma grande?

— Oh! papa, tu sais que je t'aime de tout mon cœur!

Elle fut tendrement embrassée.

— Alors, combine ce petit déplacement, parles-en à Betty, et moi j'en causerai avec ta tante Louise, il ne faut absolument pas laisser ta maman dans ce marasme!

Le mot impressionne Marcelle.

— Je tâcherai, dit-elle, mais, papa, ne disons rien à Geneviève; si cela ne se pouvait pas, elle aurait le cœur trop gros, et cela lui fait mal.

— Tu es la sagesse même, ma chérie, je t'obéirai. Après cela ils étaient rentrés dans la loge.

Mme de Chassenay observa avec quelque étonne-

ment le visage plus grave de sa nièce : « Qu'est-ce qu'il a pu lui dire encore, se demande-t-elle ; vraiment, au lieu de venir sous prétexte d'affection les agiter, il aurait mieux fait de rester auprès de sa femme... puisqu'il l'a prise, qu'il la garde ! »

La représentation approchait de sa fin ; Mme de Chassenay avait décidé de reconduire, seule, ses nièces ; son frère et Gaston s'en iraient droit chez tante Jeanne, où avait lieu le diner de famille, et le lendemain matin Prémery partirait passer douze heures aux Etats.

— Que veux-tu que je dise à ta maison de naissance ? avait-il murmuré à Geneviève.

— Que je l'aime !

Déjà l'enfant tenait son petit mouchoir fin à la main, et essuyait à la dérobée ses yeux ; dans une demi-heure, dans un quart d'heure, dans cinq minutes, papa allait disparaître, s'évanouir dans l'insaisissable...

Mme de Chassenay feignit de ne pas remarquer le chagrin de la pauvre petite, mais aurait volontiers battu son frère. Elle bouscula les adieux.

— Pas besoin de nous accompagner, je m'arrangerai très bien toute seule... Allons, un bon baiser à papa... au revoir... et filons retrouver votre pauvre maman.

Geneviève avait été emmenée sanglotante, mais contenue par la présence de tant de monde autour d'elle, sa tante l'emportait avec une brusquerie affectueuse. Prémery, tout pâle, demeura un instant dans la loge, afin de reprendre son sang-froid ; puis, se tournant vers son neveu :

— Mon garçon, lui dit-il, que ceci te serve de leçon !

Les paroles de son père avaient fait une profonde impression sur Marcelle, et lorsque, encore étourdie des événements inattendus que cette journée avait amenés, elle se retrouva dans la paix de la maison d'Auteuil, elle chercha le meilleur moyen d'agir, et d'agir sans retard.

« Oh ! comme maman était pâle, » et puis, elle, toujours si forte, semblait faible, elle avait eu presque de la difficulté à soulever le bras pour montrer à Marcelle la magnifique touffe de violettes de Parme qui ornait son petit guéridon, et de lui mettre en même temps dans la main la carte qui l'avait accompagnée, cette carte portait : « Avec les vœux, très respectueux et sincères, de Jeannette et de son papa. »

— Tu enverras une ligne de remerciements à Jennnette, ma chérie.

— Oui, maman.

La soirée avait été très courte, Betty n'avait autorisé qu'un souper fort léger, et puis « au lit », sans conversation préalable.

— Vous nous raconterez tout cela demain. Miss Marcelle, votre maman est tout à fait lasse ce soir ; votre oncle Etienne est très bon, mais il parle si haut, et il est resté très longtemps ; maintenant il faut la paix.

Et, extérieurement, au moins, elle avait été établie.

XXX

Ce fut Marcelle qui présenta à sa mère l'occasion que celle-ci cherchait.

Marcelle, après déjeuner, avait dit confidentiellement à Betty :

— Emmenez un peu Geneviève, j'ai besoin de causer avec maman.

— Oui, dearie, répondit Betty qui n'était pas sans avoir remarqué l'air de gravité de miss Marcelle, « missie a une commission de son papa, » pensa-t-elle.

La manœuvre s'accomplit très simplement. Pauline, dont le dévouement réel s'accompagnait d'une bonne dose de curiosité, fut encouragée d'aller à Montrouge voir une de ses amies ; Annette demeurerait pour le service, et miss Marcelle garderait sa maman !

Et, sur cette assurance, Geneviève accepta la combinaison.

Valérie était levée, étendue sur sa chaise longue ; Marcelle avait dorloté sa maman, jeté partout son petit coup d'œil averti de personne soigneuse, et enfin, s'était assise tout proche de sa mère :

— Maman, comment te sens-tu ?

— Je me sentirai mieux d'ici quelques jours, ma chérie.

— Maman, et la jeune voix tremblait, Betty croit qu'il te faudrait un changement d'air, tante Louise l'a dit aussi en revenant hier, il faut nous en aller, maman !

— Où ? mon ange ?

— Au soleil, dans le Midi. Papa pense que tu y serais bien vite guérie.

— Ton papa t'en a parlé, mon trésor ?

— Oui, maman, balbutia un peu faiblement Marcelle... Il a dit qu'à Cannes...

La mère, un instant, se couvrit les yeux de sa main, fit appel à son courage, puis regardant bien en face sa fille :

— Ma bien-aimée, si je pouvais, au prix de la dernière goutte de mon sang, t'épargner tout chagrin, je le donnerais sans hésiter... Mais je ne puis pas ! Il y a, hélas, des choses pénibles que tu vois, dont tu souffres, mais dont moi, ma chérie, j'ai souffert la première, qui ont brisé ma vie ! Ton père, mon enfant bien-aimée, a eu envers moi des torts graves, des torts cruels... J'étais fière, je l'ai laissé partir... Aujourd'hui, il est l'époux d'une autre femme ; moi je ne suis plus rien sur terre que votre mère ! Dieu m'a fait ce don magnifique de mes deux filles... Cependant, je suis jeune encore, et j'aurais peut-être le droit de refaire ma vie... Mais, ma fille, bannis toute inquiétude, je ne la referai jamais. Aux yeux de Dieu, ton père et moi sommes liés jusqu'à la mort, et s'il n'a pas respecté le contrat, je le respecterai, moi... Ne pleure pas, ma toute chérie... Oh ! oui, cela est triste pour vous autres ; mais ces choses sont graves, et il faut agir gravement. Votre père a droit à votre tendresse, vous devez l'aimer, car le pauvre homme vous aime... mais cette affection ne lui permet pas d'empiéter sur ma liberté ; à moins que vous ne soyez malades, il ne doit jamais venir ici, il n'aurait pas dû venir hier... Celle qui aujourd'hui est sa femme aurait le droit de s'en plaindre ; et à moi cela me fait mal, très mal. Nous rapprocher de lui est une folie, qui ne peut qu'entraîner des souffrances. Une absence, dans un bon climat, me fera sans doute du bien ; j'en accepte l'idée. Nous pourrions aller à Biarritz, par exemple, je serai bien aise de quitter Paris.

— Maman, maman, tu as du chagrin !

— Oui, ma fille, j'ai du chagrin.

— Maman, je ne te quitterai jamais, tu ne seras jamais seule, maman ! ma douce maman !

Oh ! quels sacrifices ne seraient payés par de semblables paroles !

Celle qui les entendait défaillait presque de bonheur, la voix lui fit défaut ; elle posa sa belle main sur la tête de son enfant, d'un geste ardent de bénédiction ; la pauvre Marcelle, toute frémissante, s'abattit sur la poitrine de sa mère...

— Maman, maman, murmura-t-elle, tu pardonnes à papa ?

— Oui, mon ange, oui, je lui pardonne, et moi, pardonne-moi... Je n'ai pas eu assez de patience. Si j'avais été pieuse comme toi, enfant adorée, j'eusse agi autrement. Ton père a été faible, léger ; mais

moi, j'ai été orgueilleuse. Heureusement que vous êtes meilleures que nous !

— Maman !

— J'ai hésité à te dire ces choses ; mais j'ai besoin d'une amie... ma fille sera cette amie, veux-tu, ma Marcelle ?

— Oh ! maman, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Etre heureuse, et m'aider à rendre Geneviève heureuse. Nous nous en irons pour deux ou trois mois dans un coin bien tranquille, et puis, quand nous reviendrons, je serai tout à fait forte.

— Est-ce qu'il ne faut pas te parler de papa ?

— Si, si, mon enfant, il faut m'en parler souvent ; je dois toujours me souvenir qu'il est là... qu'il est, devant Dieu, mon mari !

— Alors papa a fait mal en se remariant ?

— Aux yeux de l'Eglise, oui ; devant la loi, il en avait tout le droit... elle est protestante... elle a pu recevoir une bénédiction... elle est moins coupable.

— Est-ce que tu sais, maman, qu'elle a une petite fille ?

— Je le sais... j'ai bien pitié de cette pauvre enfant.

Marcelle baissa la voix.

— Papa est bon pour elle.

— Ton père est plein de cœur, sans doute il a compassion de cette petite créature innocente.

« Toi, mon ange, tu auras toujours ta maman, tout à toi... personne, jamais, n'entrera dans notre vie. Nous n'en parlerons plus jamais, parce que de pareils entretiens sont trop douloureux. Tu écriras à ton père ma décision... Je la dirai à tante Louise, qui est bien bonne pour nous, elle m'approuvera. Si elle avait été écoutée, nous serions tous plus heureux... Le passé, hélas ! est irrévocable, mais l'avenir appartient à Dieu d'abord, et à nous... Tâchons de le rendre meilleur.

— Maman, je ne veux plus aller aux Etais... avec elle...

— Non, ma fille... Ton père a exercé son droit en vous y conduisant, mais je suis certaine qu'il ne sera pas insensible à notre désir... Elle ne m'a jamais fait de mal ni de tort ; mais vous, mes filles, vous ne pouvez la connaître, tante Louise pense de même, chasse donc ce souci.

— Oh ! maman, il me semble que mon cœur vole, il est si léger !

— Sois toujours franche avec ta mère, mon ange, dis-moi tes doutes, tes inquiétudes, tout ce qui te

tourmente. Ma tâche sur terre est de veiller sur mes agnelets, c'est une belle tâche dont je veux un jour pouvoir rendre compte.

La force des faibles est une chose incroyable, eux seuls du reste exercent un véritable pouvoir. Plus un enfant est petit, plus il influe sur les êtres qui l'entourent, plus il domine leurs volontés. Pour l'amour d'un enfant, les haines s'apaisent, les passions se calment... alors que tout secours extérieur paraît manquer, le regard limpide de deux yeux innocents l'apporte.

Valérie puisa dans ce court entretien, cœur à cœur avec sa fille aînée, une volonté de se vaincre, de tout vaincre, qui devait être inflexible. Elle aimait Denis, elle eût souhaité passionnément jouir de cet amour, et cependant, avec la rudesse du bûcheron qui manie la cognée, elle prit la résolution d'abattre l'arbre, dont l'ombre, s'il se développait, étoufferait tout à l'entour.

Elle avait dit à deux ou trois reprises, devant l'hésitation de ses enfants à la laisser seule au logis :

— Allez, mes chéries, cela me fait du bien quelquefois d'être seule.

Geneviève avait regardé « maman » avec étonnement, elle, qui tout le jour serait restée pelotonnée sur ses genoux; mais Marcelle avait eu l'intuition du bienfait d'un peu de solitude pour sa mère, et, de connivence avec Betty, lui assurait presque chaque jour une heure ou deux de parfaite tranquillité.

Un après-midi, Valérie trouva enfin la vaillance d'écrire la lettre dont elle ressassait depuis tant de nuits les termes.

« Denis, ami de mon cœur,

« Cette lettre est le fruit de longues méditations, et je vous conjure, pour l'amour même que vous me portez, d'en accepter la décision. Ami, je vais vous faire souffrir, je le sais, et moi-même je souffre, beaucoup, beaucoup! mais j'ai regardé toutes les éventualités en face.

« Dans l'état actuel de nos cœurs, il est certain que je ne puis être que votre femme.

« Je ne puis le devenir.

« Je ne parle pas de scrupules, parce que je sais avec certitude que l'amour que je ressens dominerait tous les scrupules!

« Mais j'ai mes filles, elles sont un dépôt sacré, à elles je puis tout sacrifier, et je sacrifierai tout.

« Déjà, elles souffrent du mariage de leur père.

« Leur mère restera tout à elles, sans partage.

« Je sais tout ce que vous pouvez me répondre, mais moi je vous demande ceci : Même, pour venir à moi, quitteriez-vous le poste d'honneur ?

« Non, non et non !

« La mort vous semblerait préférable. Eh bien ! moi, faible femme, j'ai un poste d'honneur, je vous supplie d'avoir compassion de ma faiblesse, et de ne pas me demander de le désert.

« Je ne puis ni ne veux vous oublier. Pour le moment ne m'écrivez pas, le jour où je sentirai que je puis recevoir une lettre de vous, je vous la demanderai...

« VALÉRIE. »

« Malgré tout, malgré l'angoisse, je suis heureuse de vous avoir rencontré, n'oubliez pas que je pense à vous ! »

A sa première sortie, Valérie mit elle-même cette lettre à la poste. Maintenant elle ne songeait qu'à s'éloigner ; le docteur, tante Louise, tout le monde avait approuvé le projet de villégiature, et, à la mi-janvier, la petite troupe familiale, l'heureux Toby compris, prenait le train pour Bordeaux.

XXXI

La jolie villa Circé sur la route de Villefranche, oasis faite pour l'amour, n'avait pas été, pour Jacqueline de Prémery, le séjour délicieux qu'elle s'était crue en droit d'espérer. Les relations mondaines furent d'abord rares ; car Mme de Prémery ne pouvait, décemment, faire des connaissances d'aventure. Elle excitait la curiosité de beaucoup, l'admiration d'un certain nombre ; mais le ménage demeurait à part. Prémery ne paraissait aucunement chercher l'occasion de produire sa femme ; il déclarait franchement ne pas goûter cette société panachée ; le soleil trop ardent lui donnait mal à la tête, il avait horreur d'être hors de chez lui, et éprouvait la nostalgie de son Morvan au ciel gris, de ses chasses, de toute son existence de propriétaire campagnard ; pour se distraire, il allait jouer à Monte-Carlo, ce qui ne plaisait qu'à demi à Jacqueline, à qui les perruches multicolores qui s'y promènent en liberté causaient quelque ombrage.

Jacqueline, fatiguée par sa grossesse plutôt pénible, avait parfois des idées un peu grises... et s'étonnait sincèrement de sentir que sa « pauvre choute » lui laissait des regrets ! Ceci ne lui était jamais arrivé, et elle n'y comprenait rien elle-même. Néanmoins, le fait s'imposait, la vue des filles de son mari, surtout la bonne grâce modeste de Marcelle, avait éveillé en elle un sentiment nouveau et singulier, ce fut principalement pour le satisfaire qu'elle imagina l'intervention de Clémence ! L'adoration de l'enfant avait agi, et ses bons yeux de chien fidèle manquaient maintenant à la mère. « Comme elle doit s'ennuyer, » pensait-elle souvent, et cependant il n'était pas difficile de l'amuser, la seule contemplation de sa mère, occupée à n'importe quoi, semblant combler ses vœux.

L'adieu, malgré les efforts de Jacqueline, pour le rendre insignifiant et sans importance, avait été réellement pénible ; les yeux de la petite fille imploraient ; tout bas, elle répétait : « Petite mère, petite mère, » et la mère ne savait que répondre ; enfin, en désespoir de cause, elle avait chuchoté à l'oreille de sa fille :

— Sois bien raisonnable, obéissante à Mademoiselle, et je te ferai venir me voir à Pâques.

— Je serai exemplaire, avait répondu du même ton de conspiration la pauvre petite, à qui il semblait qu'on venait d'ouvrir le ciel ; et, conséquence de cette résolution, M. de Saint-Ciers, et même la sévère bonne-maman, se virent obligés de reconnaître que le séjour au Tréport avait été salutaire à Clémence ; évidemment elle n'avait reçu que de bons conseils !

Ce retour vers sa fille donna à Jacqueline le désir de revoir sa sœur ; la comtesse de Soulac, de plusieurs années son aînée, l'avait beaucoup aimée et, tout en la blâmant de son divorce, lui avait conservé tout entière son affection, ne rompant jamais avec elle ; aussi, la cordiale invitation du ménage de Prémery fut acceptée avec satisfaction, d'autant que Mme de Soulac vivait d'un bout de l'année à l'autre dans un vieux château, regorgeant de souvenirs historiques, mais n'offrant pas d'autre délassement ; le comte de Soulac aimait l'argent, la terre, la bonne chère, la chasse et sa femme, et rencontrant toutes ces choses chez lui, s'y trouvait à merveille ! Le souci principal de Mme de Soulac était la crainte de trop engraisser, la table abondante que son mari exigeait mettant à une trop fréquente épreuve sa gourmandise naturelle !

Les époux furent extrêmement touchés de l'accueil de Jacqueline; sans enfants eux-mêmes, l'élément de tendresse manquait totalement à leur existence, et Mme de Soulac reçut avec une vraie complaisance les caresses de sa sœur.

Prémery se montra charmant, hospitalier, parfait; force était de confesser que Jacqueline avait du moins, dans son erreur, fait preuve d'un goût éclairé; le quatuor marcha sans heurt; d'autant que M. et Mme de Soulac se découvrirent d'anciens amis, quelque peu leurs alliés, parmi le petit groupe correct qui méprise, non sans quelque envie, les séduisantes aventurières! Mme de Prémery, présentée par sa sœur, fut jugée absolument délicieuse. Prémery avait profité de cet heureux ensemble de circonstances pour faire avaler à Jacqueline la proposition, un peu monstrueuse, de la quitter à la veille du jour de l'an.

La jeune femme, fatiguée, n'avait pas lutté; elle avait même eu compassion du désir de son mari! Ah! si elle avait pu voler vers sa « pauvre choute », et voir le petit visage sérieux s'illuminer et briller... mais elle ne le verrait pas!

Chaque semaine, un petit panier de fleurs fraîches part de Nice à l'adresse de Clémence, et leur arrivée procure à l'enfant une félicité exquise; ces fleurs sont pour elle seule! elle sait que personne n'en accepterait, elle n'en offre pas. Clémence possède deux jolis vases sur sa cheminée, un autre sur sa table de travail, elle les remplit, et les roses, les narcisses, les violettes lui parlent tour à tour de petite mère. Un jour, Mademoiselle s'est plainte de l'odeur trop forte de ces fleurs, mais le regard que son élève lui a jeté l'a forcée à se taire! Clémence se tait, parce que la pensée de Pâques ne la quitte pas. Les fleurs lui disent patience... « Petite mère » n'écrit pas de longues lettres, mais ce qu'elle écrit comble le cœur de l'enfant à qui elles sont adressées; et les lettres de quinzaine respirent une tendresse, qui perce sous la formalité des phrases un peu apprêtées; toutes finissent par l'assurance:

« Ta petite fille dévouée, qui t'aime pour la vie... »

Mademoiselle a hésité... il n'est pas possible d'interdire cette phrase, et la lettre est mise correctement à la poste. Jacqueline en attend nerveusement la venue.

Mme de Soulac s'étonne des questions que sa sœur multiplie au sujet de Clémence.

— Ma pauvre Minette, je ne puis te renseigner, je ne la vois jamais, ou comme jamais : quand nous

allons à Nîmes, on me l'envoie pour une visite d'un quart d'heure, flanquée de sa gouvernante; cette pauvre enfant, qui n'est pas vive, est emmenée avant d'être dégelée; maintenant, si tu me demandes mon opinion, je ne crois pas qu'on lui fasse une vie bien divertissante; ton mari, j'entends M. de Saint-Ciers, a l'air plus lugubre que jamais.

— Il aurait mieux fait de me la laisser!

— Mais j'ai toujours compris que tu as renoncé librement à ta fille.

— C'est vrai! seulement figure-toi, ma pauvre Zoé, que cette malheureuse gosse m'aime à la folie, tu ne peux imaginer son bonheur pendant notre court séjour au Tréport. Je ne sais pas si je l'aime, peut-être pas, mais elle me fait une pitié affreuse; tâche d'être bonne pour elle.

— Je ne demande pas mieux; Fernand, qui adore les enfants, serait enchanté qu'elle vienne un peu nous distraire à Pont-l'Airette, la place ne nous manque pas.

— Tâchez de l'avoir.

— On s'en occupera; en attendant, ne te fais pas de mauvais sang surtout, pense à ton dauphin.

Jacqueline ne répondit pas; depuis quelque temps elle ne sentait que très faiblement remuer son enfant. Des pressentiments tristes l'assaillaient; sa gaité, faite d'exubérance physique, tombait dès que sa santé fléchissait; elle ne soufflait mot de ce genre d'idées à Prémery, que les pronostics pessimistes exaspéraient. Il avait hâte que tout fût fini, afin qu'on pût rentrer à Paris; la naissance de ses filles n'avait pas été accompagnée de la moindre complication, et il n'envisageait pas la possibilité qu'il s'en présentât dans l'occasion actuelle. L'hospitalité de la villa Circé devint bientôt notoire; Prémery, voulant de bonne foi distraire Jacqueline, évidemment déprimée, multipliait les invitations. Les Soulac, repus de solitude, appréciaient beaucoup ce va-et-vient de gens agréables.

Prémery et Jacqueline, les amants passionnés de jadis, jouaient maintenant vis-à-vis l'un de l'autre une sorte de comédie affectueuse, afin de se cacher leurs secrètes pensées!

L'événement attendu fondit sur eux prématurément.

Jacqueline, après un accouchement extrêmement laborieux, mit au monde un fils qui ne vécut que quelques heures.

Elle parut presque indifférente à ce dénouement qu'on lui cacha tout un jour... Lorsque sa sœur,

avec mille ménagements, lui parla de la douleur de Prémery :

— Il n'aime que ses filles, dit lentement l'accouchée ; il se consolera vite.

Le danger de sa jeune femme éveilla toute la réelle bonté d'âme de Prémery ; il la soigna avec la plus vive sollicitude.

— Pense à toi-même, il n'y a que toi qui importe, lui répétait-il, et en ce moment elle lui était réellement très précieuse.

La fièvre de lait fut extrêmement forte ; plusieurs fois, la nuit, la garde entendit la malade murmurer « pauvre choute ».

Et le matin, tout à l'aube, comme on lui accommodait ses oreillers, une embolie foudroyante trancha la vie de cette belle créature.

Une sorte d'horreur tomba sur Prémery quand on vint lui annoncer le fatal dénouement. Il lui sembla qu'il l'avait tuée ! Ne l'avait-il pas arrachée à la vie paisible, dont elle s'était contentée avant de le connaître... La pensée de la petite Clémence lui fut atrocement douloureuse. Il devinait qu'on faisait payer à la créature innocente le péché de sa mère ! c'est-à-dire le sien. Une sorte de superstition le fit frissonner. « Si cela devait porter malheur à ses filles... » il se défendait de trop penser à elles... Le détachement déjà se faisait si rapide !

Mme de Soulac s'était emparée de sa sœur morte, on lui avait couché son petit enfant dans les bras, et Prémery, en les regardant, sentait qu'ils étaient soudain si loin, si loin de lui !

Hier si triomphante, aujourd'hui de l'herbe fauchée !

Mme de Soulac, vivement affectée, envoie les dépêches qui portent au loin l'avis funèbre... ; il court sur le fil mystérieux, et un messenger banal en dépose le texte à la porte de la maison, d'où un jour était sortie, pour n'y plus revenir, celle qui en avait été la maîtresse honorée et aimée. Dans cette maison respire l'enfant de sa chair, que l'amour lui a fait abandonner ! Voici qu'à l'improviste, un matin tranquille, Clémence est appelée auprès de son père, et un peu intimidée, mais non craintive, car son père, s'il est froid, n'est jamais dur, pénètre dans la grande pièce du rez-de-chaussée où M. de Saint-Ciers vit très renfermé.

Elle entre, sa petite tête se tournant à droite et à gauche, d'un mouvement de curiosité inquiète ; mais non, aucun inconnu alarmant n'est présent, son

père est seul; elle s'avance vers lui de son pas docile, et respectueusement lui dit :

— Me voilà, papa.

Il lui pose la main sur l'épaule et la regarde.

La petite fille le regarde aussi, et trouve au visage de son père quelque chose d'insolite... mais ne se permet pas de parler, et attend.

— Mon enfant, dit la voix un peu sèche, mais qui tremble cependant, j'ai à t'apprendre une nouvelle douloureuse... qui va te faire du chagrin.

La petite a ouvert la bouche, arrondi démesurément les yeux.

M. de Saint-Ciers se passe la main sur le front, et puis brusquement :

— Il faut que tu le saches, ma pauvre enfant, ta mère est morte !

— Petite mère ! petite mère ! est partie pour toujours ?

— Oui, ma fille.

Un cri, vraiment effroyable, jaillit alors de la faible poitrine d'enfant, une telle clameur de douleur, si inattendue, que le père frémit de la tête aux pieds, il saisit l'enfant éperdue, la pose sur ses genoux, l'enveloppe de ses bras.

— Ma petite fille, ma petite fille, je t'en supplie, je t'en prie !

— Je veux ma petite mère, je la veux !

Et, dans une sorte de convulsion, à demi pâmée, l'enfant se renverse en arrière... Le cri pitoyable a fait accourir bonne-maman, le spectacle de l'enfant bouleversée la bouleverse à son tour... Qui aurait cru ? pouvait-on soupçonner ? Ils n'ont mis aucun ménagement à révéler son malheur à l'enfant, parce qu'il leur a semblé qu'elle devait en être peu touchée. La découverte de la tendresse qui couvait dans ce pauvre petit cœur les frappe de stupeur... La vieille Mme de Saint-Ciers marmotte assez doucement des paroles sur la volonté de Dieu, le devoir...

Clémence ne l'entend pas ; elle est redressée, tout échevelée, car son père pleure ! pleure de gros sanglots. Alors, avec passion, elle jette ses petits bras faibles autour du cou du malheureux homme, leur douleur se confond : ces larmes conquièrent à jamais, à celui qui a été si dur, le cœur aimant et fidèle dont il a fait si peu de cas !

XXXII

— Oh ! Betty, c'est affreux !

— Oui, dearie.

— Comment est-ce arrivé, mon Dieu ?

— Cette pauvre jeune femme est morte en donnant la vie à un petit baby, qui est mort aussi.

Marcelle devint toute pâle.

— Qui vous a appris cette nouvelle, Betty ?

— C'est votre bonne tante Louise qui l'a écrite à votre chère maman, Mme de Chassenay est allée immédiatement trouver votre papa.

— Papa est malheureux, Betty ?

— Je le pense.

— Oh ! je voudrais le consoler... Qu'est-ce que je peux lui écrire ?

— La vérité, dearie ; que vous avez du chagrin de le savoir triste... mais pour vous deux, darlings, les choses sont mieux ainsi.

Marcelle parut réfléchir.

— Elle n'était pas méchante, Betty... et elle avait une petite fille, elle m'a demandé d'être bonne, plus tard, pour sa petite fille, si jamais je la rencontrais.

— Vous n'avez pas à vous en occuper ; et, pour cette enfant, c'est mieux que sa mère ait quitté ce monde.

— Quand je serai grande, je la chercherai, Betty.

— Pourquoi faire ?

— Pour tenir ma promesse à sa maman.

— Elle vous avait demandé une promesse ?

— Oui... Vous savez, Betty, papa était très bon pour cette petite fille et j'ai été jalouse d'elle... si jalouse... Oh ! Betty, cela fait mal d'être jalouse. Je prierai aussi pour... celle qui vient de mourir... elle me l'avait aussi demandé ; elle aimait beaucoup mon papa.

— Sans doute, et elle le devait ; maintenant il faut l'oublier.

— Est-ce que papa va l'oublier ?

— Pas tout de suite ; mais les hommes se consolent vite ; surtout que M. de Prémery vous aime tant, votre chère petite sœur et vous.

— Où est papa ?

— Aux Etats, avec Mme de Chassenay, on est très bien à la campagne après de grandes émotions... un peu plus tard il viendra à Paris pour vous voir... Mme de Chassenay l'a écrit à votre maman.

— Je ne dirai rien à maman...

— Non, c'est inutile, elle m'a commandé de vous informer de ce qui était arrivé. Je l'ai fait, c'est fini.

— Oh! Betty... peut-être... les beaux yeux bruns resplendirent soudain.

Betty mit son doigt sur sa bouche.

— Seulement à Dieu, miss Marcelle, seulement à Dieu... Il peut tout!

— Maman était bien sérieuse ce matin, est-ce qu'elle savait, Betty?

— Oui, la lettre est arrivée hier au soir; votre maman est généreuse, elle aura eu compassion de cette pauvre dame, enlevée si vite.

— Est-ce que?.. Est-ce qu'elle est revenue aux Etats? près de mon grand-père et de ma mémé?

— Non, dear, non, sa sœur, Mme la comtesse de Soulac, qui était auprès d'elle quand le malheur est arrivé, l'a ramenée à Nîmes, dans le caveau de leur famille... cela est mieux ainsi. Elle n'était pas de notre religion; elle n'a pas besoin de dormir près d'une de nos églises... Mme de Soulac va aller bientôt aux Etats pour emporter tout ce qui appartenait à cette pauvre lady... Oh! miss Marcelle, les jugements de Dieu sont impénétrables...

Marcelle d'abord ne répondit pas, puis elle demanda :

— Le petit baby était mon petit frère?

— Oui, darling, votre demi-frère.

— Pensez-vous qu'il ait été baptisé?

Betty avoua n'en avoir aucune idée.

— Priez Notre-Dame, miss Marcelle, et ne cherchez pas tant... Je vous laisse le soin d'avertir miss Gene, à cause de votre papa il faut qu'elle sache... vous lui apprendrez ce triste événement, dans un esprit chrétien, miss Marcelle, je le sais.

Le soir même, comme les petites filles terminaient leur prière, que l'aînée avait dite tout haut... après quelques mots spéciaux d'intercession pour leurs chers parents, Marcelle ajouta :

— Nous allons dire un *De Profundis* pour une âme qui vient de quitter ce monde, unis-toi à moi, Geneviève :

— Oui, sœur.

« Donnez-leur le repos éternel et que la lumière éternelle les éclaire, » soupire la jeune voix; le signe de croix, et, pendant un instant, avant de se relever, les enfants plongent leurs visages dans leurs mains; quand Marcelle découvre le sien, elle dit très distinctement :

— Cette prière est pour l'âme de Mme Jacqueline de Prémery.

— La Jame ?

— Oui, chut, ne parlons plus.

Sûrement leurs anges voyaient Dieu !

XXXIII

Quatre mois sont passés ; Marcelle s'étonne de la mélancolie cachée de leur mère, elle est seule à s'en apercevoir, car Valérie a repris son apparence de force et d'énergie ; même souvent elle est gaie extérieurement, et ne permet pas à l'atmosphère de la maison d'Auteuil de devenir monotone et pesante ; tous les dimanches presque amènent un divertissement : cinéma, concert, promenade aux environs de Paris, selon le temps plus ou moins beau.

Prémery a fait un court séjour à Paris, et ses filles l'ont rencontré plusieurs fois chez tante Louise ; il s'est montré meilleur, plus tendrement expansif que jamais... Marcelle lui a trouvé l'air de quelqu'un qui espère...

Oh ! mon Dieu, est-ce que la mystérieuse espérance qui couve dans son cœur d'enfant, serait celle de son père ? Il y a également chez tante Louise une sorte de sérénité lorsqu'elle parle de l'avenir, c'est que dans la famille on demeure parfaitement convaincu que Charles ne souhaite que réparer le mal qu'il a fait, et attend l'heure favorable pour en exprimer le désir. D'ailleurs, il ne cache pas à son excellente sœur que Valérie, depuis bien des mois, occupe passionnément sa pensée, et lui aussi a confiance, la vie lui sera encore favorable... ses filles rendues à sa tendresse paternelle ; il éprouve au sujet de la pauvre Jacqueline un remords assez vif pour rassurer sa conscience ; du moins si son bonheur a été court, il le lui a rendu complet.

Sagement, il n'a pas essayé de s'approcher de la maison d'Auteuil, ni même d'apercevoir Valérie au dehors. « Surtout, tiens-toi tranquille. » lui a recommandé sa sœur, « une démarche prématurée pourrait tout compromettre, » et Mme de Chassenay s'impose elle-même une grande contrainte pour ne laisser rien soupçonner à sa belle-sœur des idées dont elle se leurre.

Dans le tête-à-tête conjugal elle a plusieurs fois dévoilé ses pensées secrètes à son mari. « Il me

paraît impossible que Valérie, à un moment donné, refuse de reconstituer son foyer. » Et la réponse invariable de M. de Chassenay : « A moi, cela paraît au contraire probable, » la mortifie extrêmement.

— En tout cas, à mon avis, ajoute un jour M. de Chassenay, Charles ferait bien de disparaître pendant quelques mois, de faire un voyage quelconque, ce serait une meilleure préparation à une rentrée, si rentrée il doit y avoir, que ces courses perpétuelles ici, sans but appréciable, qui énervent Valérie, je le sens.

— C'est dur pour Charles.

— Dur ? vraiment, tu me fais rire ! il en a mérité bien d'autres, il doit à cette pauvre femme, à qui il avait persuadé de tout quitter pour lui, de s'imposer, par respect pour sa mémoire, quelques privations, et puisque la seule qu'il ressent est celle de ses filles, il devrait commencer par celle-là... Cette pauvre créature avait bien une fille, elle !

— Oh ! elle n'était pas bonne mère puisqu'elle l'avait abandonnée.

— Tu trouves peut-être que ton frère a été bon père, le jour où il a voulu divorcer ?

— Charles n'a pas mesuré les conséquences de son action.

— Précisément ; Jacqueline non plus, sans doute, il m'est revenu que Mme de Soulac raconte que la pensée de sa petite fille tourmentait beaucoup sa sœur durant les derniers mois de sa vie, et je le croirais ; l'enfant avait été avec sa mère plusieurs semaines au Tréport, elle s'est sans doute aperçue alors, qu'une enfant qu'on a mise au monde, c'est quelque chose ! C'est ce que Valérie a compris, il se pourrait et je le crois assez, que son cœur ait parlé... mais elle a vu, en brave femme qu'elle est, où était son devoir ; si jamais Charles la reconquiert, ce sera une injustice.

— Comment, une injustice ?

— Oui, car il ne la mérite d'aucune façon.

— Mais les enfants ?

— Les enfants, parfaitement, et à cause d'elles, qui sont de l'or en barre, j'espère me tromper.

Valérie ne laissait rien deviner de ses pensées, ni ce qu'elle devinait des pensées des autres ; jamais bavarde, elle se taisait plus que d'habitude, s'entourant, vis-à-vis de son excellente belle-sœur, de son amie dévouée Mme de Bressac, d'une sorte de réserve, où perçait une certaine défiance.

Depuis l'événement foudroyant qui avait rendu la liberté à son ex-mari, une angoisse secrète, enfouie

au plus profond de son être, harcelait Valérie ; qu'attendaient d'elle tous ces regards naïvement interrogateurs ? Pouvait-on supposer qu'elle rendrait sa foi à l'homme qui l'avait délibérément mise de côté ? elle avait immolé à ses filles l'amour qui remplissait son cœur, mais il y vivait néanmoins, comme une lumière, cachée à tous les yeux.

Parfois elle sentait frémir en elle une fibre secrète qui l'avertissait que là-bas, bien loin, un autre cœur frémissait de tendresse en songeant à elle ; un moment le monde extérieur s'évanouissait, les distances étaient franchies, l'amour rencontrait l'amour. Minutes délicieuses et éphémères où elle retrempait ses forces pour la lutte. Elle s'appartenait, nul n'avait le droit de lui demander compte de ce qu'il lui plaisait de dérober au monde. « *Secretum meum mihi*, » se répétait-elle parfois, avec une sorte de jalousie passionnée.

On parlait très peu dans la maison d'Auteuil, de celui à qui toutes pensaient ; un tact supérieur avertissait Marcelle d'une susceptibilité nouvelle chez sa mère, et qu'il fallait ménager. Elle avait dit un jour à Geneviève, qui se lamentait des longues absences de papa :

— Aie patience, sœur, ne parle pas tant de papa, et peut-être le bon Dieu nous le rendra tout à fait.

— Comment, comment ?

— Ne cherche pas, suis mon conseil.

— Oui, dearie, avait appuyé Betty, obéissez à ce que vous dit miss Marcelle.

Geneviève, ivre d'une vague espérance, avait promis.

Et puis, un matin de juillet, les enfants apprirent de la bouche de tante Louise que papa se préparait à faire un voyage de quelque durée !

— Il ne faut pas essayer de le retenir, conclut tante Louise, ce voyage est une bonne chose.

Les coins de la bouche de Geneviève tombèrent, ses paupières battirent ; mais Marcelle lui serra très fort la main.

— Si ce voyage doit faire du bien à papa ! dit la grande sœur.

— J'espère, beaucoup de bien, répondit fermement tante Louise, il nous écrira, il nous enverra de belles cartes, tu verras, Geneviève, nous serons tout le temps occupées de papa à Coderville.

Car il avait été décidé que les petites et leur mère passeraient l'été au château de Coderville, chez les Chassenay. La famille doucement reprenait possession de Valérie.

XXXIV

Après le départ de Prémery pour les Etats-Unis, randonnée qui devait se prolonger trois ou quatre mois, Mme de Chassenay espérait davantage, car une année de deuil était strictement nécessaire; l'excellente femme ne prévit plus qu'une période d'accalmie pour la petite famille de son frère. Les enfants se trouveraient bien de l'absence d'émotions sans cesse renouvelées, et l'idée de leur père « absent » n'avait pas d'amertume, il demeurerait « leur », la distance toute seule ne sépare pas véritablement ceux qui s'aiment. Les vraies séparations sont formées d'autres éléments...

Il ne s'agissait maintenant que de ramener peu à peu Valérie à l'idée de reconstituer le foyer d'antan. M. de Chassenay assurait sa femme que l'entreprise était beaucoup plus ardue qu'elle ne prévoyait, et que rien ne lui apparaissait moins probable que l'absolution définitive de Charles par son ancienne femme...

— Il faudrait qu'il arrive à ton frère quelque catastrophe extraordinaire aux Etats-Unis, qu'il échappe d'un train en flammes par exemple, pour recouvrer quelque intérêt aux yeux de cette pauvre Valérie, et même alors ?...

— Espérons, répondait invariablement Mme de Chassenay.

— Je veux bien, c'est une denrée à la portée de toutes les bourses !

La vie était régulière et douce à Coderville, et Valérie, au milieu du trouble de ses pensées, trouvait un appui dans la simple circonstance d'être entourée. Aucune surprise ne pouvait l'atteindre sous le toit de sa belle-sœur; elle y recouvrait peu à peu quelque chose de l'assurance qui lui avait toujours manqué depuis son divorce.

Personne n'était moins envahissante que Mme de Chassenay, elle ne demandait qu'une seule concession à ses hôtes, ne pas rester indéfiniment dans leur chambre le matin, afin que le protocole du ménage puisse s'accomplir avec régularité.

On se rencontrait pour la première fois à l'heure du déjeuner; Marcelle et Geneviève jouissaient de l'atmosphère animée et familiale; toutes les portes

de Coderville semblaient ouvertes sur la vie... elle arrivait, en des formes diverses, dix fois par jour, par la belle allée qui, de la grille jamais fermée, menait à la porte principale, elle courait sur le grand fleuve que des navires venus du nord lointain sillonnaient sans cesse; elle entraît avec les voisins roulant en automobile, et même accompagnait les chemineaux qui pénétraient parfois inopinément.

L'horizon était clair, les pelouses vertes, les fleurs abondantes et embaumées; les fruits, qu'on posait à quatre heures, pour un goûter à la française, sur la table de la salle à manger, savoureux et parfumés.

Un vieux professeur de musique de Mme de Chassenay était hospitalisé à demeure au château pendant les vacances, et le piano ou le violon rompaient souvent agréablement le silence des fins d'après-midi. Le soir on jouait aux jeux innocents, ou aux petits papiers, divertissement qui passionnait Geneviève; une des réponses de sa fille avait vivement ému Valérie : à l'interrogation : « Où est la tranquillité ? » la petite avait griffonné de ses caractères inégaux : « *Dans la bonne entente* ».

Elle régnait du moins pleinement autour d'eux pour l'instant.

Mme de Chassenay nourrissait une quantité de projets agréables pour le moment où Gaston arriverait pour ses vacances, et où André, en garnison à Orléans, viendrait passer quelques jours en famille. Valérie, presque à l'insu d'elle-même, trouvait plaisir à cette existence qui lui demandait un moindre effort personnel, ses filles ne s'appuyant plus uniquement sur elle; et elle jouissait du flatteur accueil de tous; elle n'était pas venue à Coderville depuis cinq ans, et les merveilleux progrès de Marcelle et de Geneviève formaient le thème des conversations des visiteuses; on aurait pu croire qu'elles seules d'enfants avaient accompli le miracle de croître et de se développer! Valérie s'était dit une fois fermement : « La vie pour moi continuera ce qu'elle est maintenant » et évitait d'arrêter ses pensées sur l'avenir.

Vers les derniers jours de juillet, des rumeurs un peu alarmantes commencèrent à circuler; M. de Chassenay les traita par le mépris, et avec l'autorité d'un père de famille, d'un riche propriétaire, et d'un maire respecté, ordonna aux siens de mettre de côté des craintes mal fondées et ridicules.

— La guerre? Quelle folie! il n'y aurait jamais plus de guerre!...

Et puis un divin jour d'été, à l'heure du midi des saisons, où la terre féconde donne tous ses fruits, à l'heure des moissons, à l'approche des vendanges, le tocsin sonna, son appel retentit, d'un bout de la France à l'autre... annonciateur terrible.

La guerre!

Tous étaient touchés de son aile, et les jeunes qui partaient, et les vieux qui restaient; et les femmes et les mères, et les enfants déjà grands, et ceux à la mamelle.

L'émotion fut, à Coderville, mêlée d'exaltation et de certitude de la victoire.

Les Chassenay voyaient partir leur fils aîné, le personnel était disloqué; partout autour d'eux, les jeunes hommes, les pères de famille rapidement s'en allaient.

M. de Chassenay regrettait d'avoir passé l'âge de l'effort militaire, il enviait ses cadets.

— Charles va sûrement revenir, dit-il à sa femme, il est officier de la territoriale.

— Ah! mon Dieu...

— Je ne suppose pas que tu désires qu'il se terre en Californie?

— Certes non... Ah! Etienne, quelle catastrophe que cette guerre.

— Cela ne durera pas, nous aurons vite raison d'eux...

Et leur optimisme forgeait la victoire.

A la paix domestique avait succédé une agitation fébrile; musique, cartes, ouvrages d'agrément étaient mis de côté; on déchirait les draps, et, avec une ardeur intense, on roulait les bandes; Geneviève y apportait une sorte de passion; sa petite âme, presque farouchement patriotique, ressentait toutes les fluctuations.

Une idée qu'elle n'osait exprimer, mais qu'elle murmura un jour à Marcelle: « Papa? » la hantait.

— Papa, répondit Marcelle en palissant, va sans doute revenir.

— Pour se battre?

— Oui...

Les petites mains se joignirent, puis se tordirent.

— Chérie, c'est le devoir, dit Marcelle en l'embrassant, tu ne voudrais pas que notre papa soit un lâche?

— Oh non!...

— Nous prierons tant pour lui.

— Maman aussi priera?

— Je l'espère...

.

La causerie d'après déjeuner devant la maison languit; l'inquiétude flotte dans l'air... Les mots s'échangent, lourds de signification sinistre. Une silhouette paraît au bout de l'allée, c'est un officier, il marche vite, il vient... tout le monde s'est levé. Valérie, d'un mouvement rapide, est rentrée dans la maison, elle a été la première à le reconnaître... Enfin, dans la lumière, le visage du nouveau venu se découvre distinctement.

— Charles !...

— Papa... papa...

Un papa si différent de l'ancien : l'uniforme modifie totalement son apparence, et puis les yeux caressants ont un autre regard.

Chassenay, ému, serre la main de son beau-frère.

— Pourquoi ne nous avoir pas prévenus ?

— J'ai préféré vous surprendre... j'ai espéré être le bienvenu.

Les deux fillettes se serrent tout contre leur père... elles comprennent... Maman s'est éloignée...

— Mes chéries, dit Prémery d'une voix décidée, allez trouver Betty, et partez faire un tour; vous me retrouverez à votre retour... Mais j'ai besoin de causer avec votre tante.

Se tenant par la main, le cœur tout chaviré, doucement les fillettes se dirigent vers la maison... Dix minutes, et on les aperçoit qui s'éloignent.

Prémery a saisi la main de sa sœur; il retient d'un geste Chassenay qui veut les laisser.

— Obtenez-moi, dit-il passionnément, de parler à Valérie... avant de partir, je veux l'implorer de me pardonner, et de me revenir... pour nos filles ! Si je meurs, oh ! que je meure son mari... notre séparation est monstrueuse... aujourd'hui elle ne peut refuser de m'entendre, ce seront peut-être des adieux éternels... qu'elle m'écoute seulement...

Mme de Chassenay en larmes s'est levée.

— Je vais la supplier.

Elle disparaît, l'émotion de Prémery est si intense que son beau-frère en est presque effrayé.

— Je ne pense qu'à cela... murmure-t-il. Ah ! si elle me pardonne, elle n'aura pas à rougir de moi...

Les deux hommes se serrent la main.

Un long quart d'heure s'écoule; enfin Mme de Chassenay revient, elle est rouge, elle a pleuré, sa voix tremble.

— Dans mon petit salon, en haut, Charles... elle t'attend.

Elle l'attend en effet... elle sait que c'est l'inévi-

table qui vient à elle... pour se rassurer elle se répète :

— Je suis libre, je suis libre.

Mais elle ne l'est pas.

Aucun être humain n'est libre, et cette communion mystérieuse est la clef de voûte de l'édifice.

Il entre, elle tressaute ; à peine sous cet aspect nouveau lui semble-t-il familier.

Ils sont face à face.

— Valérie, avant d'aller, là où beaucoup déjà sont morts, j'ai voulu, comme un mourant, vous faire une dernière prière...

Le beau visage triste se contracte, la bouche sévère ne s'ouvre pas.

— Valérie, ma femme, car vous l'êtes toujours, il y a des heures où tout s'efface, sauf la vérité sainte. Au nom des enfants que je t'ai données, que nous aimons tous deux également, pardonne-moi... je sens, je connais ma misère... aujourd'hui, il sera peut-être en mon pouvoir de me racheter... accepte-moi une fois encore pour ton mari...

Il y eut une pause.

— Mon cœur ne m'appartient plus.

— Tu le crois, mais tu te trompes, tu es maîtresse de ton cœur... je sais, je suis certain que tu n'as pas connu de défaillance... Valérie, cette confession ne m'effraie pas... Je savais ! Ce que j'ai été pour toi... tant de souvenirs, et nos filles, nos filles, me rendront leur mère... j'attendrai... je ne réclamerai rien que l'honneur de t'appartenir...

Il se met à genoux, et lui baise sa robe.

— Aie pitié...

Valérie l'éloigne doucement, et marche vers la fenêtre.

— Laissez-moi réfléchir, dit-elle.

Elle regarde au dehors.

Sur la berge de la Seine, Marcelle et Geneviève cheminent, mais leurs têtes sont tournées du côté de la maison. Leur mère voit tante Louise les rejoindre, les enlacer avec une sorte de compassion tendre...

Ces vies-là, c'est sa vie, rien ne peut, rien ne doit être mis au-dessus d'elles.

Elle se retourne.

— Quittez-moi un moment, j'ai besoin de solitude... je parlerai à Louise tout à l'heure.

— Non, c'est à moi qu'il faut parler... nos filles vont bien souffrir de me voir partir au danger... mais nous, leur père et leur mère, nous avons à cette heure cruelle le pouvoir de les consoler. Valérie, nous partageons les mêmes tendresses, les mêmes

espérances... imagine-toi la joie de Geneviève, le bonheur de Marcelle, si nous pouvons leur dire : Papa et Maman ne se quitteront plus... nous avons cela, cette félicité de nos enfants, en notre pouvoir...

Valérie reste silencieuse, mais s'approche de nouveau de la fenêtre, l'ouvre, et sa voix, qu'elle élève, arrive jusqu'à la berge.

— Marcelle, Geneviève, rentrez.

Et du geste elle les appelle. Leur père qui a compris paraît à son côté...

Huit mois après :

TABLEAU D'HONNEUR

« Le capitaine de Prémery a brillamment commandé une section, puis une compagnie sur la ligne de feu. A toujours fait preuve d'un très beau courage, et d'un remarquable esprit offensif au cours des journées des 17 et 20 avril ; a largement contribué à la conquête des tranchées ennemies, grièvement blessé... »

Celle qui est sa femme a couru au chevet du blessé, mais les yeux qui avaient soif de la contempler ne l'ont pas revue.. Ces yeux, qui ont regardé la vie avec tant d'amour, sont voués à la nuit éternelle. Prémery est aveugle...

— Tu m'aimeras peut-être un peu, maintenant ? murmure le blessé à Valérie.

— Oui, mon mari...

Quand il rentre sous son toit appuyé sur celle qui est désormais son soutien, qui dira la joie divine des deux petites créatures enlaçant d'une même étreinte ceux qui leur ont donné la vie...

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux*
:: :: :: :: de dames :: :: :: ::
MODELES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37×57 1/2.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les six Albums d'Ouvrages de Dames (n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6) sont envoyés franco contre mandat-poste de 30 fr. Etranger, 36 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)
à M. le Directeur du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV)

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode, Chroniques variées, Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

Abonnements, France, un an : 12 francs ; six mois : 7 francs.

Imprimerie de Montsouris, 7, rue Leinighan, Paris (XIV).